



ROMANCE

INTO PIECES

KOKO NHAN

Table of Contents

[Title Page](#)

[Inscrivez-vous à notre Newsletter, et recevez gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phrase de Koko Nhan :](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Remerciements](#)

[Vous avez aimé Into Pieces ?](#)

Into Pieces

Koko Nhan

Cherry Publishing

Inscrivez-vous à notre Newsletter, et recevez gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phrase de Koko Nhan :

<https://mailchi.mp/cherry-publishing/newsletter>

Retrouvez l'auteure sur instagram :

https://instagram.com/koko_nhan

Retrouvez-nous sur instagram :

<https://instagram.com/cherrypublishing>

Prologue

— Tu veux que je reste avec toi ? me demande Ezra avec douceur.

Je tremble comme une feuille. Mon pantalon, à présent sec, est taché de vomi et de sang. Il me colle à la peau et son odeur ne me quitte pas.

— Tu veux que je passe récupérer des vêtements propres chez toi ?

Je l'entends mais, les yeux embués, je ne le distingue pas.

Ils me brûlent d'avoir trop pleuré, et ma gorge me brûle d'avoir trop crié. Je voudrais que ce cauchemar prenne fin, que tout redevienne comme avant. Je voudrais que ces bruits incessants fuient mon crâne.

— Lexie ?

Ma vision s'obscurcit.

— S'il vous plaît ! l'entends-je crier. On a besoin d'aide par ici, s'il vous plaît !

— Appelez le médecin, elle est en état de choc. Qui l'a laissée seule ?

Je n'entends plus rien, rien d'autre que le silence. Je ne vois plus rien, rien d'autre que le noir.

Chapitre 1

6 ans plus tard

— Je suis désolé, Mademoiselle, je crains que ce ne soit plus qu'une question d'heures, m'annonce le médecin.

J'acquiesce et me gratte l'arrière du crâne. Je suis partagée entre tristesse et soulagement. La suite sera difficile pour moi, mais elle est fatiguée de lutter. Kirsten est comme une mère pour moi et je ne peux m'empêcher d'être effrayée à l'idée d'être privée de son soutien.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour l'aider ? Ou pour la soulager ?

— Elle réclame son fils, me prévient-il penaud.

Ça, je m'en doute, mais il est tellement lâche qu'il ne viendra pas. Ça fait six ans qu'elle demande à le voir, qu'elle s'inquiète de savoir où il est et comment il va. Moi, cela fait bien longtemps que j'ai cessé de croire en son retour.

— Bien... je vais aller la voir. Je peux rester avec elle ?

— Oui, bien entendu.

Le médecin me salue et s'éloigne dans le couloir. Je relève ma tête vers les plafonniers qui émettent un bourdonnement incessant, ils me brûlent la rétine et m'obligent à fermer les yeux. Des flashes lumineux apparaissent sous mes paupières. Je déteste cet endroit. Si ça ne tenait qu'à moi, j'en resterais éloignée, mais elle a besoin de moi. J'inspire et expire à plusieurs reprises pour reprendre mon calme. Je ne veux pas qu'elle sente que mon attitude change, je veux qu'elle parte sereinement, elle n'a plus que moi désormais.

Je me dirige vers sa chambre, toque avec douceur et fais coulisser la porte.

La pièce est plongée dans le noir. Je n'entends rien d'autre que le bruit de son respirateur et de la machine qui enregistre son rythme cardiaque. Je referme la porte derrière moi et m'approche le plus silencieusement possible de son lit. Ses paupières sont closes et son thorax se soulève de façon régulière. Je suis tellement désolée pour elle. Elle ne devrait pas se retrouver seule un jour comme celui-ci. Une larme solitaire roule le long de ma joue et je la laisse finir sa course dans mon cou.

Reprends-toi, elle a besoin de toi, pas que tu t'effondres.

Pour ne pas laisser les émotions me submerger, je récupère une chaise que je fais glisser jusqu'à son lit. Mon sac s'écrase au sol et j'en extirpe un roman.

— Nous nous étions arrêtées au moment où Scarlett rejoint Tara suite à l'incendie qui ravage Atlanta.

Je cherche à retrouver la bonne page quand une main se pose sur la mienne. Mon regard se lève et s'ancre au sien, épuisé par le temps et la maladie.

— Tu es là ?

Sa voix est faible. Elle n'a plus aucune puissance, ne chante plus. Il fut un temps où son rire résonnait partout où elle allait.

— Il n'est pas venu ?

Je détourne mes yeux sous le poids de l'espérance qui emplit les siens.

Comment aurait-il pu ? Personne ne sait comment le contacter ni même s'il est encore en vie.

— Il viendra demain, mens-je. Il sera bientôt là, Kirsten.

Pour donner plus de crédit à mon mensonge, je relève la tête. Mes mots, bien que faux, semblent la rassurer. Au fond de moi, je sais qu'elle

n'y croit pas, mais qu'elle tente de s'en convaincre. Néanmoins, son sourire devient chaleureux.

— Il t'aimait comme un fou, tu sais.

Je lui rends son sourire, sans répondre à ses mots qui, au lieu de me reconforter, me blessent. Autrefois, je l'ai cru. Aujourd'hui, il n'en est plus question. On n'abandonne pas les gens qu'on aime.

— Et si on poursuivait cette lecture ? lui proposé-je avec douceur pour couper court à la conversation.

— Tu ne m'as jamais dit pourquoi tu adorais ce roman.

Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour trouver la réponse. Scarlett O'hara est une héroïne crédible qui, malgré ses failles et ses blessures, se bat pour ses terres, pour ce qui lui appartient.

— Parce que Scarlett n'a besoin de personne pour sauver Tara.

— Tout s'explique, me dit-elle amusée.

Oui, tout s'explique. Je n'ai pas eu besoin de lui, j'y suis arrivée seule.

Je trouve enfin la page cornée¹ puis reprends ma lecture. Pendant l'heure qui suit, je dévore l'histoire alors que j'en connais déjà la fin. Chaque fois, j'ai l'impression de la redécouvrir, de mieux la comprendre.

Je relève les yeux du livre et mon sourire s'étire lorsque je découvre que Kirsten s'est endormie. Elle semble apaisée. Je prends sa main et en caresse le dos avec douceur. Pendant de longues minutes, je la scrute avec attention. Je retiens chacun de ses traits, chacune de ses rides. Mon cœur se comprime quand sa poitrine tressaute. Je ne sais pas comment je vais faire sans son soutien. Kirsten n'a jamais critiqué un seul de mes choix, elle m'a épaulée coûte que coûte. Je *lui* en veux de ne pas être là pour elle, de jouer l'égoïste jusqu'au bout. D'avoir disparu.

Pourtant, à mes dépens, je l'espère encore... Nous vivons dans une petite ville et dès qu'un nouvel habitant débarque, j'ai l'espoir fou que ce

soit lui, qu'il ait enfin retrouvé son chemin jusqu'à nous.

Rends-toi à l'évidence, il ne reviendra plus. S'il n'est pas là pour sa mère, pourquoi serait-il là pour toi ?

Je repousse doucement la chaise, libère la main de Kirsten et m'avance vers la porte. Je la fais coulisser et mon cœur fait un bon quand je manque de percuter l'infirmière.

— Pardon, me dit-elle gênée.

— Non, c'est moi.

Elle jette un œil derrière mon épaule puis rive son regard au mien.

— Elle a de la chance de vous avoir.

De la chance ? Je ne vois pas en quoi. Nous sommes une famille. Peu importe le passé, peu importe si ce qui nous reliait a disparu à tout jamais, nous en sommes une. Je ne réponds rien et me retourne vers Kirsten. Ça me fait mal de savoir que la seule personne pour qui elle aurait donné sa vie n'est même pas capable de la soutenir, aujourd'hui.

— Vous devriez aller vous chercher quelque chose à grignoter, je reste avec elle, me propose l'infirmière, me rappelant sa présence.

— À vrai dire, je voulais juste sortir de la chambre pour me dégourdir les jambes. Je ne veux pas m'éloigner. Je ne veux pas qu'elle...

L'infirmière acquiesce. Je n'ai pas eu besoin d'être plus explicite pour qu'elle comprenne. Bien sûr qu'elle a compris. Mon regard dérive sur son badge où je peux lire son prénom, Samantha. Mon cœur se serre douloureusement. C'est le pouvoir qu'ont certaines choses sur moi, désormais. Un nom, une odeur, un son. Certaines ont cette capacité à vous ramener en arrière, à raviver les plaies.

— Je vous ramène un café, si vous voulez.

Sa gentillesse est bienvenue, mais je décline. La caféine, ce n'est pas bon pour moi à cette heure-ci, après je suis une pile électrique.

— Un chocolat chaud ?

Voyant qu'elle cherche à se montrer aimable, j'accepte sa proposition et l'observe qui s'éloigne aussitôt. Je libère le passage de la porte, toujours ouverte, et m'adosse au mur où ma tête vient se poser. Le couloir est presque vide à cette heure-ci. La plupart des visiteurs ont quitté les lieux et ne reviendront que demain matin. Mes paupières papillonnent puis se ferment. Tout pourrait être si paisible si tout ce blanc n'était pas si aveuglant, si cette odeur d'antiseptique n'emplissait pas mes narines. Quand tout sera terminé, je ne remettrai plus un pied ici. Voilà deux mois que j'y passe mes journées et une partie de mes nuits. Je ne regrette pas à un instant de l'avoir fait, mais après ça, je ne compte plus jamais revenir. En tout cas pas avant d'avoir atteint le centenaire et uniquement dans le cas où les remèdes maison ne fonctionneraient pas.

— Tenez, m'interrompt une voix douce.

Je rouvre les yeux et détache mon crâne du mur. Samantha est revenue avec la tasse à chocolat.

— Merci, dis-je en la récupérant.

Le carton me brûle les doigts et je l'entoure de mes paumes. La chaleur a un côté vivifiant dans cette atmosphère glaciale.

— Je vous ai déjà vue quelque part, non ? me demande-t-elle, curieuse.

— Non, mens-je.

À une époque, on me voyait presque partout, à mes dépens. Mais contrairement à elle, je n'ai pas envie d'en parler.

Tout à coup, un bruit strident me fait lâcher la tasse des mains. Je me fige et comprends à l'attitude qu'adopte l'infirmière que quelque chose se passe du côté de Kirsten.

— Vous devriez y aller, me conseille-t-elle calmement.

Elle se décale et, sans prêter attention à la flaque de chocolat chaud, je la dépasse. En deux enjambées, je me trouve devant son lit. J'attrape sa main et la serre à tel point que j'ai l'impression que je pourrais la briser. Mon cœur bat aussi vite que le sien et je me demande jusqu'à quel rythme notre corps peut le supporter. Y a-t-il un seuil de tolérance à la douleur ?

Je ferme les yeux pour endiguer les larmes qui veulent sortir.

Reste forte Lexie, c'est ce qu'elle voulait.

Depuis quelques mois, Kirsten était fatiguée de lutter. Quand l'espoir l'a quittée, elle a demandé à ce qu'on ne la ranime pas. Je trouve ça un peu égoïste, parce qu'en attendant, c'est moi qui vais me retrouver seule dans cette pièce. C'est moi qui vais me retrouver envahie par un silence qui me signalera que tout est terminé. Pourtant, malgré ça, jamais je n'aurais pu la laisser traverser ça seule. Je voulais l'épauler, la soutenir.

Le bip cesse pour laisser place à un son continu, vite éteint par l'infirmière. Le médecin prononce l'heure du décès avant que tous ne quittent la pièce. Je n'avais même pas remarqué leur présence. Alors que je suis enfin seule, j'observe avec attention sa cage thoracique, la suppliant silencieusement de s'élever. Mais rien. Mon cœur éclate et je m'effondre en larmes, sa main toujours accrochée à la mienne.

Je referme la porte de ma petite maison et m'y adosse en poussant un profond soupir. Je n'ai qu'une envie : dormir. Je dépose mes clés dans un petit saladier à l'entrée puis accroche ma veste au portemanteau.

Le son de la télévision se fait entendre d'ici. Je suppose qu'Ezra doit être encore éveillé.

Je pénètre dans le salon, mais trouve le canapé vide.

— Ezra ? chuchoté-je assez fort pour qu'il puisse m'entendre s'il n'est pas loin, mais assez bas pour ne pas le réveiller, au cas où.

Il apparaît sur le seuil de la cuisine et dépose le torchon qu'il tenait en main sur la petite table avant de me rejoindre. Ses mains viennent prendre mon visage en coupe et ses yeux noisette aux reflets dorés se plongent dans les miens. Sa tignasse châtain est en désordre, signe qu'il s'est inquiété toute la soirée.

— Comment vas-tu ?

Je lui adresse une grimace pour toute réponse et il comprend que ça ne va pas. Ses mains quittent mon visage et ses bras viennent entourer mon corps. Sa chaleur m'enveloppe et j'inspire son parfum si réconfortant. Je ne cache pas les quelques larmes qui s'échappent. Il m'a vue dans des états bien pires que celui-là. Avec lui, nul besoin de me cacher, je peux le laisser voir ma vulnérabilité.

Ezra est mon ami, depuis six ans maintenant. Depuis le jour où tout a basculé. Il m'a sauvé la vie et pour ça, je lui serai toujours reconnaissante.

¹ Oui, je fais ça...

Chapitre 2

Mes paupières se soulèvent doucement pour se refermer sous la violence de la lumière qui inonde ma chambre. Ma nuit a été chaotique. Ponctuée de cauchemars et de larmes. Cela n'a rien de nouveau. Pourtant, je me prête à rêver qu'un jour, je parviendrai à avoir un sommeil apaisé.

Je repousse le drap et me découvre transpirante. Autre chose qui ne change pas malgré les années... Mon regard se tourne vers le réveil et il est encore assez tôt pour que j'aie le temps de me doucher. Je me lève et rejoins ma salle de bain privative. Je me défais de mon débardeur puis de ma culotte avant de plonger sous la douche. Vu la chaleur qu'il fait déjà à cette heure-ci, j'opte pour une eau tiède. Je baisse la tête et laisse la cascade s'écouler sur mes cheveux et l'eau ruisseler le long de mon corps encore engourdi.

Mes doigts se saisissent du bloc de savon et je le fais glisser sur ma peau loin d'être ferme. Je ne suis pas une grande sportive, mais je manque surtout de temps. Bon, et peut-être de conviction. Je sais que ça pourrait m'être bénéfique, que ça pourrait me permettre d'évacuer le trop-plein que je ressens. J'intériorise tout, et un exutoire ne me ferait pas de mal. Pourtant, je préfère me jeter sur le chocolat que sur la promesse d'avoir des tablettes. Je coupe le robinet et attrape ma serviette qui est échouée à même le sol. *Moi, bordélique ? Si peu.*

Je me sèche et enfourne ma serviette ainsi que mes fringues de la veille dans ma corbeille à linge. Je retourne dans ma chambre et m'habille rapidement. Je n'ai pas la tête à choisir quoi mettre alors j'enfile les premiers vêtements qui me passent sous la main.

Une fois mes cheveux brossés et attachés, je chausse mes baskets et descends le plus discrètement possible les escaliers. J'entre dans la cuisine et suis surprise d'y trouver Ezra en train de préparer le déjeuner.

— Tu n'es pas rentré chez toi ? lui demandé-je surprise.

Il relève sa tête vers moi et se met à rire.

— Bonjour à toi aussi. Oui j'ai très bien dormi, et toi ?

— Ezra, grogné-je.

Il sait que, le matin, je ne suis pas polie. Je vais droit au but et parle peu. Du moins, tant que je n'ai pas pris mon café : le seul de la journée.

— Je me suis dit que tu aurais sûrement des choses à faire pour les funérailles de Kirsten et que je pourrais m'occuper de Tara.

Je lui souris, reconnaissante. Tara, l'amour de ma vie. Une petite fille de cinq ans, qui est aussi caractérielle que sa mère et d'une intuitivité épatante. Je réalise alors ce que je vais devoir lui annoncer.

— Tara, soufflé-je. Comment...

Elle était si proche de Kirsten, qui était une grand-mère merveilleuse. Elles étaient comme cul et chemise, toujours ensemble.

— Je lui ai parlé, ne t'en fais pas.

Je le remercie d'un nouveau sourire et me saisis d'une tasse en hauteur. Je la remplis de café fumant et en bois une gorgée dans un gémissement de bien-être.

— Tu veux que je l'emmène faire un tour, ou je ne sais pas...

Il semble hésiter et je sais que nous allons avoir pour la énième fois la même conversation. Ezra a toujours tenu le rôle de la figure paternelle auprès de ma fille. Pourtant, il me demande toujours l'autorisation pour tout, même lorsqu'il la garde.

— Tu sais que tu n'as pas besoin de me demander la permission. Tu es...

— Si on veut, de façon symbolique, mais...

— Ezra...

Ce n'est pas la première fois que nous abordons le sujet, mais j'avoue que je suis complètement perdue dans cette situation. Je voudrais le rassurer quant à son rôle, mais pas en faisant ce qu'il attend de moi. Je ne peux pas prendre le risque de...

Mes pensées sont interrompues par les bruits de pas qui résonnent à l'étage.

— Parfois, je me demande si c'est une fille de cinq ans ou un rhinocéros, se moque-t-il.

Ma petite tornade entre enfin dans la cuisine, doudou à la main et les yeux encore ensommeillés. Ces derniers jours, je l'ai peu vue et je me suis beaucoup appuyée sur Ezra. Quant à mon patron, il a été très souple sur mes horaires à la quincaillerie.

— Papou ! s'exclame-t-elle en voyant Ezra lui préparer ses tartines.

— Salut, Princesse ! Bien dormie ?

— Oui, très. Mais je me suis réveillée et j'ai perdu mon doudou. J'ai pleuré puis... Oh ! Maman ! Tu es à la maison ?

Je suis soulagée de ne pas être transparente à ses yeux.

— Bonjour, Chou !

Ma fille vient s'enrouler autour de mes jambes et je pose ma tasse pour me baisser afin d'être à sa hauteur.

— Aujourd'hui, tu vas partir un peu avec Papou, Maman a des choses à faire.

— C'est pour Mamie Kiki ?

Son regard me fixe avec curiosité et je rassemble mon courage afin de lui parler. Je ne sais pas exactement ce qu'Ezra a bien pu lui dire.

— Oui, tu sais que..., hésité-je.

— Papou m’a dit. Dis Maman, Mamie Kiki elle est morte éscrabouillée sur la route ?

J’échange un regard perdu avec Ezra. Il me fait signe de la tête qu’il ignore de quoi elle parle et je reporte mon attention sur Tara.

— Sur la route ?

— Oui, comme Nanou, elle s’est fait éscrabouiller. C’est comme ça qu’on meurt.

D’accord, la situation ne prête vraiment pas à rire. Pourtant, je dois m’empêcher d’afficher un rictus amusé devant tant d’innocence. Puis la façon dont elle écorne le mot me fait d’autant plus fondre.

— Nanou était un chat et les chats ne regardent pas avant de traverser, mon cœur. Non... dis-je en reprenant mon sérieux. Mamie Kiki était très malade et elle se repose maintenant.

Ma fille resserre son Doudou contre son petit cœur et affiche à présent une mine attristée. Je ne sais pas comment la consoler. Je devrais pourtant, avec les morts que j’ai connus, mais je suis incapable de trouver les mots aujourd’hui.

— On va aller faire quoi ? demande-t-elle tout excitée en se tournant vers Ezra.

Je suis soulagée qu’elle reporte son attention sur quelque chose de beaucoup plus léger et me redresse pour reprendre ma tasse.

Je me perds dans mes souvenirs. Souvenirs d’eux. Certains que je n’ai fait que croiser, d’autres que j’ai beaucoup trop aimés. Mon regard trouve celui d’Ezra. Il me fixe comme s’il devinait l’endroit où je venais de m’égarer. Lui, il sait. Il y était aussi...

Il a vu autant d’atrocité que moi et pourtant, il est resté le même alors que moi, je suis devenue quelqu’un d’autre... plus triste, plus défaitiste. La seule chose qui m’aide à tenir le coup, c’est le noyau que nous formons

tous les trois. J'ai l'impression que rien ne parviendra jamais à le faire exploser.

Le service funéraire aura lieu demain. Je me suis occupée de tout. Ça m'a permis de m'occuper l'esprit, de ne pas penser au reste. Cérémonie, fleurs, traiteur... je n'ai pas eu une minute à moi et j'étais tellement fatiguée que, le soir venu, je m'endormais sitôt dans mon lit. Le pasteur et moi sommes en train de régler les derniers détails, assis sur un banc, face à l'autel.

— Pour l'éloge funèbre, tu voudrais faire un discours ? Un de nos paroissiens pourra s'en charger, tu sais qu'il le fera avec beaucoup de respect. Kirsten était très appréciée par la communauté, elle...

— C'est très gentil, mais je le ferai. Je peux au moins faire ça pour elle.

Le pasteur affiche un air compatissant, il m'a beaucoup vue ces dernières années. Non pas que je sois une fervente croyante, mais j'avais besoin de me rendre utile et ici, c'est le sentiment que j'avais. Malheureusement, ces derniers mois, je n'ai pas eu assez de temps pour venir. Et désormais, je sais que sans elle, ce ne sera pas pareil.

— Et Asher ? me demande-t-il.

Mon regard croise celui du pasteur et il comprend à celui-ci que non, il n'y aura pas son fils.

— Bien, conclut-il.

Bien... oui, cela fait trop d'années que l'on se contente d'un *bien* quand il vient sur le tapis. Je ne m'attends plus à le revoir, il est parti en

même temps que toutes ses victimes. Il a fui, mais qui pourrait le lui reprocher ? Je soupire de lassitude. Moi, oui. Moi, je le lui reproche.

— Le service commencera donc à quatorze heures, ajoute-t-il avant de quitter le banc sur lequel nous sommes assis.

J'en fais de même et lui souhaite une bonne journée avant de remonter l'allée pour rejoindre la porte en bois.

— Lexie, m'appelle-t-il alors que je m'approche de la sortie.

Je me retourne et il me rejoint rapidement.

— À défaut d'avoir eu un fils, elle a eu une merveilleuse fille et une petite fille extraordinaire.

À ces mots, je ne peux empêcher mes yeux de s'embuer. Il ne sait pas que la plus chanceuse de nous deux, ce fut moi. Elle ne m'a pas laissée tomber, elle était là quand absolument tous ceux que j'aimais m'avaient abandonnée.

— Et à défaut d'avoir eu de bons géniteurs, j'ai eu une mère de substitution formidable.

— Lexie, tente-t-il.

Il n'aime pas que je parle ainsi, il voudrait que je sois réfléchie, mais quand il s'agit du cœur, il n'y a rien de raisonnable.

— Il est inutile de plaider leur cause, vous savez aussi bien que moi qu'ils ont baissé les bras.

Il détourne la tête, résigné, mais je ne saurais dire si c'est à cause de mon discours ou parce qu'il sait que je dis la vérité.

— Ils ont eu un coup dur..., tente-t-il de les défendre.

Je pourrais m'énerver et lui dire que moi aussi j'ai eu un coup dur, même plus d'un, mais je n'en fais rien et me contente de hocher la tête.

— Bonne journée, Lexie, me salue-t-il avant de presser mon bras et de se retourner.

Je lève la tête et observe au loin cette croix. Je ne suis pas là pour *lui*. Je suis là pour ceux qui fréquentent cet endroit. Dieu, il y a bien longtemps que je n'y crois plus. Comment le pourrais-je ? Et s'il s'avérait qu'il existe, je lui dirais que je le déteste pour ce qu'il nous a fait, que je lui en veux pour l'injustice dont nous avons été victimes.

Chapitre 3

— Tu fais mal, geint Tara en gesticulant dans tous les sens.

Brosse en main, je la ramène à moi, entre mes genoux. Assise sur le canapé, je tente de peigner ses cheveux, mais la fatigue a raison de ma douceur.

— Je dois te coiffer, mon cœur.

Je souffle pour garder mon calme, mais je sais que la tempête n'est pas loin. Je n'ai pas dormi depuis hier et l'angoisse me tord le ventre. Je voudrais accélérer le temps et que cette journée soit déjà loin derrière moi. Je me mords la lèvre pour ne pas pleurer, pour ne pas craquer, mais je sens que ma patience arrive à sa limite.

— Tu me fais mal, se met-elle à pleurer en se jetant au sol.

Je ferme les yeux et inspire pour ne pas exploser, mais c'est peine perdue. Je la redresse et la tourne face à moi.

— Tu arrêtes ! Tout de suite ! Je dois te coiffer, t'habiller et on y va ! Plus un mot.

— Ça me tire les cheveux, se plaint-elle.

— J'ai dit stop ! hurlé-je.

Ma tête à quelques centimètres de la sienne, je vois son visage se décomposer. Je perds patience, je suis à fleur de peau. Un rien me fait exploser ce matin et j'ai peur de ne pas tenir le coup. Une larme s'échappe et je m'en veux de faire preuve d'impatience devant elle. Je m'en veux d'être la cause de sa peine ou de sa peur. Je voudrais pouvoir rester forte pour elle, mais j'en suis incapable. Tout est trop difficile. Des années que je suis sur le fil, que je me maintiens dans un calme apparent.

— Pardon, mon cœur, dis-je en la prenant dans mes bras. Pardon..., soufflé-je.

Je sens sa petite main tapoter mon dos en signe de réconfort et la culpabilité m’envahit à nouveau. Il y a des jours où j’ai l’impression d’être la pire mère du monde, où j’ai le sentiment qu’elle aurait été plus heureuse dans une autre famille. Je n’ai rien à lui offrir, rien d’autre que des heures supplémentaires, des placards vides en fin de mois... J’aime ma fille, mais j’ai peur de ne pas être à la hauteur.

Elle s’éloigne légèrement de moi et m’offre un sourire doux qui me comprime le cœur. Comment puis-je me montrer ainsi devant l’être le plus pur que je connaisse ? Je sèche ses joues mouillées par les larmes et lui embrasse le bout du nez.

— On y pensera demain ? demandé-je en signe de réconciliation.

— On y pensera demain, me répond-elle.

Elle n’a aucune idée de ce que ces mots peuvent bien représenter, de ce qu’ils peuvent vouloir dire. Moi-même, il m’a fallu longtemps pour en comprendre le sens. À chaque jour suffit sa peine, laissons le chagrin à demain. Voilà ce que ces quatre mots signifient. Je tente de les appliquer, mais je crois que je me leurre, je fais juste semblant.

Ma fille se retourne et m’offre sa chevelure blonde. Je récupère la brosse et démêle ses cheveux avec plus de douceur que la première fois. Je tombe par moment sur un nœud, mais pas une seule fois elle ne se plaint. Je laisse les larmes perler tandis que je la coiffe. Ses longs cheveux blonds contrastent avec les miens, d’un brun ténébreux. Mon métissage hispanique ne passe pas inaperçu. Je suis mexicaine de mère et on le remarque au premier regard. Pourtant, Tara est une blonde à la peau laiteuse. Qui pourrait croire que je suis sa mère ?

Un coup à la porte me sort de mes pensées. Hypnotisée par ses cheveux couleur des blés, je n'ai pas vu le temps passer. Je termine en vitesse de lui faire un joli chignon et la libère enfin.

J'entends la porte s'ouvrir et la tête d'Ezra apparaît sur le seuil.

— Mesdemoiselles, nous salue-t-il, me faisant rire.

— Papou ! s'exclame Tara. Regarde le joli kiki que maman m'a fait !

J'aimerais être comme elle. J'aimerais pouvoir oublier, en un instant, les choses qui me blessaient quelques minutes plus tôt. Elle ne voit que le résultat et oublie ce qu'elle a dû traverser pour y arriver. Moi, je suis rancunière.

— Tu vas mettre tes chaussures ? lui demande Ezra.

Elle hoche frénétiquement de la tête et quitte la cuisine pour courir dans les escaliers. Mes sourcils se froncent au vacarme qu'elle provoque.

— T'es sûr qu'il n'y en a qu'un ?

Sa tête pivote vers moi et se penche sur le côté, signe qu'il n'a pas compris ma plaisanterie.

— De rhinocéros, précisé-je.

Il se met à rire d'un rire doux en secouant la tête puis viens prendre place à mes côtés.

— Comment vas-tu ? s'inquiète-t-il.

— Je lui ai hurlé dessus, avoué-je coupable.

— Ça arrive à tout le monde, Lexie...

Je sais que ça arrive à tout le monde, ou à la plupart des parents, pourtant la culpabilité me ronge. Il m'attire à lui et m'invite à me blottir dans ses bras. Je ne lutte pas et ferme les yeux pour profiter de la sérénité qui m'envahit toujours lorsqu'il est avec moi.

— Ça va aller, murmure-t-il avant d'embrasser le sommet de mon crâne.

Je hoche la tête parce qu'en effet, j'ai le sentiment qu'à ses côtés, je parviendrai à tout surmonter. Dans mon malheur, j'ai eu la chance de le croiser lui. Il m'a sauvé la vie et m'a apporté le soutien dont j'avais besoin pour ne pas sombrer quand tout s'est effondré autour de moi.

Les bruits de pas dans le couloir nous indiquent que Tara est de retour et je souffle un bon coup pour me donner de la force et du courage. Je me redresse, vérifie qu'aucune mèche ne s'échappe de mon chignon, réajuste ma robe sobre tout en vérifiant qu'il n'y a pas un trou dans mes collants. Je n'ai pas les moyens d'en acheter tous les trois matins...

Autrefois, j'étais quelque peu matérialiste, fille d'une famille aisée, je ne regardais pas à la dépense, mais tout a bien changé. Tout a explosé. Un tsunami a surgi de nulle part et a tout emporté avec lui. Bien plus que je ne pensais en supporter. Pourtant, je suis encore là, debout.

Ezra se lève à son tour et porte Tara dans ses bras. Je récupère mon sac et referme la porte de ma petite maison une fois tout le monde dehors. Le véhicule d'Ezra se trouve juste à l'entrée et il y installe Tara. Nous aurions pu marcher, le cimetière n'est qu'à quelques rues d'ici, mais j'ai bien peur que mes jambes ne puissent me porter jusque là-bas. Je sens que j'utilise le peu d'énergie qu'il me reste pour affronter ce nouvel adieu. J'en ai connu bien trop.

— Lexie, m'appelle le pasteur avec douceur.

J'opine de la tête, souffle un bon coup puis me lève, tremblante. Je rejoins le pupitre qui fait face à l'assistance et déplie le papier sans oser l'affronter. Je replace nerveusement une mèche de cheveux et me racle la gorge sans lever les yeux vers l'assemblée.

— Kirsten..., commencé-je la voix cassée. Kirsten était bien plus qu'une paroissienne à mes yeux. Elle était comme une mère, un soutien infaillible. Pas une fois, elle ne s'est montrée vulnérable à mes yeux. Elle me semblait plus solide que n'importe qui. Parce qu'elle était comme ça : franche, joviale et toujours optimiste. Les années sombres et les drames n'auront pas réussi à la ternir.

Mon regard se lève au fur et à mesure de mon éloge. Si j'avais peur de leur jugement, j'ai à présent le besoin de me tenir droite et fière. De me montrer à la hauteur de ce qu'elle était.

— Pourtant, je voyais. Je savais que comme nous tous, elle avait perdu beaucoup, mais elle ne voulait pas s'apitoyer sur son sort et pour ça, je l'enviais. Elle était..., ma voix se brise et une larme s'échappe, elle était tellement forte, tellement pleine d'espoir.

Alors que moi, j'ai arrêté d'espérer quoi que ce soit. Je tiens le coup pour Tara, mais je ne compte pas le nombre de fois où j'ai voulu baisser les bras, abandonner la partie. S'il n'y avait pas eu ma fille, comme lui, j'aurais fui. J'aurais tourné le dos à l'ancienne moi et à cette tristesse qui me possède depuis ce jour sombre.

— Je l'aimais comme une fille aime sa mère et son absence laissera un grand vide dans nos vies.

Je replie mon papier que je n'ai finalement pas lu. Je n'ai rien de plus à dire, rien de plus à partager avec ces gens. Le reste ne regarde que Kirsten et moi. Elle savait à quel point je lui étais reconnaissante de tout ce qu'elle avait fait pour nous, de tout ce qu'elle m'avait apporté.

De nouveaux chants viennent achever mon discours et je rejoins doucement ma place. Je manque de tomber, mais la main tendue d'Ezra me rattrape. Comme toujours. Je le remercie d'un sourire et prends place à ses côtés.

Le service terminé, nous nous rendons au cimetière de la ville. En passant devant la statue commémorative, mes yeux se ferment, mon cœur se serre... comme chaque fois, comme ça sera toujours le cas. Cette ville est hantée par ce fantôme tenace qui ne veut pas partir. Elle sera perpétuellement sous le joug de la tristesse. Une tristesse incommensurable.

Nous passons devant la stèle au nom de Louis, celle que je n'ai jamais eu le courage d'approcher, et mon cœur se compresse. Il me fait mal et la douleur m'envahit quand ses traits se dessinent sous mes paupières. Ce sourire que je voudrais revoir, ce rire que je voudrais entendre. Son miroir est toujours là, mais plus lui... sa personnalité s'est effacée et j'ai beau m'imaginer ce qu'il serait aujourd'hui, seul son double m'en donne un indice.

Nous nous arrêtons devant l'emplacement de la mise en terre. Tara est partie avec une amie de Kirsten qui était fatiguée. Je me sens plus sereine à l'idée qu'elle n'assiste pas à l'inhumation. Je ne sais pas si elle aurait compris ce qui va se passer à présent. La main d'Ezra vient faire des va-et-vient dans mon dos jusqu'à se poser sur ma nuque. Je tourne ma tête vers lui et il sait. Il sait que je suis sur le point de m'effondrer, alors avec la douceur qui le caractérise, il vient déposer un baiser sur ma tempe. Sa paume chaude ne quitte pas ma peau et cela suffit à me reconforter.

Le prêtre s'avance et je l'observe, sans vraiment le faire. Le regard dans le vide, je le laisse déblatérer. Il nous lit des versets de bible que je n'entends même pas. Plus aucun son ne me parvient, même pas celui de mon cœur. Je ne cille pas, j'ai le sentiment d'être ailleurs, mais je reviens sur terre lorsque la main d'Ezra se contracte dans ma nuque. Je cligne des yeux puis les sons me parviennent à nouveau. Ils sont agressifs. Je me

tourne vers lui et ne comprends pas l'air qu'il affiche. Il semble inquiet, mais aussi en colère.

— Ez' ? l'interpellé-je avec douceur.

Comme il ne me répond pas, mes yeux suivent la direction des siens.

Il suffit d'une légère secousse pour faire s'effondrer les structures les plus fragiles. Il suffit d'une seule seconde pour que tout vole en éclat. Il suffit que mes yeux rencontrent les siens pour que mon cœur se remette furieusement à battre.

Chapitre 4

La main d'Ezra quitte ma nuque pour soutenir mon bras lorsque mes jambes sont sur le point de me lâcher. Un fantôme. Voilà six ans que je n'avais pas revu ces yeux bleu azur, mais je les reconnaîtrais n'importe où. Pourquoi est-il là ? A-t-il su pour sa mère ? Comment ? Voilà six ans qu'elle le cherche sans relâche et lui il se pointe comme une fleur, maintenant, alors qu'il est déjà trop tard. Où était-il depuis ce jour-là ? Pourquoi n'est-il pas rentré à la maison ?

— Lexie, m'appelle Ezra inquiet. Tu veux qu'on rentre ?

Je tourne mon regard vers lui. Une bataille fait rage en moi. Deux personnes se battent, la Lexie de dix-sept ans qui était follement amoureuse et qui se désespérait de voir rentrer le garçon qu'elle aimait et la femme que je suis aujourd'hui. Celle qui ne comprend aucun des choix qu'il a faits, celle qui voudrait lui dire qu'il n'a rien à faire ici, que tout le monde s'en est très bien sorti sans lui, qu'il devrait faire ce qu'il fait de mieux : disparaître.

Aucune des deux ne gagne et mon crâne est sur le point d'exploser, mais je ferme les yeux et repense à Kirsten, à ce qu'elle aurait voulu et il est évident qu'elle l'aurait voulu lui. Alors je les rouvre et laisse mon esprit s'apaiser avant de secouer la tête. Ezra me confirme d'un regard qu'il restera là, qu'il ne me lâchera pas et ça me suffit. Nous nous tournons de concert vers le pasteur.

Il parle de la valeur d'une vie, de ce qui nous attend dans l'au-delà. Je ne crois en rien de tout ça, après la mort il n'y a sûrement que du froid et du vide. Un froid qui nous pénètre avant même qu'elle ne survienne. Le

vide, lui, possède ceux qui restent. La mort nous laisse dans un gouffre dont on peine à s'extirper.

Ma gorge se noue et mon cœur bat la chamade. Du coin de l'œil, je le vois. Je tente de l'ignorer, mais le besoin de m'assurer que je ne le rêve pas, qu'il est bien réel, est plus fort que tout. Il se tient à côté d'un arbre, les mains dans les poches, tête baissée. Pleure-t-il ? Mon empathie m'exaspère, je me fous qu'il le fasse. Je me fous de tout, de ce qu'il peut ressentir, de ce qu'il peut bien faire là.

C'est lui qui est parti, qui nous a laissés... Personne ne le tenait pour responsable, je le lui ai dit, mais sans une once d'hésitation, il s'en est allé.

Je perds le fil de la cérémonie et reviens au présent lorsqu'on me demande si je veux appuyer sur le bouton : celui qui la fera disparaître à tout jamais... celui qui la mènera six pieds sous terre. Sans que je le veuille, mon regard se dirige vers son fils. J'ai beau le détester, j'aimais Kirsten et je pense que c'est ce qu'elle aurait voulu.

Il relève la tête quand les murmures se font entendre. Les gens ont enfin remarqué sa présence et ne peuvent s'empêcher de jaser. Dans une petite ville comme la nôtre, il n'y a pas de temps à perdre quand il s'agit de ragots. Je les imagine déjà aller répandre la nouvelle du retour du fils disparu.

Le pasteur l'interpelle et je le vois se raidir. Il demande s'il veut s'approcher et c'est ce qu'il fait, d'une démarche gauche. D'un revers de main, il essuie ses joues. J'ignore ces aiguilles qui se plantent dans mon cœur et détourne le regard. Il ne mérite plus mon inquiétude.

Il refuse de faire un discours en secouant la tête de droite à gauche et nous écoutons les derniers mots du pasteur. Je relève la tête sur son profil, tandis qu'il observe sans relâche le cercueil de sa mère. Mis à part ses

yeux, il n'y a presque plus rien de reconnaissable chez lui. Ses longs cheveux blonds ont disparu, il est devenu plus massif, plus imposant, mais ce n'est pas ce qui me perturbe le plus. Son attitude est complètement différente... Autrefois, il était un faux rebelle, un rigolo qui aimait bien chercher le monde, mais aujourd'hui, c'est autre chose. Du vide.

Comme nous tous.

Nous sommes tous vides. Coupables d'être encore en vie.

Mon bras se retient plus fortement à Ezra lorsque le cercueil de Kirsten s'abaisse dans un silence mortel, seulement rompu par le piaillage des oiseaux. Je retiens un sanglot, parce qu'à présent tout devient beaucoup trop concret. Je réalise enfin ce que sa mort implique. Je prends conscience que je ne bénéficierai plus de ses précieux conseils ni de son réconfort. Nos rires ne se mêleront plus.

Après le jour du drame, j'ai pensé que la fatalité nous laisserait un peu tranquille, mais elle s'obstine, elle s'acharne. Elle ne nous lâche pas, mais qu'a-t-on fait dans nos vies antérieures pour subir ce que nous inflige celle-ci ?

Je ravale la boule qui m'obstrue la gorge et cligne des yeux pour ne pas que mes larmes coulent, mais c'est peine perdue. Une main devant la bouche, je ne peux plus retenir les pleurs et étouffe un cri de douleur. Ezra me prend dans ses bras et me permet ainsi de déverser ma détresse sur sa chemise.

Quand plus aucune larme ne sort, je renifle de façon disgracieuse et relève la tête sur Ezra, en lui chuchotant un « merci » à peine audible. Il secoue la tête et desserre son étreinte, je me détache de lui sans pour autant me décrocher de son bras. Une à une, les personnes s'avancent pour verser un peu de terre sur la tombe de Kirsten. Après ça, chacun se retire en m'adressant un sourire ou un geste compatissant. Je tente de garder

bonne figure et de leur retourner leur gentillesse, mais je ne suis pas sûre d'y arriver.

J'empêche mon regard de dévier vers ce trou qui signe la fin d'une partie de moi, cette part d'innocence qu'il me restait encore. C'est elle qui en prenait soin depuis des années. Avec Kirsten, je pouvais m'autoriser à avoir mon âge, je pouvais être encore parfois insouciante et immature. Mais ça aussi... c'est terminé. Il y a six ans, j'ai été forcée de grandir très vite, et maintenant que Kirsten n'est plus là, je peux dire un adieu définitif à la Lexie d'autrefois.

Il ne reste à présent plus que le pasteur, Ezra, Asher et moi. Le pasteur s'éloigne et Ezra me fait signe qu'il m'attend à la voiture. Je m'approche, les jambes flageolantes, et ramasse un peu de terre. Je me relève et mon regard se perd sur ce bois verni qui m'hypnotise. Je voudrais pouvoir le faire brûler, le voir disparaître, je voudrais accélérer le temps et que la peine ait disparu... mais je suis bien placée pour savoir que même des années après, la peine ne disparaît pas, elle s'atténue seulement et laisse un trou béant. En nous On fait semblant, parce que c'est ce que les gens attendent de nous.

Je détourne les yeux et ma paume s'ouvre pour laisser s'échapper la terre. Elle est froide et rugueuse, elle n'a rien de doux, de réconfortant. « Et la poussière redeviendra poussière », ça non plus ça n'a rien de réconfortant. Ma tête se lève et mon regard croise le *sien*. Il n'a pas bougé, il m'observe sans ciller. Une profonde tristesse semble l'animer. Je la comprends, je vis la même. Pourtant, je ne peux rien pour lui, tout comme personne ne peut rien pour moi.

Ma main toujours tendue est à présent vide, mais je n'arrive pas à faire demi-tour, toujours hypnotisée par sa détresse. Je voudrais que sa souffrance m'indiffère, qu'elle ne m'atteigne pas. Son regard s'agrandit

signe qu'il s'apprête à agir et la colère prend le pas sur la compassion. Elle m'envahit et le poids de ses années d'absence me pèse. Trop pour que je puisse l'ignorer, trop pour que sa douleur me touche encore. *Pars, il ne te mérite pas.* Il fait un pas vers moi et c'est ce qui me réveille. Je réagis directement en reculant pour m'éloigner de lui. Ses yeux sont devenus suppliants et les miens fuyants. Je détourne la tête et fais demi-tour. Je remonte l'allée, m'éloigne de lui, j'ai besoin de respirer et, si proche de lui, je n'y arrive pas. Mon cœur tambourine si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression que je n'arriverai pas au bout.

— Lexie.

Je me fige au son de cette voix qui, elle aussi, a beaucoup changé. Elle s'est faite plus grave malgré les sanglots qui la font chevrotter. Mes poings se serrent. Je muselle mes mots, ma rancœur, ma colère. Je les retiens par respect pour Kirsten, elle n'aurait pas voulu ça, pas aujourd'hui. Mes ongles s'enfoncent dans mes paumes et la douleur me permet de ne pas ressentir ce qu'il me fait subir par mon simple prénom.

— S'il te plaît, me supplie-t-il.

Ce jour-là, moi aussi je l'ai supplié de rester, de ne pas m'abandonner. La rancœur est une bien triste compagne. Pourtant, elle m'est fidèle et elle m'a permis de ne pas sombrer. Je ravale une dernière fois ma colère et mes jambes reprennent leurs mouvements, elles accélèrent pour mettre le plus de distance possible entre lui et moi.

La moiteur de la journée colle les mèches échappées de mon chignon contre mon visage et me donne l'impression de ne pas pouvoir respirer. L'air chaud qui s'infiltré ne me fait aucun bien. Je parviens enfin à la voiture à laquelle Ezra est adossé et il s'en détache dès qu'il me voit ralentir et baisser la tête. Un sanglot secoue mes épaules, tandis qu'il se

trouve devant moi. Ses bras viennent m'encercler et me consolent à nouveau. Dernièrement, il ne fait que ça.

Chapitre 5

Une semaine s'est écoulée depuis l'enterrement de Kirsten. J'ai dû me mettre un coup de fouet et reprendre mes habitudes. J'aurais voulu travailler plus tôt, mais Jerry me l'avait formellement interdit. Selon lui, la quincaillerie pouvait se passer de moi, alors j'ai accepté de rester chez moi. Je devais m'occuper de moi pendant que Tara retournait à l'école. Elle a repris le lendemain, je ne voulais pas que son quotidien se trouve chamboulé.

Moi ? Je n'ai rien fait.

J'ai prétendu avoir occupé mes journées par des sorties, des films, des lectures. Ce n'étaient que des mensonges. La vérité, c'est que je ne suis sortie que pour aller jusqu'à l'école, les seuls films que j'ai pu voir étaient ceux que j'ai vu passer en zappant de chaîne en chaîne. Rien ne me faisait envie... La nourriture avait un goût insipide, les distractions me semblaient toutes fades, rien ne pouvait me divertir. Rien, sauf Tara... et même là, j'ai parfois dû faire semblant. Ne pas travailler me forçait à ressasser le passé, celui que je m'efforce de laisser derrière moi depuis bien trop de temps. Son retour a été un choc si important que son onde a tout ébranlé. J'ai l'impression que je m'épuise, que je nage à contre-courant. J'aurais dû partir moi aussi, fuir, me laisser porter par le courant plutôt que tenter de le vaincre...

La clochette indique mon arrivée lorsque je pénètre dans la quincaillerie. Jerry sort de la pièce qui nous sert de débarras et me salue de la main.

— Ça va ?

— Ça va, me contenté-je de répondre.

Jerry fait une moue compréhensive et attend que je sois derrière le comptoir pour m'offrir une accolade maladroite. Après ça, il se détache, me pince la joue puis retourne à l'arrière-boutique. Jerry est ainsi, peu bavard, parfois franchement bizarre, mais je le connais depuis que j'ai seize ans. Il m'a gardée, malgré ma grossesse, malgré le fait que ce n'était censé être qu'un emploi étudiant. Aujourd'hui, je gère le magasin et ainsi, il peut s'occuper de sa deuxième activité, le transport de marchandises.

— Je pars dans deux jours, pour une semaine, commence-t-il en sortant de la partie privative. Je dois livrer quelques petits trucs et j'ai pas mal de route.

Si j'ai bien compris une chose, c'est qu'il ne fallait pas que je m'intéresse aux « petits trucs » qu'il pouvait bien transporter. Moins j'en sais, mieux je me porte. Je me doute que ça n'a rien de franchement légal, mais qui suis-je pour le blâmer ? C'est grâce à l'argent qu'il se fait qu'il peut se permettre de me garder.

— Je te laisse la boutique ! Je ne suis pas sûr de pouvoir revenir d'ici ce soir et demain, n'oublie pas ! Boutique fermée. Un gars doit faire des travaux, donc pas besoin de venir, me dit-il moqueur.

Ouais... je suis du genre à me pointer un dimanche ou un jour de fermeture exceptionnelle. Voilà pourquoi il se moque de moi ainsi.

Il presse sa main sur mon épaule en me remettant le double des clés. Malgré les années, Jerry tient à sa quincaillerie et ne me laisse que rarement faire l'ouverture et la fermeture...Un dernier geste de la main et il sort, me laissant seule dans le magasin.

Je n'attends pas pour me mettre au travail. Je commence par passer un coup de balai dans les rayons. À cette heure-ci, la clientèle se fait encore rare. Je réapprovisionne les étals et vérifie mon stock. Après plusieurs années, je ne réfléchis même plus à ma tâche. Je suis organisée et efficace.

Tellement que très vite, j'ai l'impression de ne plus rien avoir à faire. Je décide de fouiner sur le Net à la recherche de fournisseurs aux prix plus concurrentiels.

Mes yeux parcourent l'écran et je suis concentrée sur le descriptif, plus particulièrement sur le petit astérisque qui m'indiquerait une arnaque possible. Un raclement de gorge me fait relever la tête et je m'excuse, honteuse de ne pas l'avoir entendu entrer. J'étais tellement prise dans la comparaison des tarifs de vis cruciformes que je n'ai pas entendu la clochette annonçant l'arrivée d'un client. Cependant mes mots se meurent en pleine phrase.

Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Lexie...

Comme la dernière fois, sa voix est chargée de regrets. Ses yeux bleus me sondent. De si près, je remarque qu'ils semblent plus sombres qu'à l'époque. Ou est-ce moi qui, dans mes souvenirs, l'ai idéalisé ? L'ai-je imaginé plus pur qu'il ne l'était en réalité ?

— Tu n'es pas reparti ?

J'aurais parié qu'il aurait fui sitôt la cérémonie achevée. Ses paupières s'abaissent à mon interrogation. Ma question l'a visiblement blessé, mais il n'a pas le droit de l'être, je n'ai fait qu'énoncer une vérité.

— Tu as une minute ?

— Non... j'ai beaucoup de travail, mens-je en retournant à mon écran.

Mon cœur tambourine et je suis sûre que s'il le pouvait, il sortirait de ma poitrine. Il ferait exploser ma cage thoracique. Ma main tremblante déplace la souris, mais je ne lis plus ce qui se trouve sous mes yeux, je ne vois plus rien.

— S'il te plaît, Lex...

Mon cœur manque un battement à l'entente de mon surnom. Il n'a plus le droit de se montrer si proche de moi, pas après tout ça. À présent, mon cœur ne cogne plus, il s'est fait muet, si bien que j'ai l'impression qu'il a tout simplement cessé de battre.

— Je n'ai pas le temps, Asher... Je suis occupée.

— Juste une minute, m'assure-t-il.

Je quitte l'écran et pèse le pour et le contre. Ai-je envie de l'entendre se justifier ? Ai-je envie de l'entendre s'excuser ? Me dire qu'il regrette, qu'il n'aurait jamais dû partir ?

J'ai beau le détester, je ressens cet étrange besoin de l'entendre me dire qu'il regrette. Je voudrais qu'il me supplie de le reprendre afin de pouvoir lui faire mal à mon tour.

— Je finis à dix-neuf heures, dis-je froidement.

— Tu n'as pas de pause déjeuner ?

Si, mais honnêtement, je crains de ne rien pouvoir avaler face à lui.

— À dix-neuf heures. Je n'aurai pas beaucoup de temps, me contenté-je de répondre.

Voilà tout ce qu'il aura de moi, une minute. Pas une de plus.

— Je serai là.

Il se redresse et ainsi, il a l'air si plein d'assurance. À l'opposé de ce qu'il était, il y a à peine quelques secondes. Son regard semble vouloir me sonder, chercher quelque chose dans le mien, mais quoi ? S'il cherche une trace de l'ancienne Lexie, il peut toujours essayer. Elle est morte ce jour-là et c'est lui qui lui a porté le coup de grâce. Il l'a achevée alors qu'elle se consumait, alors qu'elle n'arrivait plus à respirer. Il a étouffé le peu d'espoir qui lui restait...

Voyant que je ne lui prête plus attention, ses épaules s'affaissent et il souffle un « bien » avant de me tourner le dos et de disparaître.

Mon cœur reprend sa course folle dès que la porte se referme et l'acide me monte à la gorge. Je suis obligée de m'agripper à ma chaise pour ne pas le rattraper, pour ne pas lui hurler que je le hais, qu'il nous a abandonnés, qu'il m'a fait si mal. Qu'il me fait si mal. Pourtant, je ne bouge pas. Je ravale ma peine, ma colère et j'attends. J'attends que mon cœur se calme et que mon souffle s'apaise.

Je joue avec mes frites depuis bientôt dix minutes. Comme plusieurs fois par semaine, Ezra et moi nous retrouvons dans le Diner du coin pour partager un repas pendant nos pauses déjeuner.

— Tu ne manges pas ? me demande-t-il en dévorant mon assiette des yeux.

Je masque un rire et, pour toute réponse, je lui tends mon assiette. Il ne s'attarde pas et s'empresse d'échanger nos plats avant de se mettre à manger mes frites comme un affamé. Heureusement qu'à côté de ça il fait beaucoup de sport, sinon il serait aussi imposant que le vieux Beau, un habitué qui passe son temps au Diner.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-il en levant la tête de mon assiette.

— Rien, soupiré-je.

Il repose la frite qu'il tenait en main et s'adosse à sa chaise. Je connais ce regard, celui qu'il me lance. Il signifie qu'il ne lâchera pas. Ses émeraudes ne se dérobent pas et je le connais assez pour savoir que ma seule issue est la capitulation.

— Asher est passé, avoué-je d'une petite voix.

— Et ? m'invite-t-il à poursuivre.

— Il voulait parler et je l'ai rembarré...

Le silence s'installe. C'est la première fois qu'il me semble inconfortable entre nous. D'un même mouvement, nous portons nos verres à nos lèvres avant de les repousser.

— C'est fair-play, finit-il par dire.

Mes sourcils se froncent parce que je ne saisis pas ce qu'il veut dire par là.

— De le faire mariner, précise-t-il.

— Je lui ai dit qu'on pourrait se voir après mon service, mais honnêtement, je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Laisse-le s'expliquer. Puis, tu verras bien...

— Depuis quand le quaterback du lycée se soucie-t-il du fauteur de trouble ? demandé-je moqueuse.

Il secoue la tête, amusé puis, reprend quelques frites qu'il engloutit aussi sec.

— Receveur, pas quaterback, s'il te plaît. Et je ne me soucie pas de lui. Je pense juste que, contrairement à ce que tu crois, tu as sûrement besoin d'entendre ce qu'il a à te dire. Et... tu l'attendais au fond, non ?

— On t'a déjà dit que tu étais incroyable ? m'amusé-je, sans relever sa question.

Son sourire salace ne m'échappe pas et je lui balance une de mes frites.

— Tu n'es pas possible ! m'offusqué-je faussement quand je comprends ce que celui-ci sous-entend.

Nous partons dans un rire communicatif et je secoue ma tête devant son arrogance. Il se contente de hausser les épaules, fier de lui.

Le sérieux reprend cependant rapidement sa place, lorsque je tourne ma tête vers l'extérieur. J'observe les gens défiler, les voitures passer et je me perds dans mes réflexions.

Et s'il me disait qu'il ne regrette pas d'être parti ? S'il m'avouait qu'ailleurs, il avait pu reprendre sa respiration, celle qu'il lui manquait à mes côtés ? Il me l'a dit ce jour-là. « Te voir me fait trop mal, tu m'empêches de respirer. »

— Lexie ? m'appelle Ezra.

Je quitte la rue des yeux et plonge mon regard dans le sien.

— Tout ira bien, me dit-il confiant.

Il l'est toujours, il a toujours dit qu'on arriverait à tout surmonter. Quoi qu'il me soit arrivé, il m'a toujours soutenu que je pouvais le dépasser.

Il y a six ans, nous avons pris la décision de rester. Mais je me demande si nous n'avons pas plus perdu en le faisant.

Ici, notre passé nous tient en otage, il nous empêche d'avancer, d'oublier.

Je fais taire mon scepticisme et me contente de hocher la tête.

Chapitre 6

Les heures défilent lentement. Les secondes s'égrènent et chacune accroît mon angoisse. J'appréhende ses mots, mais surtout ce qu'ils me feront ressentir. Et si ses explications ne me suffisaient pas ? S'il venait à me blesser encore une fois ? Je ne sais même pas si j'aurais le courage de lui parler de Tara... Pourtant, je sais que je le dois. Pour elle.

— Et voici, m'annonce monsieur Nichols, un client régulier, en posant tout son attirail.

Son apparition à le mérite de me sortir de mes pensées.

— De gros travaux en prévision ? demandé-je, curieuse.

Il affiche un large sourire, du genre empli de fierté.

— Ma fille se marie ! Je vais fabriquer une arche pour l'occasion, me dit-il, enthousiaste.

Je souris, mais intérieurement, j'ai mal. Mes parents ont disparu, ils ne sont plus ceux qu'ils étaient avant. Se souviennent-ils au moins de l'amour qu'ils éprouvaient pour moi ? Se rappellent-ils de ce qu'était notre famille ? J'en doute. Ils me méprisent, je le sens à la façon dont ils me regardent... pour eux, je suis responsable de nos malheurs. Ça, c'est quand ils reviennent à eux. Sinon, la plupart du temps, ils sont amorphes, absents. Ils ont baissé les bras et jamais rien ne les fera sortir de ce noir qui les entoure. J'ai essayé, souvent et longtemps, puis comme eux, j'ai abandonné. À quoi bon se battre contre le vent ? On ne peut avoir aucune prise sur lui. Je me suis donc laissée glisser et j'ai été emporté bien trop loin pour pouvoir revenir.

— Elle a de la chance, réponds-je tout de même en souriant.

Monsieur Nichols règle ses achats et je quitte le comptoir pour l'aider à tout porter jusqu'à son véhicule.

Lorsque je retourne dans le magasin, mon regard se dirige vers l'horloge. L'heure fatidique approche. Mon cœur tambourine de façon désordonnée. Il le fait si fort qu'il résonne dans ma tête. Je retourne fébrile derrière le comptoir, priant pour être aspirée par un trou noir. Je prétends être courageuse, mais je ne suis qu'une lâche. Ce que je ressens aujourd'hui en est la preuve. Seul Ezra connaît cette part de moi, il est le seul à savoir que quand tout s'effondre, je ne sais pas me battre.

Les doigts tremblants, je range le comptoir, le magasin et vide la caisse. Je dois m'y reprendre à plusieurs fois pour calculer la recette du jour, l'esprit embrouillé.

L'heure est déjà passée depuis dix minutes. Il n'est pas venu.

Est-ce que ça m'étonne ? Je ne sais pas. Après tout, je ne le connais plus.

Autrefois, malgré ses airs rebelles, il était prévenant et attentionné. Toujours à l'heure, toujours là dans les coups durs... Jusqu'au jour où. Peut-être a-t-il changé, depuis. Il est parti sans explications, pourquoi m'en donnerait-il aujourd'hui ?

Je récupère mes affaires dans l'arrière-boutique et éteins les lumières du magasin. Je le traverse et repousse la porte que je ferme à clé avant de baisser le rideau de fer.

Je me retourne et me dirige lentement vers le parking. Je suis déçue, mais aussi soulagée. Au moins, je n'ai pas eu à l'affronter.

Toujours aussi courageuse...

Mes pas cessent lorsque je le vois, adossé à son véhicule. Le soleil éclaire la scène et lui donne une atmosphère paisible. À l'opposé de ce que j'éprouve. À l'opposé de la tempête qui fait rage en moi.

Son regard s'ancre au mien et le temps semble s'arrêter. Aucun de nous n'amorce le moindre mouvement. Il ne vient pas à moi, je ne vais pas à lui. Comme autrefois, ce sera à qui fera le premier pas. Sauf qu'aujourd'hui, je suis bien trop têtue pour céder la première. Après tout, c'est lui qui est parti, c'est à lui de revenir.

Ma respiration s'est raccourcie, je suis à bout de souffle. Plus je le détaille, plus je me souviens. L'amour que j'éprouvais pour lui, la partie de moi que je lui ai cédée, celle qu'il a emportée avec lui. Après ça, il y a eu l'abandon. La haine. Mes poings se serrent : je ne veux pas craquer. Pas ici, pas au milieu de ce parking.

Je retiens la violence qui s'empare de moi, celle qui n'a qu'une envie, celle de lui hurler dessus, de le frapper. Je le déteste d'être parti, d'oser revenir, de me regarder ainsi. Il n'a pas le droit de le faire avec tant de souffrance. Je lui interdis d'avoir mal. C'est un droit que seule moi possède.

Ne supportant plus cette attente, je détourne les yeux et prends une profonde inspiration. Il ne dira rien, alors je reprends ma route. Je lui tourne le dos et rejoins mon véhicule.

— Attends...

Sa voix vient rompre le silence qui nous accompagnait. Ma main se pose sur ma bouche pour empêcher un quelconque son se rapprochant d'une lamentation d'en sortir. J'inspire et ravale la boule qui m'obstrue la gorge. Mes yeux me brûlent à force de lutter contre les larmes. Il fut un temps où je l'aimais plus que tout, où je lui aurais donné tout ce que

j'avais, le moindre morceau de mon cœur, la moindre parcelle de mon âme. Il fut un temps où je pensais qu'il en aurait fait de même.

— Regarde-moi, me supplie-t-il.

J'ai encore du mal à reconnaître sa voix. Elle n'a plus rien de celle que j'avais pris l'habitude d'écouter des heures au téléphone, de celle qui me disait qu'elle m'aimait. Elle est celle d'un homme qui a mûri loin de moi. Celle d'un homme que je ne connais plus.

Malgré la colère que je ressens, je me tourne pour lui faire face. Il n'est qu'à quelques mètres de moi. Son corps est tendu et sa mâchoire serrée. Ma posture n'est pas plus décontractée, mes bras sont venus m'entourer. Je me protège de lui, mais aussi de moi... du moins, j'essaye.

— Explique-toi.

Ma voix est encore plus dure que je l'aurais voulu et il détourne le regard, visiblement peiné par l'accueil que je lui fais. Mais que croyait-il ? Que je le recevrais bras ouverts ?

Le silence s'éternise et il a raison de ma retenue.

— Pourquoi es-tu parti ? Je t'avais supplié de ne pas m'abandonner, alors pourquoi ?

La fin de ma phrase se meurt dans un souffle. Je me maudis d'attendre encore une explication, de ne pouvoir feindre l'indifférence. Je n'y arriverai pas, je ne pourrai pas prétendre que ce qu'il m'a fait ne m'a pas affectée.

— Tu ne m'as pas contactée. Et Kirsten ? Elle a attendu six ans un appel, c'est à peine si elle a réussi à grappiller quelques nouvelles de toi, quand tu daignais te pointer chez quelqu'un de ta famille, pour disparaître aussi vite. Mais c'était ta mère ! hurlé-je.

Je ne lui en veux pas seulement pour ce qu'il m'a fait, mais aussi parce qu'il a abandonné la seule personne qui l'aimait plus que tout.

— Tu crois que je ne m'en veux pas ?

Sa phrase claque dans l'air, mais seul le silence s'ensuit. Il ne dit plus un mot. J'attends qu'il poursuive, qu'il s'explique, mais il n'en fait rien. Il continue d'observer ses chaussures. Il m'a demandé de le regarder, mais il est incapable d'en faire de même.

— Pourquoi es-tu là ?

— Je suis revenu dès que j'ai su.

S'il lui avait laissé un moyen d'être contacté, Kirsten aurait pu le voir une dernière fois. S'il lui avait laissé ne serait-ce qu'un numéro d'urgence, elle n'aurait pas eu à l'attendre.

Jusqu'à la dernière seconde, elle l'a espéré.

— Et maintenant, pourquoi es-tu là ?

Son visage se redresse et ses yeux, abîmés par la fatigue, se rivent aux miens.

— Je voulais te dire que j'étais désolé.

Il ne poursuit pas et semble attendre une réaction de ma part. Comme si un simple « désolé » pouvait suffire. Comme si c'était tout ce que je méritais.

— Asher...

Parfois, lorsqu'on a mal, lorsque notre cœur semble sur le point de céder sous le poids de la douleur, nous avons le sentiment de n'avoir qu'une seule échappatoire. Comme s'il n'y avait qu'une seule chose capable de soulager notre cœur meurtri : blesser l'autre.

— Je me fous de tes excuses, je ne veux même pas les entendre. Tu ne le mérites pas. Tout ce que je veux, c'est une explication... une raison... Peu importe ce que tu me donnes, mais j'ai besoin de bien plus qu'un « désolé ». Et ta mère aussi. Elle méritait bien plus que toi. Tu es un lâche. Je te déteste aussi fort que *lui*.

— Lex...

— Ne m'appelle pas comme ça ! grondé-je. Je ne suis plus Lex ! Plus pour toi !

Il tente de s'approcher, mais je le repousse brutalement. Je sais ce qu'il cherche à faire. Notre relation était ainsi, passionnelle... Trois ans de je t'aime, moi non plus. Trois ans de disputes, de réconciliations. Trois ans d'un amour torturé. Deux milieux différents, deux destinées qui ne pouvaient s'entremêler. Pourtant, malgré tout, on s'aimait. Du moins, c'est ce que je croyais. Je pensais qu'on s'aimait assez pour pouvoir tout surmonter.

La jeunesse est naïve.

— Ne me touche pas. Ne prétends pas me connaître ou ne prétends pas savoir ce dont j'ai besoin, ragé-je. Oui, autrefois il suffisait que tu me prennes dans tes bras pour que j'oublie tout, mais on ne s'est pas juste disputés, Asher. Tu nous as abandonnées !

Il recule, et à l'instant, je voudrais retrouver l'insouciance d'autrefois, l'époque où tout était pardonnable, où aucun chagrin n'était insurmontable. Je voudrais être la même qu'avant, elle souffrait moins. Aujourd'hui, la douleur me consume.

J'attends, je rallonge les secondes pour lui donner une ultime chance de me donner ce que je lui demande, mais il n'en fait rien.

Le nœud dans ma gorge grossit et finit par éclater. Je masque mes sanglots et lui tourne le dos, il n'a pas le droit de voir les larmes qui dévalent silencieusement sur mes joues. C'est un privilège qu'il a perdu.

J'enfonce ma clé dans mon pick-up et ouvre la portière. Je grimpe à l'intérieur, claque la porte rageusement ; ma tête pivote et je le vois à travers la fenêtre. *Viens. Demande-moi d'ouvrir. Explique-moi.*

Je me déteste d'être ainsi, de le détester, tout en continuant de l'espérer.

Mes yeux lui crient de me parler et les siens me supplient de me taire. Ma respiration s'accélère, mon cœur poursuit sa course folle, jusqu'à voler en éclats lorsqu'il se détourne et fais demi-tour.

Asher disparaît et je m'effondre sur mon volant, les sanglots secouent mes épaules et je pousse un hurlement de rage, de fatigue, de lassitude. Pourquoi être revenu ? Pourquoi ? Alors que je peinais déjà à me tenir debout...

Chapitre 7

— Tu as pris mon sac ? me demande Tara.

— Il est là, confirmé-je en la détachant de son siège-auto. Tu sais ce que tu dois faire ?

— Faire un bisou à tonton Liam et dessiner. Pas faire de bruit.

Je souris devant le sérieux avec lequel elle m'énonce ça. Comme à chaque fois que j'ai une journée de libre, je me rends chez mes parents, ou ce qu'il en reste. Pas pour eux, non, mais pour mon frère.

Je porte ma fille et la dépose au sol avant de lui tendre son petit cartable à l'effigie d'Anna, de La Reine des Neiges. Je trouve ça horriblement moche et kitsch, mais je suppose que c'est le prix à payer pour avoir une fille.

Je sors mon jeu de clés de mon sac et suis ma fille jusqu'à la porte d'entrée. Autrefois, nous vivions dans une grande demeure, à la limite d'un manoir. Puis, lorsque mes parents se sont laissés chuter, l'entreprise florissante de mon père s'est écroulée. Très vite, ils n'ont eu rien d'autre que des dettes. À présent, ils n'ont plus d'entreprise, plus de grande demeure, plus d'amis.

J'insère la clé, la gorge serrée, comme d'habitude. Je ne sais pas dans quel état je vais les retrouver, seront-ils à l'ouest ou réveillés ? J'avoue que je ne sais pas lequel des deux je préfère.

Le bruit de la télé m'accueille et j'entre en faisant signe à Tara de rester derrière moi.

— Vas dans le bureau de tonton, j'arrive, chuchoté-je.

Elle m'obéit et, avec son petit sac, s'avance dans le couloir. Moi, je me dirige vers le salon et découvre mon père en train de cuver son vin. Il dort,

comme toujours, et je ramasse le cadavre de bouteille qui s'est échouée à ses pieds. Je ne sais plus à quoi il ressemble lorsqu'il est sobre. Autrefois, il était beau, rayonnant. Aujourd'hui il est juste éteint, bouffi, et ses yeux sont en permanence rougie. Nous étions vraiment proches, bien plus que je ne l'étais de ma mère. Au début, il a fait face, mais la rancœur de ma mère a fini par le contaminer. Elle hait. Il souffre. Chacun a trouvé son moyen d'étouffer ses sentiments. J'empêche mes doigts de peigner ses cheveux châtain. Ça me ferait plus de mal que de bien et au lieu de ça, j'éteins la télévision et observe la pièce... je vais devoir faire un peu de rangement. Avant ça, je me dirige vers la chambre parentale.

Ma main vient repousser la porte avec lenteur et le spectacle qui s'offre à moi est désolant, mais comme pour tout, on s'habitue. La pièce sent le renfermé et j'hésite à l'aérer, mais ça réveillerait sans doute ma mère. Elle est couchée sous les couvertures, malgré les températures de la saison. Mes yeux s'habituent à la pénombre et tombent sur les boîtes de cachets qui s'amoncellent sur la table de nuit.

Je détourne mon regard et quitte la pièce pour longer le couloir. Mes yeux évitent la photo de nous cinq, prise à une époque où notre famille en était vraiment une. C'était il y a si longtemps que, parfois, j'ai l'impression que c'était dans une autre vie.

Les rires de ma fille me parviennent et je sais que son oncle doit lui apprendre une énième bêtise. Je toque à la porte de sa chambre et les retrouve en train de conspirer.

— Chut, Maman est là, la prévient-il alors que ma fille rit exagérément.

— Salut frérot, le salué-je avant de l'embrasser.

Liam, mon cadet de trois ans me sourit chaleureusement. Il déplace son fauteuil roulant pour me faire face.

— Comment vas-tu ? me demande-t-il, le visage marqué par l'inquiétude.

Il est comme ça. Liam est en fauteuil, vit dans un foyer que lui seul tente de maintenir à flot et pourtant, il continue de se soucier en priorité des autres.

— Et toi ?

Son haussement d'épaules me répond pour lui.

— Tara, mon cœur. Tu veux bien aller dessiner un peu ? proposé-je à ma fille pour pouvoir parler avec mon frère.

Elle s'exécute et grimpe sur la chaise de bureau. Ses petites mains s'activent à sortir son attirail de son petit sac. J'attends qu'elle ait commencé son œuvre pour me tourner vers Liam. Il l'observe avec attention et douceur. Lui aussi est un amoureux de l'art. Ses mains sont capables de dessiner des choses merveilleuses, il est capable de donner des émotions à ses portraits, mais ce qu'il aime le plus dessiner, c'est Louis. Cette autre version de lui, celle qui n'est plus, celle qu'il imagine.

— Viens vivre chez nous, osé-je lui proposer.

Ce n'est pas la première fois. À chaque visite, je le supplie de me suivre.

— Lex...

— Liam, dis-je sur le même ton blasé. Tu seras mieux avec nous, ici tu n'es entouré que de fantômes... Papa passe son temps à cuver et maman à dormir. Chez nous tu pourrais être heureux.

— Ils ont besoin de mon argent.

Mes yeux se lèvent au plafond. Cette maison est payée par sa pension et, moi, je me charge des courses. Nos parents survivent grâce à nous.

— Tu pourras continuer de le faire de chez moi, je ne te demande pas un loyer, Liam...

Il quitte ma fille des yeux pour se tourner vers moi. Je sais qu'il n'est pas heureux ici. Il est seul toute la journée. Il n'y a que Julia, son infirmière, qui lui tient compagnie lorsqu'elle vient. Autrement, il ne voit que moi.

— S'il te plaît, ne me demande pas ça, ne me demande pas de leur tourner le dos...

— Ce n'est pas ce qu'ils font, eux ?

— Lex, me gronde-t-il.

Je lui fais signe que nous n'avons pas besoin de poursuivre cette conversation et son regard se radoucit. Je l'observe, tandis qu'il détourne la tête en direction de Tara. Mon frère est aussi brun que moi, mais sa peau est plus claire que la mienne. Ici, il passe ses journées enfermé. Je voudrais lui faire prendre l'air plus souvent, mais je limite mes visites. Être ici est douloureux.

— Je continuerai à te le proposer jusqu'à ce que tu acceptes, tu le sais ?
Ma voix s'est faite plus légère afin de détendre l'atmosphère.

— Oui, me répond-il en retrouvant son sourire. Ma grande sœur est têtue.

Ma main vient caresser sa barbe mal rasée, mon frère a bien grandi.

— J'ai des courses dans le coffre, je fais un peu de rangement et ensuite on va se balader, avant de s'occuper de cette barbe.

— Je peux le faire seul, s'agace-t-il.

— Tu as fait installer un miroir à ta taille peut-être ? me moqué-je.

Il me gratifie d'un joli majeur alors que je ris en quittant la pièce. Mes pas me conduisent jusqu'à ma voiture et j'en sors les provisions de la semaine. Elles sont uniquement constituées de plats tout préparés. Liam ne peut pas cuisiner ici, et ce n'est pas sur mes parents qu'il peut compter

pour se nourrir. Quand je peux, je lui ramène de la cuisine maison, mais autrement, il ne se nourrit que de ça.

Je m'affaire en cuisine, rangeant au congélateur ou au frigo ce qui doit l'être, puis je me mets à faire un peu de ménage. La vaisselle s'est tant accumulée que ça me prend une bonne demi-heure, je passe ensuite le balai quand un bruit m'interrompt. Mes yeux quittent le sol pour trouver ma mère qui se tient au dossier d'une chaise.

— Maman, la salué-je, la boule au ventre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-elle durement, la voix éraillée.

Je préfère quand elle dort. Ses yeux, aussi sombres que les miens, me fusillent avec tant de haine qu'ils attisent la mienne.

— Je suis venue nourrir ton fils. Tu sais, Liam ? ne puis-je m'empêcher de répliquer.

— Je t'ai déjà dit que je n'avais pas besoin de toi pour le faire ! C'est mon fils !

Je me mets à rire nerveusement. Elle n'est pas croyable, elle croit que je lui vole son rôle, mais c'est elle qui a démissionné.

Je suis obligée de me mordre la joue pour ne pas alimenter ce qui promet déjà d'être une dispute faite de reproches, de mots haineux et douloureux.

Elle continue pourtant de pester, affirmant qu'elle seule est capable de s'occuper de lui.

— Quand ça ? Quand tu comates ? lâché-je, incapable de me contrôler davantage.

Un éclat de rire enfantin nous parvient au moment où ma phrase s'achève. Je ne la quitte pas des yeux, tandis que son visage a pivoté dans la direction du couloir, et retiens mon souffle.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? crache-t-elle.

Ses yeux rougis se rivent aux miens, noirs de colère.

— Es mi hija !¹ débuté-je en espagnol.

Je refuse que ma fille ne surprenne notre conversation. Elle n'a pas à entendre les mots cruels qui sortiront de la bouche de cette femme.

— *Et celle du mal !* me répond-elle dans sa langue natale.

J'inspire et bloque ma respiration. Je supporte beaucoup, mais pas qu'on dise du mal de Tara. Je ne rebondis pas là-dessus, je sais qu'elle peut être encore plus mauvaise que ça.

— Tu devrais retourner te coucher, visiblement c'est ce qui te va le mieux.

— Et toi tu devrais quitter cette maison avec ta bâtarde.

Mes dents mordent ma lèvre dans un effort pour ne pas la surenchérir, pour ne pas me montrer aussi odieuse qu'elle.

— Ça ne m'étonne même pas de toi, écarter tes cuisses encore enfant ! J'ai su quand je l'ai vu. Cet Asher, un pauvre. Il a ruiné notre famille ! C'est de sa faute si on en est là aujourd'hui. Et de la tienne !

— Vous l'avez ruinée tout seuls ! hurlé-je, à bout.

Elle continue de me cracher ses mots à la figure, des injures mêlées à des reproches, tout est décousu et je sais que les médicaments ne l'aident pas à être cohérente. Je repose le balai et la bouscule pour sortir de la cuisine. Elle continue de me hurler que je ne suis qu'une pute, que j'ai fait entrer le malheur dans notre famille. Mon cœur se fissure lorsqu'elle me reproche la mort de Louis. Je sais que c'est faux, que je ne suis aucunement responsable de la tragédie qui nous a frappés, pas plus qu'Asher. Pourtant, ces mots me heurtent et me coupent le souffle. Si elle avait pris le temps de nous regarder. Si elle avait pris le temps de me connaître, elle aurait vu à quel point j'aimais Louis autant qu'elle.

Je me précipite dans la chambre et croise le regard inquiet de Liam. Il sait comment ma mère peut-être avec Tara et moi.

— Tara, bouche tes oreilles et ferme les yeux, lui dit-il comme s'il s'agissait d'un jeu.

Ma fille s'exécute et je m'approche d'elle pour la porter dans mes bras. Elle ne voit que rarement ma mère, mais à chaque fois, c'est pareil. Pourquoi est-ce que je l'emmène ici ? Parce qu'elle aime tonton Liam de tout son cœur et qu'il est rare que ma mère se réveille quand j'y suis.

Je récupère le sac à dos de ma fille et me tourne vers mon frère.

— Pour la barbe...

— Le style hipster me va pas si mal, me coupe-t-il pour me rassurer.

Les hurlements de ma mère me ramènent brutalement à la réalité et je quitte la pièce, non sans l'avoir à nouveau bousculée.

— *Tu l'autorises à entrer chez nous ?* s'égosille-t-elle alors que je quitte la maison.

J'installe Tara sur son siège-auto et l'attache. Ma fille garde ses yeux bien fermés et ses mains sur ses oreilles. Je m'en veux de l'avoir emmenée avec moi, de lui imposer un spectacle pareil.

— Chou, murmuré-je en posant mes mains sur les siennes.

Elle rouvre ses yeux et affiche un léger sourire. Je sais qu'elle tente de me rassurer à sa façon. C'est une enfant et, malgré leur innocence, les enfants ne sont ni aveugles ni sourds. Ils comprennent bien plus qu'on le pense, bien plus qu'on le voudrait.

— J'ai gagné ? me demande-t-elle néanmoins.

Je cède à ma pulsion de la prendre dans mes bras, de lui dire que je l'aime puis je me détache d'elle.

— Haut la main ! affirmé-je. Tonton les a ouverts bien avant toi.

Je lui remets son sac et m'assure une dernière fois qu'elle est bien attachée.

— Maman, s'affole-t-elle tout à coup. Mes feutres y sont pas dans mon sac !

Je jette un coup d'œil nerveux vers la porte d'où des bruits me parviennent encore. Je souffle, partagée puis, me tourne enfin vers ma fille.

— J'irais t'en acheter des tous nouveaux.

En temps normal, elle aurait sans doute insisté. Mais elle secoue vivement la tête de haut en bas, signe qu'elle a compris ce qui se tramait à l'intérieur. J'embrasse son front puis ne m'attarde pas. Je dois éloigner ma fille de cette maison qui suinte la haine.

¹ C'est ma fille !

Chapitre 8

Après cette entrevue chaotique avec ma mère, j'avais besoin de voir Ezra. J'avais besoin de me reposer sur lui, sur son épaule. Je m'en veux parfois de lui en demander autant, pourtant je n'arrive pas à faire autrement. Dès que quelque chose dans ma vie émet une étincelle, je vais le retrouver. Il est le seul à savoir empêcher le feu de prendre en moi.

Sa porte s'ouvre et ses yeux croisent les miens. Il ne lui faut que quelques secondes pour comprendre que ça ne s'est pas bien passé.

— Papou ! s'exclame Tara, m'obligeant à me recomposer un masque de jovialité.

Ezra ne me lâche pas du regard tandis qu'il prend ma fille dans ses bras. Il me fixe, me sonde. Ses yeux s'assombrissent quand il devine la tristesse qui s'est emparée de moi. Il repose Tara au sol et tout sourire s'agenouille pour lui faire face.

— Pourquoi tu n'irais pas dans ta chambre ? T'as pas fini mon coloriage l'autre jour !

Tara vient si souvent ici qu'Ezra lui a rapidement préparé sa propre chambre. Il y a tout ce dont une petite fille pourrait rêver, tout ce qui pourrait l'éloigner de moi le temps que je déverse mes maux sur lui.

Elle n'attend pas et s'engouffre dans la maison pour disparaître dans le couloir menant aux chambres. Ezra se redresse, me tourne le dos et s'avance dans le séjour. Je le suis puis referme la porte avant d'expirer profondément.

Je le retrouve dans la cuisine pendant qu'il s'affaire à me préparer un thé. Il sait que c'est l'une des seules choses qui a le don de m'apaiser.

— Elle était réveillée ? me demande-t-il tout en me tournant le dos.

J'opine du chef avant de me rappeler qu'il ne peut pas me voir.

— Ouais..., soufflé-je finalement. Elle ne l'est que deux fois par mois et il fallait que ce soit aujourd'hui, alors que je suis avec Tara.

Il se tourne et sa bouche se pince. Il fait souvent cette grimace quand il est désolé. Je souffle à nouveau pour me sortir tout ça de la tête. Après tout, je suis venue ici pour ça. Pour penser à autre chose, pour oublier ma mère, ses mots et le fait que ma famille n'en est plus une.

— Comment a réagi Tara ?

L'inquiétude dans sa voix ne passe pas inaperçue, il se soucie toujours d'elle. Il n'a pas arrêté de le faire depuis le jour de sa naissance.

— Ezra, je vais pas y arriver, gémis-je en ravalant mes larmes.

La douleur est telle que j'ai l'impression que la mort serait plus agréable. Mon corps me tire de partout et mon ventre se contracte avec tant de force que je dois me mordre la lèvre pour ne pas hurler. Des heures que je suis sur ce lit, des heures qu'Ezra ne me lâche pas la main. Par moment, il embrasse mon front, à d'autres il m'invite à inspirer profondément. Malgré la fatigue, il ne flanche pas. Kirsten voulait être à mes côtés, mais moi je le voulais lui.

— Lexie, ça va aller, d'accord ? Tu vas pousser encore et on va rencontrer Tara ? On fait ça ?

Son regard se durcit, il me gronde presque. Malgré notre jeune âge, Ezra dispose d'une certaine force et de beaucoup de sagesse. Voilà pourquoi je le voulais lui, parce que je savais qu'il ne me lâcherait pas. Ses iris émeraude me fixent toujours, attendant que j'acquiesce. Ce que je fais rapidement, à nouveau gonflée de courage. Il dépose un baiser sur mon

front trempé de sueur et je m'agrippe à lui comme s'il était la seule prise que j'avais sur ma vie.

— Lexie ! Comment a réagi Tara ? me demande-t-il à nouveau, m'extirpant de mes souvenirs.

— Liam a réagi très vite.

Il acquiesce. Il ne connaît que très peu mon frère. Au lycée, ils ne se côtoyaient pas et depuis, ils se sont tout juste croisés. Liam ne vient que rarement chez moi et comme je refuse qu'Ezra rencontre mes parents, il ne vient jamais lui rendre visite.

— Comment va-t-il ?

— Il refuse toujours de venir vivre chez moi, mais autrement je pense qu'il va plutôt bien. Enfin, compte tenu des circonstances.

Ezra opine du chef et s'assied à table où je le rejoins. Mes doigts viennent entourer la tasse chaude qu'il a posée devant moi. Sa chaleur me rassure, me calme. Je ferme les yeux et me focalise sur ce qui m'entoure, le bruit de cette vieille horloge qu'on a trouvée dans un vide-grenier, une antiquité que je trouve horrible mais dont il refuse de se séparer. Le goutte-à-goutte de son évier qu'il n'a toujours pas réparé. Tous ces sons familiers m'apaisent. Je sais qu'ici, je suis en sécurité. Je n'ai plus peur de rien ni de personne.

Mes paupières se soulèvent lorsqu'Ezra se racle la gorge.

— T'étais partie loin ? me demande-t-il amusé.

— Non, juste ici, réponds-je sur le même ton.

Je me redresse sur ma chaise et porte la tasse à mes lèvres.

— Et hier ?

Ses sourcils se sont un peu relevés et il plonge ses yeux dans les miens. Je me contente de secouer la tête. Il n'y a rien à dire. Sa main vient se poser sur la mienne en signe de réconfort. Je repose la tasse et ma paume vient soutenir ma tête. Mon regard se perd vers l'extérieur, tandis que son pouce caresse le dos de ma main. L'effet est apaisant et je peine à garder les yeux ouverts.

— Tu penses le revoir ? me demande-t-il enfin, brisant le silence.

— Il n'a rien à me dire.

— Peut-être pas cette fois-ci, mais la prochaine...

— Je l'ai trop attendu, le coupé-je.

Un silence s'attarde puis je délaisse ma contemplation de l'extérieur pour me tourner vers lui.

— Je me souviens, vous étiez un magnifique cliché tous les deux, se moque-t-il. La jeune fille de bonne famille et le jeune rebelle. Vous auriez pu jouer dans une comédie pour ado.

Je lui adresse une grimace, mais il n'a pas tort. Nous étions un véritable cliché.

— Sauf que dans les romances, le garçon ne part pas.

— On rêvait tous de le faire, le défend-il.

— Depuis quand es-tu de son côté ?

— Je suis du côté de Tara.

Je secoue la tête puis me mets à réfléchir à ma fille qui joue au bout du couloir. À mon trésor qui est sans doute à mille lieues de se douter de ce qui se joue en moi. La protéger est tout ce qui compte. J'ai peur qu'il lui brise le cœur comme il a détruit le mien.

— Et s'il rentre dans sa vie pour en repartir aussitôt ? chuchoté-je. Je lui dis quoi à elle ? À dix-huit ans, j'ai eu du mal à comprendre, mais comment on fait quand on en a cinq ? Et toi, tu es resté.

— J'avais une raison.

Il aurait pu partir à la fac, mais au lieu de ça, il est resté avec moi. En tant que survivants, on se serre les coudes, on s'agrippe à ceux qui connaissent notre douleur.

— À cause de moi...

— Non, *grâce* à toi. Ces rues, cette ville... tout ça aurait pu être un enfer pour moi. Mais grâce à vous deux, c'est devenu agréable.

— Rien que ça ? me moqué-je.

Sa main repousse mon visage après avoir ébouriffé mes cheveux. Je replace les mèches qui se trouvent devant mon visage et le fusille du regard, je déteste quand il fait ça. Les siens ont encore poussé et lui donnent un air négligé. Ses boucles châtain lui tombent sur le front, masquant parfois ses yeux verts.

— T'arrives à vendre des voitures avec cette allure ?

Un sourire arrogant sur le visage, il s'approche de moi comme pour m'avouer un secret. Ses yeux se plissent et je le connais suffisamment pour savoir qu'il va se vanter.

— Je suis tellement bon commercial qu'elles prennent le supplément chaleur humaine.

Je ris en levant les yeux au ciel. Ce mec est con, mais qu'est-ce qu'il me fait rire.

Le lendemain, après avoir déposé Tara à l'école, je me gare sur le parking de mon travail. Jerry sera encore absent aujourd'hui donc c'est à moi de m'occuper seule du magasin. Je quitte mon véhicule et m'éloigne du parking pour arriver devant la boutique. J'ouvre le portail métallique et

récupère le courrier échoué au sol. Je fais le tri tout en insérant la clé dans la serrure pour ouvrir la porte. Mon dos vient la pousser et la clochette sonne au-dessus de ma tête.

Je reste figée, la porte ouverte. Mon regard s'est arrêté sur un papier plié en quatre à mon nom. Je ne suis pas stupide et je sais qui en est l'émetteur. Mon cœur s'est lancé dans une course effrénée, mais je le fais taire, je l'étouffe en me disant que ça n'a aucune importance, qu'*il* n'a aucune importance.

Pense à Tara, me souffle ma conscience.

J'avance pour laisser la porte se refermer dans mon dos. Sitôt fait, les bruits de la ville disparaissent et je me retrouve plongée dans un silence oppressant. Un silence qui laisse tout le loisir à mon cœur de se faire entendre. Il est aussi assourdissant que des rafales de tirs. C'est l'effet qu'il me fait, il me terrorise à reprendre vie aussi violemment.

Je pose toutes les enveloppes sur le comptoir et jette le bout de papier à la poubelle. Je le récupère dix minutes plus tard. C'est à ça que j'occupe ma matinée... je change d'avis sans avoir le courage d'ouvrir cette note. Je repousse l'échéance alors que je me connais assez pour savoir que je finirai par la lire.

C'est un peu avant midi que je cède enfin. J'expire un bon coup et ; le cœur battant, l'ouvre. Mes doigts tremblent et j'ai l'impression que ce simple bout de papier pourrait me brûler la peau.

« Si tu savais comme je regrette. Appelle-moi. Asher. »

Je retourne le papier à la recherche d'autre chose, mais il n'y a rien d'autre que ces quelques mots, ainsi que son numéro de téléphone. Je n'attends pas pour le saisir sur mon téléphone. Je me mords la lèvre, hésitante puis, finalement, je décide de lui ouvrir cette porte. Pour Tara.

Parce que si je suis restée, c'était dans l'espoir qu'elle le rencontre un jour. C'est juste que dans mon imagination, tout me semblait plus simple.

[Je finis à 19h.]

Je ne prends pas la peine de signer, je suppose qu'il se doutera que j'en suis l'émetteur.

Après ça, je cherche Ezra dans mes favoris et porte mon téléphone à mon oreille.

— *Allô*, répond-il après deux tonalités.

— Salut... Tu pourrais récupérer Tara chez Madame Goodman après ton travail ?

— Un problème ? s'inquiète-t-il.

— Non... Je... Je dois voir Asher, lâché-je dans un souffle. Je vais lui dire pour Tara.

Un silence suit ma déclaration, mais je déteste ça parce qu'entre nous, il n'y a jamais eu de blanc. Tout a toujours été dit.

— C'est une bonne chose, finit-il par dire. Pour elle et pour toi.

— Je ne fais pas ça pour moi, m'offusqué-je.

— Peu importe Lex... C'est une bonne chose. Ne t'en fais pas pour elle, je m'en charge. Tu n'auras qu'à passer la récupérer quand tu auras terminé de discuter avec lui.

La distance avec laquelle il me dit ça me laisse perplexe, c'est pourtant lui qui m'a poussée à faire un pas vers Asher. A-t-il peur de n'avoir plus aucune importance dans la vie de Tara ?

— Ez...

— Oui ?

— Tu resteras son Papou.

— *Je sais*, me dit-il en riant.

Malgré le téléphone, je sais que son rire sonne faux, qu'il a quelque chose d'amer, de triste... Il m'annonce qu'il doit retourner travailler puis raccroche.

Je fixe un long moment mon téléphone en cherchant une réponse, mais à quoi ? Ça fait bien trop d'années que je ne sais plus qui je suis, ce que je fais, ni même ce que je veux. Alors comment pourrais-je savoir ce que pensent les autres ?

Chapitre 9

Le regard rivé sur les étals, je cherche sans cesse à m'occuper l'esprit. Désorganiser, réorganiser les rayons. C'est ainsi que j'ai passé ma journée. Les clients se sont faits rares aujourd'hui et on ne peut pas dire que je croule sous les tâches. J'ai essayé de passer le temps avec mon téléphone : les jeux, les réseaux sociaux. Mais il a fini par déclarer forfait. Je me suis donc retrouvée sans batterie puisque, comme une imbécile, j'ai oublié mon chargeur à la maison.

Je suis au rayon des peintures en train de les classer par nuances. C'est dire si je m'ennuie. La journée est encore loin d'être finie. Je saisis un pot pour le mettre en hauteur lorsqu'il me glisse des doigts et tombe au sol. Avec le choc, il s'est ouvert. Lorsque je le ramasse, le couvercle s'échappe, laissant couler la peinture « vert-de-gris ». J'avais dit à Jerry que ce fournisseur n'était pas de qualité, si même le contenant ne supporte pas la moindre chute... Je laisse tomber le pot et jure en me rendant dans la remise pour récupérer de quoi réparer mon erreur. On ne peut pas dire que Jerry ait tout ce qu'il faut pour entretenir la propreté d'un magasin donc je fais avec les moyens du bord : des rouleaux d'essuie-tout puis j'espère que quelques coups de serpillière suffiront.

Je retourne en boutique, toujours vide de clients, puis me baisse pour nettoyer la peinture au sol avant qu'elle ne sèche. L'odeur s'infiltré et me donne des haut-le-cœur. Je tente de les ignorer en ne respirant que par la bouche, mais la nausée ne me quitte pas. J'ai l'impression de suffoquer, alors que mes cheveux commencent à me démanger. Je pensais qu'avec le temps, cette odeur ne me marquerait plus, mais visiblement, je me suis leurrée. Je ferme les yeux pour tenter de chasser les images qui

m'assaillent, pourtant si j'arrive à les faire disparaître, les sons, eux, sont persistants. Les bruits de râles agonisants se jouent en boucle dans ma tête. Les larmes aux yeux, le cœur au bord des lèvres, je m'acharne nerveusement sur ce vert qui s'étale partout.

Je ne respire même plus par la bouche, je suis en apnée et je sais que je ne tiendrai pas longtemps. Sous mes yeux, le vert se transforme en rouge sang. Le choc me fait tout lâcher, je tombe sur les fesses et rampe précipitamment loin de toute cette hémoglobine. Je suis obligée de reprendre ma respiration pour ne pas m'évanouir et l'odeur est encore plus agressive que tout à l'heure. Il y en a partout. Sur le sol, sur mes mains, sur mon jean. Je ferme les yeux, je me répète que je suis à l'abri, que je ne crains rien. Après de longues minutes, je reprends ma tâche.

Mes gestes sont maladroits et je me sens défaillir, pourtant, je ne me dérobe pas, je repousse mes limites. Je frotte sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien d'autre que cette odeur. Celle de la peinture, de la mort. Je termine transpirante et l'envie de vomir encore plus présente. Je me lève et mes jambes, malgré leur faiblesse, me conduisent jusqu'à la remise où je récupère un sac plastique.

Je pense à Ezra, à ce qu'il me dirait s'il était là. Je voudrais l'appeler, lui demander de me sauver encore, mais je sais que je dois m'en sortir seule. Je me baisse au niveau des essuie-tout redevenus verts et les saisis pour les enfourner dans le sac.

Je me précipite à l'extérieur de la boutique pour le jeter dans les containers. J'inspire un grand bol d'air qui emplit mes poumons. J'ai l'impression qu'ils ne sont pas assez grands pour contenir l'oxygène nécessaire à ma survie. La brise qui glisse sur ma peau moite me fait du bien malgré la chaleur qu'il fait aujourd'hui. Je ferme les yeux et me concentre sur les sons du quotidien, les voitures qui circulent, les passants

au loin que j'entends discuter d'ici, tous ces bruits me ramènent calmement à la réalité. Ils étouffent ceux de ce passé qui me colle à la peau.

Je passe le reste de l'après-midi à nettoyer le sol de la boutique à l'eau de javel. Une fois. Deux fois. Trois fois. J'ai laissé les portes ouvertes. Tant pis pour l'air conditionné. Il est déjà dix-neuf heures et je n'ai pas réussi à enlever les tâches sur mon jean.

Un raclement de gorge rompt le silence, me faisant lever les yeux de la caisse que je suis en train de vider. Asher est là, ses cheveux blonds sont bien coiffés, pas une mèche désordonnée. Il porte une tenue simple, décontractée...

— J'arrive, l'informé-je alors que je referme la caisse.

Je range le tout dans la trousse à l'attention de Jerry et l'insère dans le coffre qui se trouve dans la remise. Après avoir récupéré mon sac, je quitte le bureau, éteins les lumières avant de traverser la boutique. Il m'attend dehors. Je remplis mes poumons d'air parce que je sais que je vais vite en manquer. Je passe la porte afin de le rejoindre. Sans un mot pour lui, je la referme.

Que vais-je pouvoir lui dire ? *Qu'il a un enfant pour commencer...*
Mais comment ?

Je lève mon bras pour saisir le crochet, mais ses doigts me frôlent en me devançant. Je recule et bute contre son torse.

— Pardon, murmure-t-il à mon oreille.

Des frissons me parcourent la nuque, lorsque son haleine chaude frôle ma peau. Voilà, je manque d'air.

— Lex...

Je ferme les yeux et retiens mon souffle. L'entendre m'appeler ainsi est toujours aussi douloureux. Je voudrais que ça ne le soit plus, pourtant la plaie est toujours à vif et j'ai l'impression que mille ans ne lui suffiraient pas pour cicatriser.

C'est douloureux de retrouver quelqu'un qu'on a aimé, mais de savoir qu'il nous a fait bien trop mal pour qu'on puisse un jour le pardonner. Cette impression que jamais plus rien ne redeviendra comme avant. Je pense que je l'aimerais toute ma vie, tout comme je le haïrais. Ce serait plus simple s'il disparaissait à nouveau, mais je n'ai pas le droit de faire ça à ma fille, à notre fille.

— J'ai quelque chose d'important à te dire, dis-je à mi-voix, sans me retourner.

Asher se recule enfin, me permettant de regonfler mes poumons d'air. Il baisse le rideau métallique et je le verrouille avant de me retourner vers lui.

— Tu veux qu'on aille à La Cafét ? me propose-t-il.

La Cafét... Le snack-bar de la ville, notre ancien QG.

— Non, ce ne sera pas long...

Je n'ai pas le temps de poursuivre ma phrase que le véhicule d'Ezra se gare devant la boutique et que sa tête sort par la fenêtre.

— Salut, dit-il à l'attention d'Asher.

Celui-ci lui adresse un signe de la main.

— J'ai laissé la petite chez Madame Goodman, j'ai une urgence. J'ai essayé de t'appeler.

— Merde, désolée... j'avais plus de batteries, m'excusé-je en m'approchant de sa fenêtre.

— Tout va bien ? me demande-t-il en voyant l'état de mon pantalon.

Il sait ce que les émanations de peintures provoquent chez moi. On avait découvert leurs effets lorsque nous avions repeint la chambre de Tara. Il avait d'ailleurs dû poursuivre les travaux seul. Je lui souris pour qu'il comprenne que « *oui, tout va bien* » et il semble soulagé.

— On se voit après ? me propose-t-il en arquant les sourcils.

Je suis soulagée de voir que je m'étais fait un film sur sa réaction ce matin. J'opine du chef et il salue à nouveau Asher avant de reprendre la route. Je me retourne et son regard me percute. Il est violent, sombre.

— Le quarterback, hein ? crache-t-il.

On est quoi ? Au lycée ? Rivalité de merde...

Je ne prends pas la peine de lui répondre, on a plus important à faire que se chamailler pour l'ancien sportif du lycée.

— Ça n'a pas traîné je vois..., reprend-il. Tu n'es pas gonflée, tu me joues la carte de la culpabilité en disant que je t'ai abandonnée alors que toi...

Je suis choquée par son audace, par ce dont il m'accuse, par sa facilité à retourner le problème contre moi. De plus, je suis toujours à vif après la crise que j'ai vécue cet après-midi.

— Alors que moi, quoi ?

— Tu te le tapais avant que je parte ou t'as au moins eu la décence d'attendre ? T'as une gosse avec lui, donc je suppose que t'as pas non plus trop attendu, rajoute-t-il.

Ses épaules sont tendues, ses sourcils froncés et son regard noir tente de décrypter ce qu'il se passe dans le mien.

Voilà le Asher que je connaissais, celui qui ne réfléchissait pas, qui ne mesurait jamais ses propos.

Je tente de retenir la douleur qui envahit mon cœur, je cligne des yeux pour empêcher les larmes de monter. Je pourrais démentir, le détromper de

suite, lui dire que cet enfant est le sien et que jamais je ne l'ai trompé, que je n'ai même pas connu d'autre homme après lui, mais je n'y arrive pas. C'est plus fort que moi. Je m'approche de lui jusqu'à ce que nos corps se touchent. *Je te déteste*, ai-je envie de lui hurler. Je dois légèrement lever la tête pour ne pas perdre son regard.

— J'ai baisé tellement de fois avec lui quand toi et moi on était ensemble, que je ne saurais les compter, le provoqué-je.

Voilà la Lexie que je connaissais, celle qui blessait, qui manipulait par simple plaisir de voir l'autre souffrir encore plus.

— Tu mens, souffle-t-il.

Nos yeux ne se sont toujours pas détachés, ils se provoquent, se déchirent, se détruisent. Notre duel se poursuit et je sens les émotions prêtent à m'envahir alors je déclare forfait. Je recule d'un pas puis détourne le regard pour le diriger sur le parking.

Je lui tourne le dos et le quitte. Je voudrais tellement ne plus avoir cette rancœur, pour Tara, mais j'ai été incapable de lui dire la vérité. Sa provocation a été suffisante pour me faire perdre tout courage, pour me faire oublier qu'elle était plus importante que moi. J'ai été égoïste, j'ai préféré lui faire mal que de permettre à ma fille de retrouver son père.

Chapitre 10

Je retourne à ma voiture presque en courant, le cœur prêt à implorer. Je sens une rage, vicieuse et intrusive se répandre dans mes veines. C'est quelque peu grisant, il y avait bien trop longtemps que je n'avais pas ressenti autant de force en moi. La haine est un sentiment difficile, mais c'en est un... c'est tout ce qui m'importe. Je peux encore éprouver quelque chose de fort pour quelqu'un d'autre que Tara.

J'enfonce la clé et entends des bruits de pas dans mon dos. Je me dépêche, je dois fuir ces sentiments qui sont certes vivifiants, mais aussi effrayants.

— Tu mens, gronde-t-il.

— En quoi ça t'importe ? lâché-je froidement, sans me retourner.

Ma clé bloque, mais je parviens, en forçant un peu, à la tourner. Je tire la poignée de mon véhicule, prête à m'éloigner aussi loin que possible de lui. J'ouvre la portière, mais sa main vient s'abattre contre la vitre pour la refermer. Je ferme les yeux, il devrait se souvenir de ce qu'il est capable de provoquer chez moi. Il devrait se rappeler qu'à trop me pousser il me forcera à me montrer cruelle. Il devrait pourtant savoir qu'à ce jeu-là, j'étais à sa hauteur.

— Je t'aimais, murmure-t-il.

Mes paupières s'abaissent et ma gorge se noue. Ces mots, au lieu de me rendre heureuse, me déchirent l'âme. Ils sont un mensonge qui me perce les tympans. Je voudrais qu'il les ravale, qu'il ne les ait jamais prononcés.

— Tu es parti, réponds-je à mi-voix.

Je me mords la langue pour ne pas poursuivre, parce que je sais que si je le fais, mes mots seront incontrôlables.

— Je suis là, maintenant.

Mes yeux se rouvrent. Je me trouve toujours dos à lui, n'osant même pas le regarder à travers le reflet de la vitre. Il me suffirait de voir une once de regret pour exploser.

— Laisse-moi passer, grogné-je en tirant sur ma portière.

Mais à chaque fois que je l'ouvre, il la referme. Je sais ce qu'il cherche à faire. Il veut me pousser à bout, que je me dévoile à lui comme je le faisais autrefois, mais à trop attiser le feu, il risque un retour de flamme.

— Lex... soupire-t-il.

Ce surnom est la chose de trop, c'est le souffle qui déclenche le brasier. Je pousse sur mes avant-bras pour le percuter de mon dos. Sa chaleur quitte enfin mon corps et je me retourne, les larmes aux yeux, la rage au ventre, la mort à l'âme. Ce jour-là, j'ai beaucoup perdu et lui, au lieu de me soutenir, il a fui.

— Ne m'appelle plus jamais comme ça, hurlé-je en le pointant du doigt.

Je m'approche de lui et le pousse. À chaque coup, il fait un pas en arrière. La rancœur qui me possède depuis six ans m'anime d'une violence que je ne me connaissais pas. Je le repousse une fois. Il m'a abandonnée. Je le repousse une seconde fois. Il m'a achevée. Je le repousse une troisième fois. Il m'a brisée. Puis son corps ne recule plus, bloqué par une voiture garée. Ma tête se relève et mes yeux croisent les siens. Encore une fois, ils me supplient de me taire, de ne pas lui faire mal, mais c'est donnant-donnant.

— Ta mère est morte seule, elle t'a appelé des milliers de fois ! Où étais-tu Asher ? Comment as-tu pu l'abandonner ? grondé-je, en larmes.

Je repense à cette femme qui m'a tout donné, qui m'a aimée comme si j'étais lui. Je ne suis pas dupe, on s'est accrochées l'une à l'autre pour nous souvenir de lui, nous étions celles qu'il avait laissées derrière.

Il ne répond rien, il me provoque et il se tait ? C'est lui qui m'a poussée à bout et il ne se défend pas ?

— Comment oses-tu venir ici ? Ce n'est pas une fois qu'elle était entre quatre planches qu'elle avait besoin de toi, c'était avant ! Dis-moi pourquoi ?

— J'avais trop peur ! m'avoue-t-il en criant à son tour.

Sa voix grave résonne dans le parking désert. Peur ? Il n'a pas vu ce que j'ai vu, il ne sait pas ce que c'est que la peur.

— Tu n'es qu'un faible, je regrette tellement de t'avoir aimé, de t'avoir accordé ce qu'il restait de moi. Je regrette d'avoir pensé que tu pourrais me protéger.

Les larmes que je ne cache plus semblent l'atteindre autant que mes mots. Ma gorge est si serrée que j'ai l'impression qu'on m'étrangle et je perds mon souffle.

— Lexie, me supplie-t-il.

— Tu aurais dû mourir ; ce jour-là.

Ma phrase n'a été qu'un souffle, pourtant la conviction que j'y ai mise m'effraie moi-même, elle me fait reculer et détourner le regard.

— Regarde ce que tu me fais, lui reproché-je, mes mots s'étranglant dans ma gorge.

Il semble désolé, mais je le suis tout autant. Je suis désolée d'avoir cette rancœur, je regrette les mots que je lui dis.

— Je n'ai pas besoin de ça, ajouté-je.

Pas maintenant, alors que tout ne tient qu'à un fil.

Je ne relève pas le regard et lui tourne le dos pour regagner ma voiture, je m’y engouffre et mets le contact. Je passe la première et quitte le parking dans un crissement de pneus. Sans pouvoir le contrôler, mon regard se dirige vers le rétroviseur. Asher n’a pas bougé et les larmes s’intensifient. Elles sont acides et me brûlent la peau. Il n’est pas le seul responsable de mon état, je le suis aussi. En six ans, je n’ai pas explosé, pas une fois. Trop effrayée à l’idée de ne pas tenir le choc, je me suis enfermée dans cette souffrance. J’ai étouffé mon cœur pour qu’il ne ressente plus rien. La seule à être épargnée c’est ma fille, elle est l’unique personne qui a droit à l’amour...

J’arrive enfin devant chez Madame Goodman, j’éteins le contact et repose ma tête contre le dossier. Je ferme les yeux et attends que les sanglots s’arrêtent. J’attends que la tempête passe, que le calme revienne et que l’apathie reprenne le dessus.

Il est tard quand la voiture d’Ezra se gare devant chez moi. Je suis sur ma petite terrasse, une tasse de thé à la main, un plaid sur les genoux. J’écoute le bruit des grillons, nombreux dans la région à cette époque. J’ai fini par me calmer, récupérer Tara et faire comme si de rien n’était.

Elle est à présent couchée et je me sens épuisée.

Ezra quitte sa voiture et remonte les marches, ses mains sont pleines de cambouis et ses traits sont tirés.

Il s’adosse à la colonne et m’observe, les bras croisés. Un seul regard et il comprend. Il ramène le deuxième fauteuil et le dispose à côté de moi. Il s’y affale non sans pousser un soupir de lassitude.

— Alors, cette urgence ?

— Épuisante, se plaint-il. Et ton rendez-vous ? me demande-t-il en se tournant vers moi.

— Épuisant, dis-je dans un demi-sourire triste.

Il hoche la tête et se repositionne. Il ne me pose pas plus de questions. Ezra est comme ça, présent, mais jamais intrusif.

— J'ai récupéré un numéro, je déteste mettre les mains dans le cambouis, mais à ce prix-là, je dis pas non, m'avoue-t-il dans un rire.

Parfois, il aide son père mécanicien, mais il n'aime pas se salir les mains, voilà pourquoi il travaille dans une concession.

— Jolie ? demandé-je curieuse.

— Ça va..., dit-il en haussant les épaules. Un trou...

— Ne finis pas ta phrase, s'il te plaît ! le coupé-je. C'est dégoûtant !

Je le connais assez pour savoir qu'il peut se montrer vulgaire, ce qui est pourtant à l'opposé de sa personnalité. Il ne s'est jamais posé. Il papillonne, sans jamais avoir de relations un tant soit peu sérieuses, mais il respecte toujours ses copines. Il ne raconte jamais ce qu'il se passe en privé. Il fait souvent le mec qui se fout de tout, mais pour être honnête, je n'ai jamais connu quelqu'un de plus altruiste que lui.

Le calme nous enveloppe et nous soupignons à l'unisson, ce qui déclenche instantanément nos rires.

Mes yeux me brûlent toujours d'avoir trop pleuré et je suis obligée de presser mes paumes contre mes paupières pour les soulager.

— Si épuisant que ça ? me demande-t-il inquiet.

— Tu te souviens de l'ancienne moi ?

Il réfléchit en levant ses yeux au ciel puis baisse à nouveau son regard vers moi.

— Elle était à part, différente.

Je lui tape l'épaule pour qu'il arrête de se moquer de moi.

— Elle n'avait peur de rien même pas du mauvais garçon, vos disputes étaient légendaires, soupire-t-il nostalgique.

— On ne se connaissait pas...

— Non, mais tu savais qui j'étais, tout comme je savais qui vous étiez, tous les deux. C'est ça le lycée. Certains ne passent pas inaperçus.

— Apprête-toi à entendre jaser dès demain.

— Vous avez remis ça ?

— J'ai remis ça, précisé-je.

— Et ? Tu te sens mieux ?

Je secoue la tête. Absolument pas, c'est même pire. Je pensais que le blesser me soulagerait, mais il semble que ce soit l'inverse qui se produise.

— Je lui ai dit des horreurs.

— On en dit tous..., tente-t-il de m'excuser.

Je gorge mes poumons d'air et les vide dans un profond soupir. Je sursaute lorsqu'Ezra tire mon vieux fauteuil vers le sien.

— Viens là.

Il tend son bras pour me permettre de m'y nicher et je ne me fais pas prier. Je pose ma tête contre son épaule et sa main vient jouer avec mes cheveux. Il dépose un baiser sur mes cheveux et je me détends aussitôt. À présent, je me sens plus sereine.

Chapitre 11

Une semaine est passée depuis que j'ai croisé Asher. J'avais visé juste. Dès l'aube, notre petite ville était au courant de notre altercation dans le parking.

Les nouvelles sont allées si vite que Jerry m'en a parlé à son retour. À croire qu'il ne se passe plus rien chez nous... Les gens ont eu au moins la délicatesse de ne pas m'en parler directement.

Je suis retournée chez mes parents, sans Tara cette fois. Je ne voulais pas prendre le risque. Bien entendu, ils étaient « absents ». L'un cuvait son vin pendant que l'autre était shootée aux anxio. J'ai proposé à Liam de venir passer quelques jours à la maison, mais il a refusé, prétextant un problème d'accessibilité. Je sais bien que ce n'était qu'une excuse puisque ma chambre est au rez-de-chaussée, mais je n'ai pas voulu le forcer.

Je rentre, éreintée de ma journée. Ma voiture à peine garée, je n'ose pas en sortir. Il est là, assis sur les premières marches de mon perron... Je ferme les yeux et repose mon crâne contre l'appui-tête. Je tente de faire le vide, d'oublier ma fureur, ma tristesse, ma rancœur. Bien trop de sentiments qui composent un mélange explosif. Je dois faire table rase du passé. Il est de retour et c'est peut-être l'occasion pour ma fille de rencontrer son père.

Je rouvre les yeux, il s'est levé et m'observe, mains dans les poches. Je le détaille des pieds à la tête. Il a bien changé, il est devenu un homme à présent. Je me souviens d'autrefois, de notre relation bien souvent tumultueuse. On s'aimait tellement qu'on était jaloux, possessifs et parfois violents dans nos mots. On passait notre temps à se susurrer des *je t'aime* et à se hurler des *je te hais*.

J'observe mon reflet dans le miroir. Je suis apprêtée pour notre soirée. Ma mère n'était pas ravie à l'idée que ce soit Asher qui m'accompagne au bal d'hiver, pourtant je n'aurais voulu y aller avec personne d'autre.

La sonnette retentit et je m'empresse de sortir de ma chambre. Je me fige en haut des escaliers. Il est là, je le sais. Mon cœur bat à mille à l'heure. Deux ans qu'on sort ensemble, pourtant ce soir, c'est différent. Je vais lui donner la dernière part de mon âme.

Je reprends ma route et descends les escaliers dans ma robe rose pâle. Papa est déjà là, il m'attend. Ses yeux s'humidifient quand il me voit.

— Tu es à couper le souffle, murmure-t-il en m'embrassant la tempe. Notre bébé n'en est plus un.

— Papa, lui réponds-je, gênée.

Maman est toujours dans la cuisine et n'a pas daigné se montrer. Je regarde nerveusement dans cette direction pour voir si elle va venir, mais elle n'en fait rien.

— Je gère, ne t'en fais pas, me rassure mon père.

Je lui adresse un sourire et m'approche de la porte, tremblante. Des bruits à l'étage m'informent que les garçons arrivent.

— Waouh ! s'exclame Liam en me voyant du haut des escaliers.

— T'es canon ! rajoute Louis.

Je leur adresse un clin d'œil puis ouvre la porte. Asher est adossé à sa voiture et dès qu'il me voit, s'avance à grandes enjambées.

— Monsieur Peterson, salue-t-il mon père.

Je ne sais même pas s'il lui répond, tant je suis éblouie par Asher. Le costume lui va à merveille. Il est vraiment beau et paraît plus âgé vêtu ainsi.

— *Tu es magnifique, murmure-t-il avant de déposer un baiser sur mes lèvres.*

Je rougis instantanément. Je ne suis pas vraiment à l'aise dans ma robe, étant habituée aux jeans, mais je suis heureuse de lui plaire.

— *Tu es prête ? me demande-t-il en me regardant droit dans les yeux. Je sais que sa question implique bien plus qu'un simple bal d'hiver.*

— *Toujours. Et toi ?*

Nos yeux s'ancrent. Le temps s'arrête. Plus rien n'existe hormis nous deux et l'amour qui nous lie. Il n'y a plus d'obstacles, de barrières, de raison. Il n'y a plus que lui et moi.

— *Je t'aime, me répond-il.*

Je sors de mes rêveries. Ce soir-là, nous ne savions pas que tout s'écroulerait quelques mois plus tard. Nous ne doutions pas que notre amour, qui nous semblait si important, n'aurait finalement plus aucune valeur.

J'attrape mon sac, posé sur le siège passager, et ouvre la portière de mon pick-up. Je descends et referme derrière moi. Il n'a pas bougé.

Vais-je encore lui hurler des horreurs ?

Je le rejoins bien trop tôt, bien trop vite. Je n'ai pas eu le temps de clarifier mes pensées, de mettre de l'ordre dans mes idées.

— Comment m'as-tu trouvée ?

C'est la seule question que j'arrive à poser. Les autres sont bien trop délicates et leurs réponses me font bien trop peur. Toutefois, mon ton n'était pas agressif, ce qui semble le surprendre.

— C'est une petite ville, les gens parlent.

Ses yeux bleus tentent de s'accrocher aux miens, mais ils n'ont aucune prise, ils glissent et finalement abandonnent.

— Pourquoi es-tu là ?

— Je voulais t'annoncer que je ne pars pas pour l'instant. Je dois vendre la maison de ma mère et faire un tas de choses, je voudrais aussi...

Il ne finit pas sa phrase, il la laisse en suspens et ses non-dits oppressent mon cœur. Je le déteste de battre aussi vite, aussi fort. Six ans qu'il était hermétique à tout et aujourd'hui, il se met à vouloir ressentir à nouveau. Peu importe si ça lui fait mal, si ça doit le détruire, il cherche à tout prix à se sentir vivant.

Des phares viennent inonder notre scène. Je plisse les yeux pour apercevoir la voiture d'Ezra se garer. Il me ramène Tara, comme tous les lundis. Sitôt le véhicule à l'arrêt, ma fille s'empresse de sortir pour courir dans ma direction. Elle s'arrête lorsqu'elle voit Asher et se cache timidement derrière moi. Les larmes me montent aux yeux, mais je tente du mieux que je peux de les retenir et de cacher mon trouble.

Je jette un œil en direction d'Asher et la façon dont il me regarde fait voler mon cœur en éclat. Il doit chercher à deviner son âge et s'il est persuadé qu'elle est la fille d'Ezra, il doit me haïr.

Je relève la tête et, au lieu de voir dans ses yeux de la haine, j'y perçois une peine immense. Ezra nous salue brièvement et je me tourne vers lui pour lui donner mes clés. À son regard, je comprends que je n'ai pas à m'en faire, qu'il sera là après.

Il nous quitte et entre sans tarder. Asher et moi n'avons toujours pas dit un mot, tandis que Tara est toujours accrochée à ma jambe.

— Bonjour, je suis Asher, un ancien ami de ta maman, se présente-t-il en se mettant à sa hauteur. Tu veux bien aller retrouver ton papa ? On doit avoir une discussion de grands, ta maman et moi.

Je reste paralysée par cette scène et mon cœur bat de plus en plus fort. Je dois lui dire, je dois affronter la situation et assumer mes actes. J'ai beau ressentir ce besoin de le faire souffrir, j'ai mes limites.

— C'est mon papou, pas mon papa. J'en ai pas, lui annonce naturellement Tara.

Asher relève son visage vers moi et je sais à ce moment-là qu'il a compris. Mes yeux s'humidifient et je ne peux plus empêcher les larmes de glisser silencieusement sur ma peau.

— Va voir ton papou, alors, lui dit-il la gorge nouée en tournant son regard vers elle.

Il semble la détailler longuement, l'analyser morceau par morceau, ses cheveux, ses yeux, sa peau... Cherche-t-il leurs ressemblances ? Il y en a tellement.

Puis Tara nous quitte et se précipite à l'intérieur. Mes larmes continuent de faire leur chemin sans un bruit.

Il ancre son regard au mien et lui aussi semble troublé.

— Alors...

Sa voix se brise sur cet unique mot. Je secoue la tête de haut en bas.

— Je... Tu avais disparu, j'ai voulu te retrouver, mais...

Mais tu es parti, voilà ce que je voudrais dire, mais je n'en ai pas besoin, il le sait déjà.

— On doit se parler, dit-il finalement en se séchant les joues. Ailleurs que dans ton jardin. Je veux savoir... Je veux...

— Je t'appelle, lui affirmé-je.

— Tu me le promets ?

Sa question ressemble à une supplique. Ces dernières années, je me suis imaginé des milliers de fois cette révélation. Il était tantôt furieux,

tantôt blessé. Mais aucun de ces scénarios ne se produit ce soir. Non. Son regard ne reflète rien d'autre que de la culpabilité.

Je souffle un oui à peine audible tant les émotions me submergent et forment un nœud dans ma gorge.

— Elle s'appelle comment ? me demande-t-il en se tournant vers la porte d'entrée.

— Tara, parviens-je à répondre.

Son regard quitte ma maison pour se tourner vers moi.

— Tu aimais ce film, se souvient-il.

Je n'arrive qu'à acquiescer, je suis incapable de faire plus que ça. Je lui ai toujours dit que quand j'aurais des enfants, je me battrais pour eux comme Scarlett s'est battue pour sa terre.

— Tu m'appelles ? me demande-t-il une dernière fois.

Je hoche plusieurs fois la tête pour le rassurer, mais il semble inquiet lorsqu'il me dit au revoir. Il passe devant moi, tête baissée, et j'ai l'impression que mon cœur implose.

Je me tourne pour le regarder quitter la rue à pied. Je reste immobile même quand il a disparu puis j'entends la porte de chez moi s'ouvrir. Je me retourne après avoir séché mes larmes. Ezra est là, deux bières en main et un sourire doux sur le visage. Mon cœur s'apaise et je le rejoins.

Chapitre 12

Je rejoins Ezra et saisis la bière qu'il me tend. Je la porte à mes lèvres et en avale la moitié sans reprendre ma respiration.

— C'était si dur que ça ? s'amuse-t-il.

Je me tourne vers lui, ses yeux sont rieurs, il est toujours comme ça et, quelque part, c'est cette lueur qui m'a aidée à ne pas sombrer. C'est sa lumière qui m'a permis de ne pas plonger dans le noir.

— T'as pas idée... soufflé-je.

— Développe, me demande-t-il patiemment.

Je soupire de soulagement. Voilà une bonne chose de faite, mon secret n'en est plus un. Asher sait. Je prends place sur un des sièges, alors qu'Ezra reste debout.

— Il a compris que Tara était sa fille.

Ezra quitte le mur sur lequel il était adossé. Ses sourcils se sont froncés comme à chaque fois qu'il est inquiet.

— Il a réagi comment ?

— Plutôt bien, je dirais... il veut qu'on se voie pour en parler.

Ezra opine du chef, pensif. Son regard se fait fuyant et je le connais assez pour savoir qu'il a peur. Peur de perdre la place qui était la sienne.

— Ez..., l'interpellé-je. Ça ne change rien.

— Je sais, me dit-il dans un sourire qui ne me trompe pas. Je le sais très bien et je suis heureux pour Tara, j'espère juste qu'il ne... j'espère juste qu'elle ne souffrira pas comme toi.

Son regard se rive au mien et la douceur qui s'en dégage me percute de plein fouet. Il était aux premières loges ce jour-là.

Il se racle la gorge et détourne le regard pour observer la rue. Le silence nous entoure, seulement rompu par le bruit de certaines voitures qui circulent au loin.

— Soirée pizza ? lui proposé-je joyeusement pour essayer d'alléger l'atmosphère.

— C'est gentil, mais j'ai un rencard, s'exclame-t-il fièrement.

Mes sourcils s'arquent dans l'attente d'un complément d'information.

— La fille de l'urgence, précise-t-il en mimant des guillemets.

J'ignore la pointe de jalousie qui m'envahit. J'avais envie de profiter de sa présence ce soir, mais je comprends son besoin de s'amuser, de sortir. J'avale une gorgée de ma bière et soupire.

— Tu vas faire quoi, toi ?

— J'ai aussi un rencard, réponds-je taquine.

Il me regarde et semble attendre plus de détails.

— Un certain Christian Grey, avoué-je, énigmatique.

— Te masturbe pas trop !

J'avale de travers la gorgée que j'étais en train de prendre et m'étouffe devant un Ezra hilare. Je ne pensais pas qu'il saisirait la référence. À savoir, je n'aurais rien dit, connaissant trop bien mon ami. Il vient frotter sa main contre mon dos pour m'aider à reprendre mon souffle. Ce que je parviens à faire, non sans mal.

— T'as pas dit ça ? demandé-je, abasourdie.

— Si, si, se moque-t-il. Bon, c'est pas que, mais j'ai une chambre rouge à faire visiter.

— Tu les as lus ? m'étonné-je.

— J'aime savoir ce qui plaît aux filles.

Mes yeux se lèvent au plafond face à l'arrogance contenue dans sa voix. Je le connais suffisamment pour savoir qu'en effet, il serait capable

de lire tous les livres érotiques du monde si ça l'aidait à savoir comment satisfaire ses conquêtes. Il m'embrasse le front tout en déposant son cadavre de bouteille dans mes mains avant de repartir, toujours en riant.

Je me renfonce dans mon siège tressé et l'observe jusqu'à ce qu'il disparaisse. Je ne rentre pas de suite et profite du calme de ce début de soirée. Étrangement, le fait qu'Asher ait compris sans que je n'aie eu besoin de lui dire quoi que ce soit m'arrange. Je ne suis pas du genre courageuse ni franche. Je fais partie de celles qui se cachent derrière de faux prétextes, qui trompent les gens sur leurs sentiments jusqu'à se tromper elles-mêmes. Je ne sais pas si j'aurais eu la force ou la volonté de lui avouer par moi-même. En tout cas, il m'aurait fallu beaucoup plus de temps, j'en suis certaine.

Tara est déjà couchée. Rares sont les jours où je finis aussi tard, mais en général, elle mange chez Ezra et je la couche quand elle rentre. Je me dirige silencieusement à l'étage puis entrebâille la porte de sa chambre. Ma princesse dort déjà et je voudrais pouvoir la prendre dans mes bras, mais je ne suis pas aussi égoïste alors je me contente de déposer un baiser sur son front avant de ressortir, sans bruit.

Tout au long de la soirée, Ezra me tient au courant du déroulé de son rencard. C'est un petit jeu entre nous. Une sorte de check-list. Un point si elle aime les comédies romantiques de façon extrême. Deux points si lors de soirées costumées, elle se déguise en infirmière. Au plus elle a de point, au plus je gagne. Le barème est sur trente. Jusqu'à présent, j'ai presque toujours gagné. Mon lot ? Un repas fait maison.

« Elle pense que Superman est un Marvel... deux points pour toi. »

Je souris, satisfaite. Je crois bien que je vais encore gagner, ce qui n'est pas pour me déplaire, Ezra est un excellent cuisinier.

« Je voudrais un brunch ! » anticipé-je.

Sa réplique ne se fait pas attendre.

« La soirée ne fait que commencer. »

Je rigole puis repose mon téléphone pour me saisir de mon bouquin. Je rougis instantanément en ouvrant le livre. J'ai beau essayer de me concentrer, l'imaginer le lire me perturbe. Peut-être que ce qui me gêne, c'est qu'il sache ce qui se trouve exactement dans ce roman. De plus, je ne fais que penser aux mots d'Ezra. Sans doute est-ce dû au désert qu'est ma vie sentimentale depuis six ans. Des rencontres ? Où aurais-je trouvé le temps ? Puis, mon histoire avec Asher m'avait tant brisée que je n'étais pas prête à céder à nouveau une parcelle de mon cœur. Je n'arrive pas à lire une seule ligne et, dépitée, le repose.

Demain, je vais tuer Ezra, c'est sûr.

Je récupère finalement la télécommande et zappe de chaîne en chaîne pour m'arrêter sur un reportage sur la vie des lamantins. Voilà à quel point la mienne est passionnante.

Alors que je suis sur le point de m'endormir, mon téléphone émet une sonnerie. Je tends le bras pour l'attraper et ouvre le message d'Ezra.

« Ta lecture te plaît ? »

Il compte vraiment se moquer de moi ?

« Si tu savais... Et ta soirée ? »

« Tu as gagné un brunch. Je préférerais être avec toi et rejouer chacune des scènes de ce porno littéraire.»

Je rigole de malaise, ce mec est dingue. Un nouveau bip m'informe de l'arrivée d'un second message.

« Sans omettre aucun détail... Tu aimes les bandeaux ? »

Mon cœur tambourine et j'ai tout à coup très chaud. Je secoue la tête et décide d'arrêter ce qui me semble être un jeu pour lui. Le seul problème avec Ezra, c'est qu'il ne sait jamais où s'arrêter, mais je ne suis pas aussi

détachée que lui avec ce genre d'échanges. Il est clair, au vu de ce que je ressens, que ce jeu me plaît un peu trop.

« Arrête de jouer. Amuse-toi bien avec ton 30/30. »

J'attends impatiemment une réponse. Peut-être qu'il me confirme que c'est un jeu ou au contraire qu'il me contredise. Je ne sais même pas ce que j'attends, mais je comprends que ce n'était qu'un jeu puisque la réponse ne vient pas.

Chapitre 13

Ezra :

Pourquoi je lui ai envoyé ça ? Je suis bien trop con quand je m'y mets. À la réception de son message, je ne sais pas quoi lui répondre. Je voudrais trouver le courage de lui dire que je ne m'amusais pas vraiment, mais je n'y arrive pas.

— Ezra ?

Je relève ma tête sur ma partenaire de la soirée.

— Excuse-moi, le travail, mens-je.

— Ça te dit, alors ?

La blonde qui se trouve face à moi me regarde de façon impatiente et je n'ai absolument pas écouté ce qu'elle me disait, alors comme un imbécile, j'acquiesce. Depuis des années ce n'est que ça : un défilé de filles que je ne revois jamais. La seule que je veux est trop accrochée à son passé pour me voir. Depuis quand je l'aime à ce point-là ? Je pense depuis toujours, alors même qu'on ne se parlait pas. Je l'ai toujours admirée de loin, sans avoir eu le courage de lui parler. Moi, joueur de l'équipe du lycée, élève populaire, mais j'avais peur de cette latina. Et ce jour-là, la fatalité nous a rapprochés. Je m'en veux d'avoir prié si fort pour qu'elle me remarque, parce que lorsqu'elle a fini par le faire, ce fut dans le sang et le chaos.

Pourquoi je n'ai jamais tenté ma chance ? Parce qu'il n'y a pas de chance à tenter... En six ans, elle serait tombée amoureuse de moi... alors, j'attends patiemment qu'une fille vienne la surpasser. J'attends que l'une de ces occasions devienne mon opportunité. Peut-être est-ce cette fille qui

parle. Ou une autre. Et comme à chaque fois, je coucherais probablement avec elle, pour ensuite me retrouver seul dans mon lit en imaginant que Lexie est avec moi.

Je cours après une chimère. Elle est inaccessible. Aussi impalpable que les fantômes qui nous entourent.

Maintenant qu'Asher est de retour, je sais que je dois me coucher. Je n'ai pas assez de cartes en main. Je ne suis que son ami et j'ai beau considérer Tara comme ma fille, il n'en est rien. J'ai gardé au chaud une place qui appartenait à un autre.

Je replonge mon regard dans celui de la jolie blonde aux yeux bleus. Elles sont toujours à l'opposé de Lexie, foutu subconscient.

— Ça te dit pas qu'on zappe le dessert ?

La demoiselle rougit et opine du chef, visiblement pressée de finir dans mon lit. Je me dégoûte de me servir d'elle pour oublier, pour aller bien, mais c'est la seule chose que j'ai trouvée pour ne pas péter un câble.

Je regarde mon téléphone, hésitant puis décide de ne pas lui répondre. Ce jeu, je ne sais pas pourquoi j'ai voulu le commencer. *Pour être sûr qu'elle n'était absolument pas réceptive*, me souffle ma conscience. *Alors voilà, tu l'as ta réponse. Passe à autre chose.*

Chapitre 14

Lexie :

Mes pleurs ne se calment pas, je retiens mon souffle en accentuant la pression sur ma main pour ne pas qu'il m'entende. Les bruits de pas se rapprochent et ma vessie se contracte. Je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir. Je tente de chasser cette pensée de ma tête, mais elle ne me quitte pas. Je voudrais être déjà morte. Je voudrais que tout soit terminé. L'attente est une agonie.

Le son se rapproche encore un peu plus et je sais qu'il est là, qu'il m'a vue. Un sanglot m'échappe, celui d'un animal apeuré, d'une proie. Après tout, c'est ce que je suis. Mes doigts se desserrent et la pression qui obstruait ma bouche disparaît. Je sens l'endroit où mes ongles se sont enfoncés. J'ai fait mon possible pour rester discrète, quitte à me faire mal. Je rentre ma tête dans les épaules et ramène mes genoux au plus près, comme s'ils pouvaient me protéger. Mon odorat retrouvé, l'odeur de sang se mélange à celle de la peinture fraîche.

Avec force, mes paupières tentent de rester closes, de ne pas voir ce qui m'attend. Pourtant, mes oreilles sont à l'affût du moindre espoir, de la moindre voix qui m'indiquerait qu'on vient me sauver, que je vais vivre.

— Lexie...

La peur tenaille mon cœur et contracte mon corps. Sans m'en rendre compte, je me suis uriné dessus. La mort n'a rien de digne, elle est moche, sale.

Un son assourdissant retentit.

Non !

Je me réveille, en panique et tente de me débattre. Un étau plaque mon corps contre le matelas. Il ne bouge pas, il en est incapable. Je sais ce que c'est, je sais que ce n'est pas grave, mais je ne peux m'empêcher de paniquer. Ma respiration s'accélère et je tente de hurler ou même de bouger. Je force sur mes doigts, sur ma nuque, mais rien ne se produit. Seules mes paupières clignent frénétiquement. C'est oppressant, terrifiant, j'ai l'impression de mourir éveillée. La panique ne me quitte pas et je suffoque. Dans un effort désespéré, je tente encore de hurler... Mais là encore, toujours rien, si ce n'est un gémissement à peine audible. Je suis seule. Incapable d'appeler à l'aide. *Calme-toi, Lexie... Ferme les yeux, respire. Ce n'est qu'une paralysie nocturne,* rationalise mon cerveau.

Je ferme les yeux et fais l'exercice que le psy m'avait conseillé après mes premières nuits... *difficiles*. Je pars de vingt et décompte jusqu'à zéro. Une fois puis deux. Même après avoir retrouvé l'usage de mes membres, je recommence, comme si en arrêtant, tout allait recommencer. Au bout de ce qui me semble être une éternité, je constate qu'il est à peine deux heures du matin. Je ne peux plus me rendormir, trop terrorisée à l'idée que ça se reproduise. À chaque fois, j'ai l'impression d'être bien trop vulnérable et que n'importe quoi pourrait m'arriver.

Je traîne mon corps courbaturé jusqu'au salon et m'échoue sur le canapé. Je saisis la télécommande et, après avoir appuyé à plusieurs reprises sur le bouton, commence à nouveau à paniquer lorsque je constate que la télévision refuse de s'allumer.

— Non, non, geins-je.

Je me relève et me dirige au pas de course jusqu'à la cuisine où je retourne le grand tiroir à la recherche de piles neuves. Un soupir de soulagement m'échappe lorsque mes doigts rencontrent enfin la froideur d'un petit cylindre. Je parviens assez rapidement à trouver le deuxième.

Nerveusement, mes doigts viennent retirer le cache, le faisant tomber au sol. Je ne me baisse pas pour le ramasser, trop pressée de pouvoir remplacer les piles. Je retire celles qui sont usagées et les remplace, une fois, deux fois... Ma transpiration a rendu mes mains moites et l'opération difficile. Elles s'échappent, m'obligeant à les ramasser à plusieurs reprises.

J'ai besoin qu'elle s'allume, j'en ai besoin pour empêcher mon cerveau de penser, pour empêcher les souvenirs d'affluer. Ma respiration est devenue bruyante, mais pas assez pour que le vacarme des balles ne soit étouffé. Je ramasse le cache et le replace puis, regagne le salon. J'appuie comme une acharnée sur le bouton, mais elle ne s'allume pas. Ma respiration est hachée, je me jette au sol à la recherche de goulée d'air. Une main sur la bouche, je retiens mes cris de détresse. Tara ne doit pas me voir comme ça. Il ne faut pas qu'elle me voie dans cet état-là. Le carrelage froid contre mon front a au moins le mérite de me calmer un peu. À mes pleurs se mélangent les détonations. J'étouffe mon cœur, sa douleur, sa peur, je l'étouffe lui et ses remords. Mes dents serrent si fort l'intérieur de ma lèvre qu'un goût de fer envahit ma bouche, il me donne des haut-le-cœur, mais je suis incapable de bouger. Je reste allongée, à même le sol, le corps trempé, priant pour que le jour se lève.

Une sensation agréable me chatouille la joue, me sortant de mon sommeil. J'ouvre les yeux et la surface dure sur laquelle je me trouve me fait grimacer aux souvenirs de ce qu'il s'est passé cette nuit. Le rayon de soleil qui a dû me réveiller m'éblouit. Je referme les yeux et, le dos raide, je m'étire pour sortir mon corps de sa léthargie.

Je me relève difficilement puis rejoins ma chambre où je récupère mon téléphone afin d'envoyer un message à Ezra.

« Besoin urgent d'une télé. »

Je sais qu'il connaît pas mal de bricoleurs, alors s'il peut m'en trouver une...

« Demain ? »

La panique m'envahit. Je ne survivrai pas à une nuit de plus comme ça. Non...

« Le plus tôt, s'il te plaît ! »

Même à lui, je n'ai jamais osé lui dire que lorsque les souvenirs envahissent mes nuits, il n'y a que ça qui me permette de ne pas couler. La plupart du temps, je ne la regarde même pas. Je me focalise sur les sons. Ils me font oublier ceux qui sont ancrés dans ma mémoire.

Je repose mon téléphone et file en direction de la douche. Une fois propre, habillée et surtout bien réveillée, je monte à l'étage. Tara dort paisiblement lorsque je pénètre dans sa chambre. J'allume la petite veilleuse afin de ne pas l'agresser au réveil. Autour de nous, tout est rose. Ma fille est dans sa période princesse, ça me brûle les yeux, mais je ne dis rien. Si elle est heureuse ainsi, qui suis-je pour lui dire de se calmer sur les cœurs et les paillettes ? Elle soupire profondément au moment où mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux blonds. Je les ramène en arrière et lui embrasse le front.

Elle mâchouille dans le vide, réflexe qu'elle a gardé malgré l'arrêt de sa sucette. Elle ne voulait pas s'en séparer, mais lorsque le dentiste lui a affirmé qu'elle risquait d'avoir des dents tordues, elle n'a plus hésité. Ça m'a beaucoup amusée, mais elle est si fière de ses dents droites que ça ne m'a pas étonnée une seule seconde.

— Mon cœur, soufflé-je à son oreille pour la réveiller en douceur.

Elle chouine dans son sommeil et je m'éloigne un peu pour voir ses yeux papillonner. Ses iris bleus apparaissent enfin. Elle me regarde, l'air un peu perdu puis ses bras s'ouvrent pour que je la rejoigne.

— Câlin Dodo ? me demande-t-elle d'une voix encore ensommeillée.

— Cinq minutes, accepté-je.

Ma fille se décale avec la lenteur d'un escargot. Je l'observe farfouiller dans ses draps à la recherche de son doudou, et je ne peux empêcher un sourire attendri de s'imprimer sur mon visage. Finalement, elle le trouve et me laisse de la place. Je m'allonge dans son lit et lui ouvre mes bras. Elle ne se fait pas prier pour venir s'y loger, petit rituel que nous avons un peu perdu ces derniers jours.

Tara secoue légèrement son épaule, ce qui m'arrache un rire puis ma main vient se nicher dans sa nuque. Je lui fais des papouilles, et caresse du bout des doigts ses cheveux. Elle resserre son étreinte et je laisse son parfum m'enivrer.

Les gens pensent qu'un enfant peut sauver la vie... ils ne peuvent pas avoir plus raison. La force que j'ai trouvée, je l'ai puisée en elle. Malgré les nuits horribles que je peux vivre, chaque matin, la voir, la sentir, l'entendre rire me suffit à tout oublier.

Je ne sais pas comment lui parler de son père, comment elle réagira en apprenant qu'il est de retour ? Va-t-elle l'accepter ? Se détacher de moi ? Je suis cruelle de penser à mon sort plutôt qu'au sien, mais maintenant qu'il est là, j'ai peur de la perdre... qu'elle s'éloigne. Je suis effrayée à l'idée qu'elle me retire ce qui me permet de tenir debout. Si je devais la perdre, mon cœur me lâcherait.

Je fais taire mes stupides pensées et me reconcentre sur ma tâche de maman masseuse. Au bout de dix minutes, je fais signe à ma princesse qu'il est temps de sortir du lit et de se préparer pour l'école. Elle

marmonne un charabia incompréhensible, mais se détache tout de même de moi.

Nous déjeunons dans un calme relatif – de celui que tous les parents vivant avec une petite fille de cinq ans connaissent – puis je la dépose à l'école. Je m'achète un café à emporter sur la route et rejoins la boutique.

Maintenant, je dois envoyer un message à Asher. Je retire mon téléphone de mon sac et déverrouille l'écran. Ezra m'a répondu.

« Je vais voir ça. Je ne serai pas là à midi. J'ai du boulot. »

Un soupir m'échappe. Il prétend que c'est pour le travail, mais je sais qu'il me ment... Je ne lui en veux pas d'avoir une vie en dehors de moi, mais je pensais qu'il ferait preuve de franchise. Agacée, vexée, je repose mon téléphone dans mon sac.

J'écrirai à Asher plus tard, quand j'aurai les idées claires... Deux jours, ce n'est pas trop long, quand lui m'a fait attendre six ans.

Chapitre 15

Je suis en train de passer une commande chez un de nos fournisseurs quand Jerry se poste derrière moi. Je fais mine de ne pas le voir et d'être plongée dans mon travail. Voilà deux jours qu'il me tourne autour, qu'il m'observe du coin de l'œil. Je sais très bien ce qu'il pense, mais s'il pouvait le faire moins fort... ça m'arrangerait. Il s'inquiète pour moi, je lui en suis reconnaissante, mais je n'ai pas besoin de ça.

— Tu es censée être en pause déjeuner, finit-il par lâcher.

— Je n'ai pas faim, Jerry.

Il soupire, toujours dans mon dos. Je le connais trop bien pour savoir qu'il ne lâchera pas l'affaire. Je n'ai rien prévu à manger et je ne sais même pas si j'ai assez de monnaie pour me prendre un truc au Diner.

Je l'entends piétiner dans mon dos, signe qu'il s'impatiente. Je ferme les yeux et inspire. *Calme-toi...* Je tente de l'ignorer, lui et ses soupirs, mais rien n'y fait. Au plus je l'ignore, au plus il en fait des caisses. Et que je pose bruyamment les outils sur le comptoir, et que je prétends avoir besoin de quelque chose dans le tiroir.

— Ça va, ça va, finis-je par dire, excédée. Je vais sortir manger un truc !

Il ne dit rien, mais je peux voir à son sourire qu'il est fier de me voir capituler. Je récupère mon sac et m'empresse de quitter le magasin et mon patron insistant.

À l'extérieur, l'air est lourd. Ce n'est pas étonnant dans notre région, surtout à l'approche de l'été. Notre petite ville est traversée par l'une des grandes routes de l'État, si bien, que l'économie tient le coup malgré la crise. Les commerces ne ferment pas, les gens y naissent et y meurent.

Certains l'ont fuie, moi j'ai fui cette possibilité-là. Ils me pensent courageuse d'être restée, mais en vérité, j'ai été lâche de ne pas partir. Cela n'avait rien de combatif, c'était plutôt l'inverse, j'ai déposé les armes, déclaré forfait.

Je traverse la grande rue et m'engouffre dans le Diner qui, par miracle, est climatisé.

Nina, la serveuse, mais surtout mon amie, est là, de retour de son voyage. Le Diner est l'endroit que je fréquente le plus dans cette ville, en dehors de la quincaillerie. Quand j'étais ado, je passais mon temps à La Cafét, l'autre snack de la ville, mais depuis *lui*, depuis Asher, je viens ici. C'est plus simple, beaucoup plus neutre. Cet endroit est vierge de tout souvenir douloureux.

— Quelle surprise ! Je ne t'ai pas vue depuis quelque temps, s'exclame-t-elle, en me voyant passer la porte.

— La faute à celle qui est partie faire du tourisme sur la côte Est. Alors ? New York ? demandé-je sans pour autant être envieuse.

Les grandes villes, la foule, l'inconnu... ça me ferait trop peur. Je passerais mon temps à m'assurer qu'il n'y ait aucun danger et que tout est sous contrôle. La vie m'a rendue craintive.

— À croquer, s'amuse-t-elle. Ezra n'est pas là ?

Je lui signifie d'un mouvement de tête que non. Je choisis un petit burger ainsi que des frites puis Nina s'installe à mes côtés, après avoir hurlé la commande au cuistot. Le vinyle couine sous ses cuisses et je me décale pour lui laisser plus de place.

Pendant que je grignote sans appétit mon repas, Nina me montre les photos qu'elle a prises de son voyage.

Cette après-midi, Jerry avait une livraison à faire. Une livraison légale cette fois. Les étals sont rangés, l'inventaire fait et les clients rares. Ce qui veut dire que j'ai tout le loisir de voguer dans mes souvenirs.

— *New York !*

— *L.A. ! s'exclame Samantha.*

— *Les filles, on aura qu'à faire un pile ou face, tempéré-je.*

— *Pourquoi pas les deux ? demande Miley.*

— *Lex, je vais la frapper.*

J'éclate de rire. Mes deux amies sont complètement barges. On prévoit de faire un petit voyage après l'obtention de notre diplôme, dans quelques mois. Les filles n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la destination. Moi, je suis du genre « tout me va », alors je tente de trouver un compromis pour que tout le monde soit content.

— *Mettez-vous d'accord, sinon ce sera Denver !*

— *Denver ? C'est pas un voyage ça, c'est une escapade d'une journée. On veut une véritable destination, se plaint Miley.*

Toutes les trois, nous sommes amies depuis de nombreuses années. Nous nous sommes connues dans l'école privée de la ville. Toutes trois filles de chef d'entreprise, nous avons droit au meilleur. Malheureusement pour nos parents, passé la primaire, il nous fallait rejoindre le système public s'ils voulaient nous garder près d'eux. Mon père est promoteur immobilier, il a réussi à se faire un nom et nous faisons partie des célébrités locales. Ce qui ravit ma mère, au contraire de moi. Je voudrais être normale, être comme Ash... C'est au lycée que je l'ai rencontré. Au début, je ne lui parlais pas vraiment puis il a suffi d'un devoir en groupe pour que nos attirances s'affirment.

Après le bal, cette nuit-là, ma mère n'a plus voulu que je le revoie... si elle pense que je l'ai écoutée, elle se trompe.

— Et oh, Lex..., m'appelle Sam en passant sa main devant mes yeux.

— On n'a qu'à faire les deux, tranché-je. Miley a raison.

— Sérieux ? s'exclame la concernée.

— Partantes ?

— À fond !

La vibration de mon téléphone me sort de mes rêveries et je tente d'ignorer le pincement que j'ai au cœur. Elles font partie de ces fantômes que je vois partout. Pendant des mois, j'avais encore l'impression d'entendre leurs rires, mais ce n'était qu'illusoire.

Mon regard s'abaisse sur mon portable qui affiche un message d'Ezra, il m'informe qu'il a trouvé une télévision et qu'il me la déposera ce soir.

Je me souviens alors que je voulais envoyer un message à Asher. Je me mordille la lèvre, tout en pianotant sur mon écran tactile. J'écris, efface, réécris, réefface... Je décide finalement d'écrire un message simple et concis, sans fioritures.

« Ce soir, Tara est à la danse. Je finis tôt. On peut se retrouver chez moi ? »

Voilà, pour l'instant, c'est tout ce que je peux lui proposer.

J'espère qu'on arrivera à communiquer et que la rancœur ne sera pas maîtresse de mes émotions. Je vais devoir ignorer la douleur qu'il m'a infligée, la peine que j'ai endurée. Pour Tara. Elle seule comptera ce soir.

Sa réponse ne tarde pas à venir, ce qui me soulage. Il a respecté la distance que je lui avais imposée quand je lui avais dit que *je* le contacterais. Mais je peux voir, à sa réactivité, qu'il attendait réellement que je le fasse.

Oui, j'en doutais.

« Quelle heure ? »

J'ai l'impression que mon cerveau tourne dans le vide. Je passe mon temps à me dire qu'il regrette peut-être puis, l'instant d'après, j'imagine que non et qu'il partira à nouveau. Mon cœur le déteste et le pleure, c'est un chaos sans nom et je sais que tant que je ne lui parlerai pas, je serais perdue. Peu importe l'issue de notre conversation, je veux juste pouvoir tourner la page.

Après avoir regardé l'heure sur l'écran, je lui réponds.

« Seize heures. »

Plus qu'une trentaine de minutes. D'une certaine façon, je suis soulagée d'avoir tardé à lui écrire. Si je l'avais fait ce matin, j'aurais passé ma journée à compter les heures, les minutes, les secondes. J'aurais retenu mon souffle et mon cœur n'aurait jamais cessé de galoper comme il le fait à l'instant. J'aurais au moins eu quelques heures de répit.

Chapitre 16

Je gare ma voiture devant chez moi. Asher est déjà là, mais toujours assis dans la siéne. Il attend que je sois sortie de mon véhicule pour me rejoindre.

Quand il le fait, nous nous saluons gauchement d'un signe de la tête puis, en silence, nous marchons jusqu'à ma porte. Je cache mes tremblements, ma fébrilité. Un véritable ouragan se joue en moi... Et les deux parties de moi se battent toujours. La Lexie de dix-sept ans voudrait le serrer dans ses bras, sentir à nouveau son parfum et s'assurer qu'elle ne rêve pas. Elle voudrait lui faire promettre de rester et lui dire qu'elle l'a toujours attendu, toujours espéré. Mais aujourd'hui, cette Lexie s'est effacée pour laisser sa place à une version plus dure. Une Lexie intransigeante et orgueilleuse. Celle qui ne fait que s'exprimer depuis son retour. Aucune des deux ne doit gagner ce soir, je dois les faire taire pour laisser gagner la maman...

La porte enfin ouverte, j'invite silencieusement Asher à entrer. Il le fait, mal à l'aise, et ça me rassure un peu de savoir que je ne suis pas là seule à ressentir ça, que cette situation n'est facile pour aucun de nous.

J'allume les lampes et me dirige, déterminée, jusqu'à la cuisine.

— Tu veux boire quelque chose ?

Ma voix était faussement assurée. Je ne sais pas si je parviens à le tromper, mais je pense que oui à la façon dont il détourne le regard.

— Ça ira.

— J'ai du soda, si tu...

— Lex..., me coupe-t-il d'un ton un peu brusque.

— Je t'ai déjà demandé de ne pas m'appeler comme ça, rétorqué-je froidement en lui faisant face.

Sa tête se redresse et, les épaules droites, il ancre son regard au mien. Souffre-t-il autant que moi ? Sourcils froncés, il ne me lâche pas des yeux, tout comme je ne lâche pas les siens. Nos regards se sondent et je pense que je cherche autant de réponses que lui. Je ne sais pas ce que je tente de découvrir ni si cela me soulagera ou, au contraire, si cela me détruira un peu plus.

— Lexie, se corrige-t-il. Je suis venu pour parler de Tara, pas pour boire un soda.

— Je...

— Tu cherches à meubler... je le sais. Tu n'as pas besoin de passer par quatre chemins. Je suis là parce que je l'ai voulu.

J'opine du chef, et m'assois. Il prend place à son tour et je me masse les tempes.

— Que veux-tu savoir pour commencer ?

Je préfère qu'il me pose les questions, je ne suis pas sûre d'arriver à lui exposer les faits sans un peu d'aide.

Asher se racle la gorge et semble réfléchir. Il doit, lui aussi, se demander par où commencer. Ses cheveux sont impeccablement coiffés et sa tenue soignée. Je n'avais pas pris le temps de l'observer avec attention. Le contraste entre celui qu'il était et celui qu'il est devenu est saisissant. Autrefois, il portait des jeans, des cuirs, il sentait le tabac et avait toujours l'air de revenir d'une bagarre. En y regardant de près, partir lui a réussi... j'aurais peut-être dû faire la même chose.

— Tu le savais ?

Je quitte ses cheveux pour observer son regard. Il me supplie de lui dire que je n'étais au courant de rien et, lorsque, d'un mouvement de tête,

je lui indique que je ne savais pas, il me semble percevoir du soulagement.

— Tu serais resté ? osé-je.

Seul le silence me répond. Sûrement pas.

— Bébé... s'il te plaît, le supplié-je, toujours assise sur mon lit d'hôpital.

Ma main agrippée à son bras, je pleure à en crever.

Me laisse pas. Pas toi aussi.

— Lex...

— Reste, sangloté-je.

D'un revers de main, il essuie les larmes qui coulent sur son visage.

— Je ne peux pas, c'est trop dur.

— Ce n'est pas de ta faute. Je te l'ai dit. Tu n'y es pour rien. S'il te plaît.

L'hystérie me gagne parce que je le connais. Je sais qu'il est têtu, buté, que s'il m'a dit qu'il partirait, il le ferait. Mais je prie pour qu'il change d'avis... Je prie pour qu'il m'aime assez pour rester.

Asher se retourne calmement et me fait face. La détermination que je lis dans son regard fait craqueler mon cœur. Il bat la chamade, prêt à implorer.

— Comment veux-tu que je reste ? Tu as trop perdu... Je ne pourrais pas te regarder sans culpabiliser, je ne...

— Ash, j'ai besoin de toi, le coupé-je.

— Tu m'empêches de respirer. J'ai besoin de respirer !

Je le regarde, perdue. Non ! Il ne peut pas me jouer la carte de l'égoïsme, pas maintenant.

— Tu me le dois bien ! Si tout est de ta faute, alors reste ! Je te le demande ! Ash... Me laisse pas, sangloté-je.

— Je t'aime, je te jure, pleure-t-il.

Mon cœur se fissure et je sais qu'il n'y survivra pas, je sais qu'il a déjà trop enduré et que cette peine supplémentaire lui infligera des dégâts irréversibles. Si je ne le fais pas taire, il mourra. Alors je l'étouffe... Je l'étouffe à en crever. Je tais l'amour que j'éprouve pour lui, les souvenirs de ce que nous étions. Ma main resserre sa prise à m'en faire mal. Je le regarde, tente d'accrocher son regard parti vers l'extérieur, loin de moi. Alors, je sais... je comprends qu'il ne m'aime pas assez. Dans un calme qui me surprend moi-même, je le libère. Je le laisse partir. Sa tête pivote enfin vers moi, il semble surpris. Non... cette fois, je ne me battrais pas.

Je sèche mes larmes puis inspire.

— Bon voyage, soufflé-je dans un murmure tout juste audible.

Ses sourcils se froncent avant qu'il n'acquiesce. À cet instant, je le déteste comme je ne l'ai jamais fait. La douleur est sournoise, elle transformerait le plus pur des cœurs en quelque chose de foncièrement mauvais. Je le regarde et la haine s'empare de mon cœur. Il aurait dû mourir, lui. Pas mon frère, pas Samantha, ni Miley, ni tous ces autres élèves. Il a été un ami pitoyable et un petit-ami encore pire.

— Et Ezra ? me demande-t-il, me sortant de mes pensées.

Je peine à reprendre contenance, troublée par le dernier souvenir que j'avais de lui. Je clos mes paupières puis inspire.

C'est du passé, Lex.

— Comme tu le sais, il m'a sauvé la vie. Quand j'ai découvert ma grossesse... il devait partir à la fac, mais c'était devenu l'enfer ici. Mes

parents avaient sombré. Ils ont perdu leur maison, leur entreprise... Ta mère avait déjà du mal à s'en sortir seule... il est resté.

— Vous êtes ensemble ?

Je ne lui réponds pas, il n'a pas à le savoir, ça ne le regarde pas.

— J'ai cherché à te retrouver, me justifié-je.

Je ne sais pas pourquoi je ressens le besoin de le faire.

— Les premières semaines, j'ai cru que tu reviendrais. Les mois ont passé, Tara est née et tu n'étais toujours pas rentré. J'ai arrêté d'espérer après ça. Je devais m'occuper d'elle, je voulais être une bonne mère.

Il ne se défend pas. Il sait qu'il n'y aurait rien à dire de toute façon.

— Je pourrais la rencontrer...

— Tu vas repartir ?

— Je... Non, je vais rester.

Je ne lui demande pas de me le promettre. Les promesses ne valent rien, mais ça me soulage quand même qu'il me l'affirme.

— Je vais lui en parler alors.

— Merci.

J'opine du chef puis, pendant de longues minutes, il me pose des questions. Je lui parle un peu d'elle. Je lui décris le genre de petite fille qu'elle est, sa vivacité d'esprit, sa compréhension du monde qui l'entoure. Je définis chacun de ses traits de caractère en les accompagnant d'un exemple. Certaines fois, il retient les larmes, à d'autres, il esquisse un faible sourire.

À bien des égards, elle lui ressemble. Pas seulement d'un point de vue physique, mais aussi d'un point de vue caractériel. Par moments, elle est sanguine, téméraire et têtue. Mais à force de côtoyer Ezra, elle lui ressemble aussi. Elle a sa patience, sa curiosité. Au fond, elle est un mélange de nous trois.

— Ezra..., commencé-je.

Asher fixe son regard au mien, dans l'attente de ce que je vais lui dire.

— Il l'aime comme sa propre fille, je ne veux pas que...

Je ne sais pas comment poursuivre ma phrase, mais la façon dont il déglutit en acquiesçant me prouve qu'il a compris ce que j'insinuais.

— C'est normal, répond-il, la voix cassée. Il l'a élevée. Je veux juste apprendre à la connaître, avoir une place auprès d'elle, si c'est ce qu'elle veut.

— Elle ne comprend pas tout, dis-lui ce que tu veux, mais ne lui mens pas. Je préfère qu'elle ignore des choses plutôt que...

— Je comprends.

— Et elle n'est pas au courant pour ce qu'on a vécu. Elle n'a que cinq ans. Un jour... un jour je lui raconterai, mais elle est encore trop jeune. Elle n'a pas besoin de savoir à quel point ce monde est atroce.

Le silence nous enveloppe après ça. Il n'est plus chargé d'électricité comme lors de nos rencontres précédentes, mais il reste toutefois tendu. Asher se relève et je comprends qu'il est l'heure pour lui de partir. Je le raccompagne à la porte et il descend les marches avant de se retourner.

— Tu m'as demandé si je serais resté...

J'opine du chef, effrayée par la réponse qu'il va me donner.

— J'aimerais pouvoir te dire que oui, mais la vérité c'est que je n'en sais rien. Aujourd'hui, je suis là et je ne partirai pas.

Cette dernière information me suffit. Seul le présent compte désormais.

— Bonne soirée, ajoute-t-il avant de retourner à sa voiture.

Je reste sous le porche et observe sa voiture quitter la rue au moment où celle d'Ezra s'y engouffre. Il se gare et en sort, sans jeter un regard vers moi. La distance qu'il prend me fait mal. J'ai l'impression que je le perds,

qu'il s'éloigne, m'abandonne. Mais j'étouffe cette crainte et lui offre un large sourire quand il s'avance, ma nouvelle télévision dans les bras.

— Tu me sauves la vie ! m'exclamé-je.

Cette phrase ne sonne que trop vrai.

— Rien que ça ? me demande-t-il taquin.

Je me décale pour le laisser entrer, et m'assois sur le canapé pendant qu'il fait les branchements. Il ne me parle pas d'Asher, même si je sais qu'il a dû le voir. Je voudrais pouvoir me confier, lui raconter mes cauchemars, lui dire qu'ils sont toujours aussi présents, mais je n'en fais rien. Un gouffre semble avoir pris place entre nous. J'ai le sentiment que nous sommes dans une situation où aucun de nous ne semble savoir où est sa place.

— Je vais aller chercher Tara, puis on se commande une pizza tous les trois ? proposé-je joyeusement.

Il branche le dernier câble et se retourne vers moi. Les cheveux en pagaille, il se gratte nerveusement la tête. Mon cœur tressaute, il loupe un battement puis semble vouloir se rattraper en battant le rythme de ma nervosité.

— Je suis désolé, j'ai un rencard, m'annonce-t-il.

Ce n'est pas tant l'information qui me fait mal, mais plutôt la façon dont il me l'a dite. Il semble détaché, à mille lieues de moi.

— Oh... Le supplément chaleur humaine ? dis-je dans un effort pour masquer ma peine.

— En fait, c'est encore la fille de l'urgence.

Cette précision fait voler mon cœur en éclats. Pourquoi ?

— Ça ne te ressemble pas, m'amusé-je.

En tout cas, c'est ce que je feins. Intérieurement, j'ai mal... Asher n'a jamais vu deux fois la même fille, peut-être en a-t-il trouvé une qui lui

convenait.

— Tout le monde change, ajoute-t-il en haussant les épaules.

Je voudrais m'enfermer dans ma chambre et hurler ou pleurer, mais je ne comprends pas que ça m'affecte autant. Je sais que jamais il ne nous abandonnerait, mais je sais que je serais égoïste de lui demander de rester. Ezra a fait plus pour nous deux que personne en ce monde.

Je feins de rire et retourne à la cuisine pour nettoyer. Je m'occupe l'esprit et ravale mes larmes. Il n'y a rien à ranger, ma maison est impeccable. La faute à tout ce qui m'arrive en ce moment, je ne tiens plus en place.

— Bon, je vais y aller, la télévision fonctionne, m'annonce-t-il.

J'opine du chef sans me tourner vers lui.

— Bonne soirée, me salue-t-il.

Ces mots me crèvent le cœur, mais parce qu'il m'a toujours soutenue, j'en fais de même.

Chapitre 17

Deux jours ont passé. Les cauchemars ne m'ont pas quittée. Ils s'étaient calmés depuis quelques mois, mais je suppose que le retour d'Asher et l'éloignement d'Ezra ont réveillé mon sentiment d'insécurité.

Ma fille, la tête dans le brouillard, grignote ses céréales. Aujourd'hui, il n'y a pas classe alors nous allons nous accorder une journée entre filles. Cinéma et shopping.

— Maman, me demande-t-elle, la voix encore endormie.

— Hmm ?

Je hume mon café en attendant qu'elle me réponde.

— On va le revoir le monsieur de l'autre jour ?

Mes yeux s'arrondissent de surprise. Je pensais qu'elle l'avait oublié et ça m'arrangeait un peu. Je n'ai pas encore réussi à lui en parler.

— C'est...

— Il t'a fait pleurer la dernière fois ? me demande-t-elle, inquiète.

Mon bébé. Je fonds devant tant d'amour.

— Non, mon cœur. C'était quelqu'un... c'est quelqu'un d'important. Il...

Comment est-ce que je pourrais tourner ça ? Sans que ça soit trop brutal ni trop compliqué.

— Tu voudrais... si...

Le grognement de frustration qui sort de ma bouche l'amuse. Je réfléchis quelques secondes puis je décide d'être claire. Après tout, il m'a promis de rester, je dois lui faire confiance.

— Si ton papa revenait, tu voudrais le rencontrer ?

Elle acquiesce timidement.

— J'ai le droit ? C'est lui ?

— C'est lui, mon cœur.

— Et papou ?

— Il...

— Il ne vient plus me voir comme avant. C'est à cause de ça ? Il veut plus être mon papou.

Mon cœur se fissure en voyant son regard se remplir de larmes. Je ne pensais pas qu'elle remarquerait la distance qu'Ezra a mise entre lui et nous. Pourtant, j'aurais dû me douter qu'avec son esprit d'analyse, elle s'en rendrait compte. Ce constat amplifie la douleur que j'éprouve à son absence.

— Papou a beaucoup de travail, ne t'en fais pas. Il viendra dès qu'il le pourra.

Elle opine du chef en me servant un sourire partiellement édenté. Ma fille grandit, ses dents de bébés disparaissent pour laisser place aux « vraies dents » comme elle les appelle. Nous montons dans sa chambre et nous disputons quand le moment de choisir sa tenue arrive. Bien entendu, je capitule. C'est donc avec une Tara très apprêtée que je quitte la maison pour notre journée à deux.

Dans la voiture, je sors mon téléphone et écris un message à Ezra.

« Tara te réclame. Tout va bien ? »

Je le repose dans mon sac, peu détendue. Son silence et son absence me font prendre conscience de ce qu'il représente pour moi. Maintenant qu'il disparaît, je voudrais le retenir.

Ma fille dans le rétroviseur s'impatiente et c'est en lui souriant que je démarre le moteur.

Nous allons voir le dernier film du moment : Le Roi Lion. Lorsque nous ressortons du cinéma, ses yeux sont remplis d'étoiles et son ventre de

pop-corn. Sa démarche particulière me fait froncer les sourcils. Ma fille est du genre « vivons pleinement » et en néglige souvent l'essentiel.

— Tu veux faire pipi ?

— Oui, s'il te plaît.

— Pourquoi ne pas me demander ? me moqué-je.

Elle hausse les épaules et je lui prends la main pour nous hâter jusqu'au Diner. Malgré son ventre rempli, ma fille me réclame une glace alors, après un passage aux toilettes, nous commandons une glace à la framboise pour elle et un ice-tea pour moi. Nina nous sert et s'installe à nos côtés. Elle bavarde avec Tara, qui lui raconte le film dans les moindres détails. Mon amie fait mine de s'extasier à chaque fois que les yeux de Tara s'agrandissent. Elle lui apporte ensuite une feuille ainsi que des crayons de couleur.

— Ça fait un moment qu'on ne voit plus Ezra par ici, me dit-elle tout bas.

Un coup d'œil vers ma fille me rassure, elle est bien trop concentrée sur son arc-en-ciel pur s'intéresser à nous.

— Je sais...

— Vous ne vous voyez plus ? me questionne-t-elle à mi-voix.

— Plus vraiment, avoué-je, peinée.

— Toi, tu as besoin de sortir un peu. Ça te dirait un resto entre filles ?

J'opine du chef, sans hésiter. Une sortie serait plus que bienvenue. En ce moment, à part Jerry et Tara, je ne vois personne. Le problème, c'est que je ne sais pas si je peux encore demander à Ezra s'il veut me la garder. Plus maintenant. Je lui avais promis que le retour d'Asher ne changerait rien, mais je ne peux rien faire si c'est lui qui s'éloigne de son propre chef. Je lui en veux un peu de me faire ça.

J'ai l'impression que si une de mes plaies est en train de cicatriser, une nouvelle apparaît. Plus vive cette fois.

Je sais que je suis égoïste à ne pas me satisfaire de ce que j'ai, sauf que j'ai beau essayer d'ignorer mon cœur et sa douleur, je n'y arrive plus. La peine, la colère, tous ces sentiments ont été trop longtemps ignorés. Aujourd'hui, ils se révoltent et ne demandent qu'à sortir. Ils se rebellent contre moi et mon mutisme. Je sais que je vais finir par exploser, mais devant qui ? Et comment ? Et si je n'arrivais pas à supporter ce tsunami de sentiments ?

En entrant à la maison, Tara retourne dans sa chambre pour essayer ses nouvelles tenues pendant que je consulte mon téléphone. Ezra m'a répondu. Le cœur battant, je n'arrive pas à l'ouvrir. Et s'il me disait encore une fois qu'il ne peut pas, s'il rajoutait encore de la distance ?

Plus je réfléchis sur ce que je ressens, plus je sais que je ne peux pas me mentir. Ezra est plus qu'un ami... son absence est plus douloureuse que celle de n'importe qui. Il me manque chaque seconde et je suis jalouse de celle qui occupe son temps. Je suis jalouse de ne pas être cette fille-là.

Mon cœur ressent un profond soulagement lorsque je l'ouvre.

« Je passe dans une heure. »

En regardant l'heure d'envoi, je me rends compte qu'il va bientôt arriver.

Le soulagement laisse place à l'angoisse. Un coup d'œil dans mon miroir et je me refais vite fait une couette. J'ai une sale tête et la fatigue cumulée ces derniers jours marque mon visage. Pourquoi est-ce que je me soucie de ça ? Je fais taire mes pensées triviales et range un petit peu mon séjour lorsque j'entends sa voiture se garer. Je voudrais courir à la porte, me jeter dans ses bras, lui demander de ne plus me fuir. Mais j'arrive juste à m'agripper à l'évier.

Un petit coup est donné à la porte. J'attends, mais il ne vient pas. Encore un signe que le gouffre s'agrandit. Depuis quand attend-il sur le pas de la porte ? Je retiens les larmes parce que cette distance prend bien trop de place, je la sens planer dans l'atmosphère. Elle est oppressante, assassine.

Je me dirige vers la porte d'entrée, les larmes aux yeux. *Ravale-les, ce n'est rien.* Je souffle un bon coup, me compose un sourire de façade et ouvre la porte.

— Bonjour, l'accueillis-je.

Il se retourne et ses sourcils se froncent en voyant mes yeux. Je me demande alors si la peine qu'il y perçoit le touche ou lui est indifférente.

— Salut, me dit-il gêné.

Nous nous faisons face, sans rien dire. Ses cheveux sont comme toujours en bataille, mais aujourd'hui, il porte une partie de la panoplie du parfait concessionnaire : une chemise blanche, remontée sur les bras, et un pantalon cintré. Je suppose que la cravate et la veste sont restées dans son véhicule. Je ressens une étrange satisfaction lorsque je devine qu'il est venu directement après son travail.

— Pourquoi tu n'es pas entré ? osé-je.

— Je ne sais pas.

Tu me fuis ? Tu me détestes ?

— Ah..., parviens-je juste à répondre. Rentre.

Il n'est pas à l'aise, je le sais, je le sens. Mais depuis quand ne l'est-il pas avec moi ?

— Tu vas bien ? me demande-t-il tandis que je nous prépare du thé.

— Oui, j'ai juste du mal à dormir, avoué-je.

— Tu fais des cauchemars ?

J'acquiesce, sans préciser que maintenant, ce n'est plus moi qui meurs, mais lui.

— Pourquoi tu ne viens plus ?

— Je... j'ai juste moins de temps.

Je sais ce qu'il sous-entend. Je ne cherche pas à en savoir plus. Égoïstement, je n'ai pas envie qu'il me parle d'elle, je ne veux pas savoir son nom ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle aime. Je veux encore moins qu'il me dise que c'est génial entre eux et qu'elle le rend heureux. Je suis cruelle de ne pas me réjouir pour lui. J'essaye, mais je n'y arrive pas. Je ne peux pas jouer la comédie.

— Je vais essayer d'être plus présent, promis, tente-t-il de me rassurer.

Pourtant, je ne le crois pas. Autrefois, il aurait accompagné ses paroles d'un geste. Une caresse, un câlin. J'en viendrais même à vouloir qu'il m'ébouriffe les cheveux, même si avant, je détestais ça.

— Et Asher ? me demande-t-il, soucieux.

— Il veut la rencontrer, je lui en ai parlé cette après-midi et elle le veut aussi.

Il opine du chef, en détournant le regard.

— C'est là qu'elle m'a parlé de toi. Tu lui manques. Elle a peur de te perdre.

Si je suis incapable de plaider ma cause, je peux plaider celle de ma fille.

— Elle est dans sa chambre ?

J'acquiesce et il se lève de sa chaise avant de se diriger vers les escaliers. J'observe son dos s'éloigner, je voudrais le retenir, lui dire que moi aussi j'ai peur de le perdre, mais j'ai l'impression que c'est trop tard. Mes mots se meurent avant de sortir. Je n'en ai pas le courage.

Je suis assise à table. Mon thé a refroidi, mais je le porte quand même à mes lèvres. Je déteste quand il n'est pas chaud. Le goût est écœurant, pourtant je m'en abreuve quand même. Je me fais du mal avec un simple thé, mais ça me soulage d'une certaine façon. L'amertume est comparable à celle que je ressens. Comment en est-on arrivé là ?

Une heure plus tard, il descend tout heureux. Je lui propose de rester pour le dîner et c'est sans surprise qu'il refuse. Mes jambes tremblent, seul signe extérieur de la tempête qui agite mon cœur.

Je le raccompagne jusqu'à la porte, à bout de souffle. Je n'arrive pas à le reprendre, trop angoissée par ces mots coincés dans ma bouche. Je le regarde sortir. Il se dirige vers sa voiture et si je ne parviens pas à lui parler, mon corps lui, s'avance de son propre chef.

Mes pas sont précipités lorsque je m'avance sur mon perron, je ne parviens pas à l'appeler et je ne remarque pas les marches. Mon pied dérape et je glisse sur les fesses. Je retiens un cri de douleur lorsque mon coccyx frappe contre le sol.

Ma respiration s'est coupée nette et j'ai du mal à le retrouver. Derrière le voile de larmes, une silhouette apparaît et une main se tend vers moi. Comme ce jour-là.

Chapitre 18

Six ans plus tôt :

Je me dirige vers la bibliothèque, suivant Miley et Sam qui se chamaillent, comme toujours. Je n'ai pas vraiment la tête à m'en amuser, aujourd'hui.

Au bout du couloir, je vois Louis en sortir avec ses amis. Mon frère fait le pitre, comme d'habitude. Il ne me remarque même pas et j'en profite pour lui ébouriffer les cheveux au passage. Il se raidit et se détend aussitôt lorsqu'il me voit.

— Je n'aime pas quand tu fais ça, grogne-t-il tout de même.

Mon frère refuse que je le traite encore comme un bébé, surtout devant ses amis. Par contre, quand on est la maison, calés devant la télé, il ne dit pas non à des caresses capillaires. Ingrat !

— Où est Liam ?

— À la cafétéria, je le rejoins. Dis, tu prévenir maman que je serai chez Mika ce soir ?

— Tu ne peux pas lui dire, toi ? demandé-je, un sourcil arqué.

— Tu sais comment elle est non ? Si je rentre, elle fera tout pour me retenir.

— Et Liam ?

Ses yeux se lèvent au plafond comme si je disais la plus grosse des âneries et il n'a pas tort. Les jumeaux sont inséparables.

— Pétasse ?! me hèle Miley en retenant la porte de la bibliothèque.

— Je le lui dirai, affirmé-je.

— T'es la meilleure, me répond-il avant de rejoindre ses copains qui l'attendent au bout du couloir.

Un sourire fend mon visage, lorsque je l'interpelle avant qu'il ne disparaisse.

— Je t'aime, crié-je assez fort pour que ses amis m'entendent.

Louis se retourne et, malgré son agacement probable, il me sourit de toutes ses dents. Je me détourne alors et rejoins rapidement Miley qui me tient la porte.

— De si vilains mots pour une si jolie fille, me moqué-je en tapant son front.

Elle m'insulte à voix basse puis, en silence, nous nous installons à une des grosses tables en bois qui trônent au milieu de la pièce. L'odeur de peinture fraîche envahit mes narines, c'est une odeur que j'apprécie beaucoup. Nous avons un exposé de littérature à rendre pour demain et nous sommes du genre à procrastiner, nous devons sûrement nous y remettre dès la fin des cours. Je sors mes fiches, et prépare mes notes lorsque je remarque que les filles, assises en face de moi, sont plus préoccupées par ce qu'il se passe dans mon dos que par notre devoir.

Au moment où je m'apprête à leur demander ce qu'il se passe, mon téléphone vibre. Je le sors de la poche avant de mon sac et ouvre le message d'Asher.

« Où es-tu ? »

Énervée, je verrouille mon écran sans lui répondre. Nous nous sommes un peu disputés et j'ai décidé de le laisser mariner, ça ne lui fera pas de mal.

— Tu devrais lui demander de sortir avec toi. La fin de l'année est proche, entends-je Miley dire à Samantha.

— Elle devrait inviter qui ?

— Ezra, chuchote-t-elle. Depuis tout à l'heure il n'arrête pas de jeter des coups d'œil vers ici. Ce n'est pas la première fois... je suis sûre que Sam lui plaît, mais qu'il n'ose pas.

— Tu dis n'importe quoi, la coupe Samantha, dont les joues ont rougi.

Je me tourne discrètement vers la table du sportif et, en effet, il regarde vers nous. Il détourne les yeux, se lève et quitte ses amis. Je le vois disparaître dans les rayons. Je ne lui ai jamais vraiment parlé. Il est populaire, mais assez discret. Il semble être quelqu'un de gentil. Je suis sûre que Samantha aurait de la chance de sortir avec lui.

Mon téléphone, toujours dans ma main, vibre à nouveau et mon regard se baisse pour y lire les nouveaux messages d'Asher.

« Où es-tu ? »

Encore.

« Bébé, c'est urgent, rappelle-moi. »

Tu m'étonnes... je ne saurais compter le nombre de fois où il a prétexté une urgence pour me parler. Je me baisse et redépose mon téléphone dans mon sac. Je lui répondrai quand je sortirai d'ici.

Alors que je m'apprête à me relever, la porte claque et un cri me parvient. Je me fige, lorsqu'un bruit strident vient m'assourdir. Je porte mes mains aux oreilles. Le cœur battant au même rythme que ce que je crois être une rafale, je retiens ma respiration. Mon cerveau est sur pause, il ne comprend pas ce qu'il se passe. La seule chose dont je sois certaine, c'est que je suis en danger. Je m'enfonce un peu plus sous la table et ravale la bile qui me monte à la gorge. La peur m'a noué l'estomac. Je suffoque à force de me refuser le droit de respirer, mais j'ai trop peur qu'on m'entende, qu'on remarque ma présence. Je me tasse, priant pour qu'on ne me remarque pas, pour que tout ça ne soit qu'une mauvaise plaisanterie.

Un silence pesant vient envahir la pièce puis est brutalement rompu par un bruit de porte qui me fait sursauter. Mes dents enfoncées dans ma lèvre, je retiens un cri de stupeur et reprends mon souffle. L'agression de l'air dans mon œsophage me fait tousser. Les membres flageolants, je ne parviens pas à bouger. Trop effrayée par ce que je trouverai une fois que je quitterai mon abri de fortune. J'attends quelques minutes, puis les bruits de rafales qui se font entendre au loin me sortent de mon état léthargique. Il va revenir. Je sors doucement de ma cachette. La vision qui se présente à mes yeux fait remonter la bile. Je l'avais pressenti, mais le choc n'en est pas moins important. Je déverse le contenu de mon repas du midi sur le sol et sur mes vêtements. Mon Dieu...

Je me reprends puis, pleine d'espoir, je porte une main sur l'épaule de Samantha. Son corps ensanglanté est avachi sur la table. Elle ne bouge pas. Fébrile, je réitère l'opération auprès de Miley. Les jambes tremblantes, la sueur perlant dans ma nuque, je me redresse doucement. Je détourne les yeux, ne supportant plus le spectacle qui me fait face. Du mouvement à ma droite me fait sursauter puis, lorsque je réalise que je ne crains rien, je m'en approche. Au vu de la veste floquée aux couleurs de l'école, je devine que c'est un des footballeurs. Son corps au sol est secoué par des tremblements...

À quatre pattes, je m'en approche encore. Difficilement et en retenant mes sanglots, je le positionne sur le dos. Du sang se déverse de son cou. J'y place mes doigts, pour tenter d'arrêter l'hémorragie, mais ils deviennent rouges et ne parviennent à faire barrage. Un sanglot m'étouffe. Le garçon, James, je crois, lève ses yeux vers moi. Il tente de parler, mais les seuls sons qui sortent de sa bouche sont des gargouillis inaudibles. Il tousse et se met à cracher du sang.

Je regarde autour de nous à la recherche de quelqu'un qui pourrait l'aider. Certains ne bougent plus, alors que d'autres ont l'air aussi mal en point que lui. Je suis seule.

Il attrape mon poignet et ma tête pivote dans sa direction. D'un geste faible, il me fait signe de partir.

— Je... je peux pas, soufflé-je.

Je suis incapable de bouger. Je ne le connais pas, mais je veux rester avec lui. Je ne veux pas mourir seule, je...

Mon souffle se coupe, je n'arrive plus à respirer. Il dirige son regard vers les rayons et réitère son geste avant que ses pupilles ne se dilatent. Le sang continue de s'écouler entre mes doigts, mais le sportif n'émet plus aucun son.

— James, l'appelé-je, la voix étranglée.

Les larmes coulent, elles ne s'arrêtent plus, mais je me détache quand même. Sans un mot, ce serait inutile, je marche à quatre pattes jusqu'aux étagères. Je m'éloigne jusqu'à la troisième rangée et m'y recroqueville.

Le sang a maculé mes vêtements, mes mains. Le souffle court, je tente de m'évader, de penser que je suis ailleurs, loin d'ici, loin de tout.

Un bruit de pas me parvient alors, me faisant porter mes mains à la bouche. Mes pleurs ne se calment pas, je retiens mon souffle en accentuant la pression sur ma main pour ne pas qu'il m'entende. Les bruits de pas se rapprochent et ma vessie se contracte. Je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir. Je tente de chasser cette pensée de ma tête, mais elle ne me quitte pas. Je voudrais être déjà morte. Je voudrais que tout soit terminé. L'attente est agonisante. Mon cœur se comprime, il voudrait battre si fort qu'il m'en fait mal.

Le son se rapproche encore un peu plus et je sais qu'il est là, qu'il m'a vue. Un sanglot m'échappe, celui d'un animal apeuré, d'une proie. Après

tout, c'est ce que je suis. Mes doigts se desserrent et la pression qui obstruait ma bouche disparaît. Je sens l'endroit où mes ongles se sont enfoncés. J'ai fait mon possible pour rester discrète, quitte à me faire mal. Je rentre ma tête dans les épaules et ramène mes genoux au plus près, comme s'ils pouvaient me protéger. Mon odorat retrouvé, l'odeur métallique du sang se mélange à celle de la peinture fraîche.

Avec force, mes paupières tentent de rester closes, de ne pas voir ce qui m'attend. Pourtant, mes oreilles sont à l'affût du moindre espoir, de la moindre voix qui m'indiquerait qu'on vient me sauver, que je vais vivre.

— Lexie...

Un couinement m'échappe lorsqu'une main glacée vient se poser sur les miennes.

— Pitié, demandé-je, dans un souffle.

— Lexie, c'est moi, Ezra..., me dit-il en prenant mon visage en coupe. Mes yeux se rouvrent et le soulagement m'envahit.

— Ça va aller, tente-t-il de me rassurer.

Pourtant, je le sens, il est aussi paniqué que moi.

— On doit trouver une sortie, ajoute-t-il fébrile. On doit sortir, tu m'entends ?

J'opine du chef, lorsque des nouveaux bruits de tir nous parviennent. La panique m'envahit à nouveau.

— On va mourir, laisse-moi là.

Je suis incapable de marcher, incapable de me battre. Puis pour quoi ? Il nous trouvera, il nous tuera. Pourquoi attendre qu'il vienne à nous ? Pourquoi...

— Ne réfléchis pas, tu viens avec moi, me dit-il avec assurance.

Il me redresse sans tarder et me prend la main. Il me traîne derrière lui et nous nous dirigeons vers le fond de la salle. De grandes vitres donnent

sur la pelouse du lycée. Il me place dans un coin. Je ne bouge pas, je ne suis qu'une spectatrice, complètement passive, incapable de réfléchir ou d'agir. Je l'observe faire. Il attrape une chaise et la jette contre la fenêtre. Le bruit du choc me fait sursauter. Il le refait, une fois puis, deux. À chaque coup, il rajoute de la rage, de la colère, de la fureur. Mais à chaque coup, il se fait plus bruyant. Je refuse qu'il meure à cause de moi. Il y a forcément une autre sortie, une qu'il atteindra mieux que moi.

— Ezra, l'appelé-je.

Il arrête dans son élan et se tourne vers moi, alarmé.

— C'est trop bruyant, il va nous trouver.

— Et on va faire quoi ? Si on ne fait rien il nous trouvera sans doute, rage-t-il.

— Tu es un athlète. Tu cours et vite. Alors fais-le.

C'est vrai, je ne lui ai jamais adressé plus d'un bonjour, mais je l'ai vu sur le terrain. Il est un sprinteur. Ce n'est pas pour rien qu'il occupe le poste de receveur¹.

— Qu'est-ce que tu es en train de dire ?

— Va chercher de l'aide, le supplié-je.

— Hors de question que je te laisse ici. Ils sont tous morts, mais pas nous. Je ne vais pas te laisser mourir avec eux.

Il s'agrippe plus férocement à la chaise et la soulève. Il l'abat à nouveau contre la vitre et, au deuxième coup, elle se fissure légèrement. Nous échangeons un regard plein d'espoir puis il continue avec toujours plus de violence. Ses mouvements cessent lorsque des bruits de tirs semblent se rapprocher. Il revient.

Ezra jette la chaise au sol et donne des coups de pieds. Il le fait jusqu'à ce qu'un trou apparaisse, il poursuit jusqu'à ce qu'il lui semble assez grand puis il se précipite sur moi. Sa main saisit la mienne et il me traîne

jusqu'à la vitre. Il me baisse la tête et me pousse pour que je passe par le trou. En mode pilotage automatique, je me faufile. L'ouverture n'est pas assez grande et je suis obligée de me contorsionner et de forcer pour passer. Les bouts de verre plastifiés s'enfoncent dans ma peau, ils éraflent mon dos, mes bras. Je retiens mes gémissements de douleur et arrive enfin à sortir. Je me retourne pour observer la sortie et une constatation atroce me retourne le ventre : Ezra ne passera jamais.

— Ezra, paniqué-je.

— Ça va le faire.

Il me l'a dit avec détermination, mais je ne le crois pas.

— Va te mettre à l'abri.

Je ne le connais pas, je ne lui avais jamais parlé avant aujourd'hui, mais il est hors de question que je l'abandonne. Je me relève et tape dans la vitre pour agrandir le trou.

— Lexie..., me supplie-t-il.

— Non ! Je ne partirai pas.

Il se lève et je peux voir la détresse s'emparer de lui. Il n'a pas à ressentir ça, on va trouver une solution. Il ne va pas mourir. Mes pieds s'usent contre la surface. Je pleure de plus en plus, mais elle ne cède pas. Je la cogne de mes poings et hurle de rage.

— Lexie, m'appelle-t-il, à travers la vitre.

Il pleure aussi à présent. Je voudrais entrer à nouveau, le prendre dans mes bras, le rassurer, mais j'en suis empêchée par la porte qui s'ouvre à l'arrière. Je m'apprête à lui hurler de se baisser, mais mes mots n'ont pas le temps de sortir. Les larmes s'intensifient, mêlées à un rire à la limite de l'hystérie. On va vivre.

Ezra se retourne et lève les mains en l'air lorsqu'un policier s'approche de lui. C'est terminé.

¹ Il est chargé de réceptionner les passes du quarterback, souvent à distance. Il doit donc être rapide pour gagner du terrain.

Chapitre 19

Ezra :

Je quitte le porche en serrant les poings. Mes dents enfoncées dans ma joue, je me retiens. Je me retiens de lui dire que je ne vois personne, que j'ai annulé ce deuxième rendez-vous, que cette fille a beau être jolie et gentille, elle n'est pas elle.

Oui. Je me retiens parce que je les aime suffisamment, elle et Tara, pour leur laisser l'opportunité d'être une famille. Même si ça doit être avec lui. Et tant que je serai dans les parages, elles ne pourront pas, je serai un obstacle.

J'arrive à ma voiture et pose ma main sur la poignée lorsqu'un cri étouffé me parvient. Alarmé, je me retourne pour trouver Lexie au sol, les larmes aux yeux. Je me précipite vers elle et m'agenouille. Elle semble avoir du mal à respirer puis se décrispes quand je lui tends la main. Sans attendre, elle la saisit. Ce geste, bien qu'anodin me serre le cœur, il me rappelle ce jour-là... Ce jour où nos destins se sont retrouvés liés.

— Ça va ? demandé-je, inquiet.

Ses dents viennent mordre sa lèvre et elle acquiesce d'un mouvement de la tête sans oser me regarder. Je la soutiens pour qu'elle se redresse puis nous reculons en douceur et je l'aide à s'asseoir sur le fauteuil en osier. Elle expire bruyamment et je m'éloigne pour m'adosser à la poutre en bois.

— Tu veux que je reste ?

Je devrais me taire et partir, mais je suis incapable de la laisser comme ça. Non, en fait je me mens, je me cherche des excuses. Tout prétexte

serait bon pour me faire rester.

— Ça va aller merci, tu peux y aller, me dit-elle en fixant ses doigts avec attention.

Je ne sais pas pourquoi cette distance me fait si mal, alors que c'est moi qui me la suis imposée. De toute façon, je finirai par souffrir... autant arracher le pansement maintenant. Pourtant, je n'arrive pas à partir, pas ce soir.

— Je peux rester, je t'assure.

Demande-moi de rester.

— Pourquoi tu es sortie ? lui demandé-je n'ayant pas obtenu de réponse.

Demande-moi de rester.

— Rien de bien important, tu devrais y aller.

— Lex...

Sa tête se relève et ses yeux se rivent enfin aux miens. La douleur que j'y lis me percute. Je m'apprête à ouvrir la bouche quand elle détourne le regard, les larmes sur le point de couler.

— Je ne veux pas que tu sois présent uniquement pour me sauver, Ezra.

— Quoi ? Je...

— Arrête, s'il te plaît, me supplie-t-elle dans un sanglot.

Je me doutais que mon comportement la blesserait, la décevrait, mais je ne pensais pas qu'elle en viendrait à ne plus vouloir me voir. J'ai cru que prendre des distances quelque temps suffirait. Encore une fois, j'ai eu tout faux.

— Bien...

Voilà le seul mot qui sort de ma bouche alors que tant d'autres voudraient le faire.

Je me retourne et me dirige vers ma voiture, me précipite dans l'habitacle et démarre la voiture. Sans un regard en arrière, je retourne chez moi. Je suis blessé et jaloux. J'en veux au destin d'avoir ramené Asher... *Et ça aurait changé quoi ? Tu lui aurais dit que tu l'aimais ?* se moque ma conscience.

La vérité, c'est que ça n'aurait rien changé. J'aurais passé ma vie à aimer une fille qui en voulait un autre. J'aurais attendu de façon désespérée qu'elle me remarque enfin.

Je suis partagé entre tant de sentiments. La douleur à l'idée de la perdre, les remords de ne pas en avoir fait plus. Et la colère. Je lui en veux, je lui en veux de ne pas m'avoir remarqué, de ne pas m'avoir aimé.

Je roule, encore et encore. Je ne fais même pas attention à la limitation de vitesse, je veux juste oublier.

J'aime Tara. Elle est comme ma fille. J'ai voulu la reconnaître, mais elle a refusé. Et maintenant quoi ? Elle me demande de rester dans le rôle de tonton ? Je veux plus que ça.

Pied au plancher, je roule, mes doigts crispés sur le volant.

Elle ne se rend pas compte d'à quel point je retiens ma rancœur et ma peine depuis toutes ces années. Depuis la première fois où elle m'a refusé ce rôle que je voulais tenir. J'étouffe ma déception, mais là, c'est trop. Elles s'en remettent et moi aussi.

Je freine d'un coup sec, les pneus brûlent sur le bitume. Mon cœur s'est fait bruyant, il me hurle sa colère, sa rage, alors j'attrape mon téléphone sur le siège passager.

« Libre en fin de semaine pour ce deuxième rencard ? »

Je l'envoie sans tarder. Je sais que j'agis sur le coup de l'impulsivité. Mais merde, ça suffit. Il est temps que je pense à moi, vraiment à moi.

Je tiens cette petite chose dans mes bras. Après dix minutes à pleurer, elle s'est enfin endormie. De son fauteuil, Lexie nous couve d'un regard doux.

Tara aura bientôt trois mois, elle grandit à vue d'œil. Quand je ne travaille pas, je suis ici, avec elles. On a tout juste dix-neuf ans, mais je trouve qu'on ne s'en sort pas si mal. Bien sûr, je ne suis pas là à temps plein, mais je lui apporte mon aide dès que c'est possible.

— Elle m'appellera comment ? soufflé-je alors qu'elle dort paisiblement contre mon torse.

Lexie semble hésiter. Elle ouvre la bouche avant de se raviser. Le cœur battant, je rassemble mon courage pour lui exposer les projets que j'imagine pour nous trois.

— Je pourrais la reconnaître et vous pourriez vivre chez moi. L'appartement n'est pas très grand, mais vous aurez votre espace. Je sais que...

— Non.

Elle a prononcé sa réponse dans un faible murmure, mais j'ai l'impression qu'il me vrille les tympans.

— Tu as déjà beaucoup fait pour nous. Tu en fais toujours beaucoup... je vais essayer de nous trouver un appartement, même un studio. Mais...

— Lexie...

— Tu n'as pas à endosser le rôle d'un autre.

Elle m'aurait frappé que j'aurais eu moins mal. Endosser ? Ce n'est pas vraiment ce que je m'imaginais. J'aime ce bébé depuis qu'il est né. Je l'aime de toute mon âme... ne le voit-elle pas ?

— Bien...

C'est tout ce que j'arrive à répondre. Je ne veux pas qu'elle comprenne à quel point son refus me blesse. J'aurais trop peur qu'elle prenne ses distances, mais j'ai besoin d'elle.

Je baisse mon regard sur cet enfant qui n'est pas le mien. Comment se fait-il que je l'aime comme si elle sortait de mes entrailles ?

— Papou, murmure Lexie.

Mon regard se dirige aussitôt vers elle.

— Elle pourrait t'appeler Papou.

Cette parcelle qu'elle me cède suffit à me faire oublier la peine que j'ai ressentie il y a quelques secondes à peine.

— C'est chouette Papou, avoué-je dans un sourire que je ne peux plus contenir.

Chapitre 20

Ce matin, je me lève déterminée. Je dois me battre et vraiment seule. Il n'est plus question que je me repose sur les autres pour tenir debout. Pour la première fois de ma vie, je me dis que je peux y arriver. Je ne peux pas cesser de m'accrocher à Ezra pour le faire avec Asher.

Ezra s'éloigne, soit... ça me fait mal, mais je n'y peux rien. Asher est de retour, certes, mais ma colère est encore bien trop présente pour que l'amour que j'éprouvais pour lui refasse un jour surface.

Je veux devenir une femme forte, battante. Peu importe le temps que ça me prendra. J'en ai assez de vivre avec la culpabilité d'être une survivante. Ce jour-là, la mort a décidé de m'épargner, je ne voudrais pas qu'elle le regrette. Alors c'est terminé et ça commence avec Liam. Aujourd'hui.

Je profite de ma pause déjeuner pour me rendre chez mes parents. C'est sans surprise qu'ils comatent, chacun dans sa pièce respective.

Je toque à la porte de mon frère et un grognement m'autorise à entrer. J'entrebâille la porte pour le trouver, le nez dans ses dessins. Il griffonne sans relâche. Sous la concentration, je peux voir ses sourcils se froncer. Je l'observe, attendant qu'il daigne se tourner vers moi.

Voyant qu'il n'en fait rien, je m'affale sur son lit et récupère une BD échouée au sol. Batman... Lui et Louis étaient fans des DC Comics. *Marvel ou DC ?* Je repère le logo et suis satisfaite de ne pas m'être trompée.

Je commence à la lire et me perds dans les bulles. Un grognement de frustration me fait relever le nez du fascicule. Liam jette son crayon sur le bureau et se retourne enfin vers moi. Il n'est même pas surpris de me voir.

Je suppose qu'il voulait terminer ce qu'il avait commencé avant de me prêter attention.

— Elle te plaît ? me demande-t-il en pointant la BD du doigt.

— Mouais, je suis plutôt roman à l'eau de rose, mais je suppose que tu n'en possèdes pas.

Il me sourit à peine. Ses traits tirés, je remarque à quel point il semble épuisé.

— Tu as l'air crevé...

— Ouais, m'avoue-t-il, las.

Je me rassois sur son lit et redresse mes épaules.

— Tu vas emménager chez moi, annoncé-je avec assurance.

Il rit tout en secouant la tête, comme si je plaisantais. Mais non, pas cette fois. Aujourd'hui, je ne flancherai pas. Je l'ai laissé faire parce que je ne voulais pas me battre. Maintenant, j'arrête de me voiler la face et de prétendre qu'il est heureux ainsi. Il doit remarquer la détermination dans mon regard puisqu'il ravale son sourire.

— Non, me lâche-t-il.

— Bien sûr que si, Liam !

Il détourne le regard et je sais, à la façon dont son corps se tend, que cette conversation ne va pas être agréable, que je vais devoir batailler. Liam et moi avons toujours fui cette discussion, on la survolait sans jamais aller au fond des choses. Sauf que ça ne peut plus durer.

— J'en ai marre de te savoir ici.

— Ils sont nos parents, grogne-t-il.

Je me relève pour fermer la porte. Il ne faudrait pas qu'ils se réveillent maintenant. Ma mère serait capable de me mettre à la porte.

— Nos parents ? répété-je les dents serrées. Ils sont morts avec Louis. Avec tes jambes.

— Ne dis pas ça.

Dans cette petite chambre, je sens la colère, la frustration, le poids des non-dits crépiter à chaque recoin.

— Quand était-ce la dernière fois que maman t'a regardé comme elle le faisait avant, hein ? Ou que papa t'a fait une blague vaseuse ? Dis-moi quand est-ce que tu les as vraiment vus pour la dernière fois ? lui demandé-je la rage au ventre.

— Et toi ? La dernière fois que tu as souri ? Je parle d'un véritable sourire ? Je parle de ceux qui gagnent les yeux. C'était quand, Lex ? me provoque-t-il.

J'ignore le ton arrogant avec lequel il me dit ça, j'ignore même sa question. Il cherche à détourner le sujet et, si habituellement cela fonctionne, aujourd'hui, ce n'est pas le cas. Il cherche à me blesser parce qu'il sait qu'il n'y a que comme ça que je bats en retraite.

— Louis est mort, Liam. Il était ton meilleur ami, ton jumeau, mais il est mort. Pas toi ! le grondé-je. Toi et moi, on est toujours là. J'en ai marre de vivre avec cette culpabilité. Je n'en peux plus de m'en vouloir d'être toujours là et pas eux.

Mes derniers mots se sont presque étouffés dans les sanglots. Parce que je réalise à quel point ils sont vrais. Je n'ai été que l'ombre de moi-même. Six ans que je vis entourée de fantômes que je ne parviens pas à lâcher.

— Lexie... ne me fait pas ça, me supplie-t-il la gorge nouée.

Sans que j'aie eu besoin de le dire, il a deviné ce que je m'apprêtais à faire. C'est un crève-cœur, mais je n'ai plus le choix.

— Si tu ne viens pas avec moi, je ne reviendrai pas, lâché-je dans un souffle. Je te laisserai, toi et ce passé qui nous cloue au sol.

Mon souffle est saccadé, mais malheureusement c'est la vérité. Désormais je ne mettrai plus un pied ici...

— Tu ne peux pas m’abandonner ! me hurle-t-il.

Le silence reprend ses droits et Liam et moi nous confrontons du regard, on sait tous les deux qu’à partir de maintenant, tout changera. Que je partirai sans jamais revenir. Avec ou sans lui.

— Si. Parce que te voir toi, c’est les voir eux, c’est ressentir le poids de son absence. Louis me manque tous les jours, mais j’ai besoin de vivre, pour moi, mais aussi pour Tara. J’ai besoin de tourner la page. Tu as eu de la chance, cette balle ne t’a pas tué. Oui, tu as perdu tes jambes, mais tu es toujours là. Alors, viens avec moi, je t’en supplie, Liam.

— Et eux ? me demande-t-il.

Son regard ressemble à celui d’un enfant perdu, effrayé.

— Pour l’argent, je t’ai dit que ce n’était pas un souci, tenté-je de le rassurer.

— Mais, je dois m’occuper d’eux.

Je sais qu’il cherche n’importe quel prétexte pour ne pas partir, mais il sait que j’ai raison. S’il reste ici, il ne vivra jamais.

— Non, tu n’as pas à le faire, pas au détriment de ta vie à toi. On leur a proposé des cures et ils ont refusé. À chaque fois. Papa préfère cuver dans son vin et maman... la haine l’a dévorée en même temps que ses médicaments.

Mon regard se baisse sur ses mains. Elles sont agrippées avec force à son fauteuil, mais je devine leurs tremblements. Je m’approche de lui et me baisse pour le regarder dans les yeux.

— Liam...

Il me regarde enfin, les larmes ruissellent sur ses joues. Les miennes sont humides depuis le début de notre conversation.

— Je t’aime, Liam. Et je..., sangloté-je. Je veux que tu vives avec Tara et moi.

— Je...

— Ne me dis pas non, s'il te plaît, le supplié-je en fermant les yeux. On ne peut compter que l'un sur l'autre à présent. Alors ne me dis pas non.

— D'accord, souffle-t-il.

Mes paupières se soulèvent pour lui faire face. Je pense avoir mal entendu, mais il me répète qu'il est d'accord. Je peine à y croire, mais quand il me caresse la joue avec douceur, je me jette à son cou. Le soulagement m'envahit. Maintenant qu'il sera avec moi, je cesserai de m'en faire pour lui et surtout, je ne les verrai plus.

— Je passe te prendre après mon service ou je viens te chercher avant ? demandé-je en le libérant enfin.

Parce qu'il est hors de question qu'on retarde l'échéance. Il semble le comprendre puisqu'il évalue d'un œil calculateur sa chambre.

— Je demanderai à l'infirmière de me déposer chez toi. Ça me laissera le temps de tout emballer.

Mon regard sonde le sien, à la recherche d'un quelconque mensonge. J'ai peur qu'il n'ait capitulé que pour cesser cette conversation.

— Je te le promets, Lex.

Je renifle et me mets à rire nerveusement. S'il savait comme ça me rend heureuse ! Après cette conversation, je reste avec lui, lui raconte le retour d'Asher, nos diverses altercations jusqu'à la révélation. Le moment où j'ai réellement décidé de mettre de côté ma colère. En revanche, maintenant que celle-ci s'apaise, j'ai peur qu'il ne reste rien d'autre.

[Petite pizza de fête ce soir ? Liam emménage officiellement chez moi ce soir !!! :D]

J'observe mon téléphone, attendant de voir enfin un message apparaître. Trois heures que ce message lui est parvenu.

— Maman, m'appelle Tara en entrant dans la cuisine. Tonton Liam demande combien de pizzas.

Je lui laisse une ultime chance de se manifester, de me montrer qu'il est là.

— Maman ?

— Deux, juste deux, dis-je en relevant la tête dans un sourire forcé.

Il a sans doute du travail ou il a oublié son téléphone chez lui. *Ou chez sa copine*. Lorsque je retourne dans la salle à manger, mon frère est en train de contacter la pizzeria. Mon téléphone, dans la cuisine, sonne enfin et je me précipite jusqu'à lui. Une pointe de déception m'envahit, mais je la fais taire avant de décrocher.

— Allô...

— Salut, Lexie... C'est Asher, je... Comment dire...

— Tu veux la voir ? deviné-je.

Le silence me répond puis un soupir résonne dans le téléphone.

— Oui, s'il te plaît.

— Passe demain, elle veut aussi te rencontrer. Tu n'as qu'à venir. Je pense qu'ici, chez nous... Ce serait mieux... Elle...

— Lexie, me coupe-t-il. Merci.

Je ne réponds rien et souris simplement, même s'il ne peut le voir.

— À demain, Asher.

Nous raccrochons puis je regagne le séjour. Nous jouons au Monopoly Junior jusqu'à ce que les pizzas soient livrées et ensuite, nous regardons un dessin animé pour Tara. Liam s'installe dans mon ancienne chambre, alors que j'ai investi la chambre d'amis située à l'étage.

Je regarde mon téléphone une dernière fois avant de le balancer à travers la pièce. La peine qu'il m'inflige est douloureuse. Je préférerais qu'il m'explique ce que je lui ai fait de mal. Je ne comprends pas sa distance, mais je prends conscience des sentiments que j'éprouve pour lui. Il n'y a qu'à voir le gouffre qui ne fait que s'agrandir un peu plus à chaque jour d'absence.

Chapitre 21

Voilà une heure que je suis à notre table habituelle... une heure que je l'attends. Je n'ai rien commandé. J'espérais qu'il finirait par arriver, mais je crois que je dois me rendre à l'évidence. Il ne viendra pas. Jamais nous n'avons raté ces mercredis midi et si ça arrivait, c'était toujours pour une raison connue à l'avance. Je compose son numéro et porte le téléphone à l'oreille. Comme les dix autres fois, je tombe sur sa messagerie. Je retiens des larmes de colère de se déverser et de venir gâcher mes nouvelles résolutions.

Nina, qui m'observe depuis quelques minutes, s'approche de ma table. Je me compose un masque de jovialité et lui souris lorsqu'elle arrive à ma hauteur.

— Il a un empêchement, mens-je.

Elle hoche la tête d'un air entendu et prend ma commande. Quelques minutes plus tard, mon plat arrive. Je me force à mâcher, mais chaque bouchée est plus difficile que la précédente. La nourriture a un goût d'amertume. Je ne le comprends plus, je lui en veux tellement. Chaque jour un peu plus. Je passe mon temps à vérifier mon téléphone, à attendre un signe de sa part. À chaque aliment que j'engloutis, la boule qui m'obstrue la gorge grossit. Je tente de rester impassible, mais rien n'y fait. La douleur grandit, elle s'intensifie. Je sens les larmes que je ne parviens plus à retenir perler au coin de mes yeux.

Je fouille rapidement dans mon sac et en sors mon portefeuille. Un billet déposé sur la table, je me précipite hors du Diner et prends refuge dans la ruelle la plus proche. Mon repas quitte mon estomac et je laisse ma

peine exploser. Il me manque tellement que j'ai l'impression que j'en crève.

— Ma belle...

Je me retourne vers Nina, honteuse qu'elle m'ait découverte dans cet état. Elle se précipite vers moi et je me laisse aller dans ses bras. Je m'y agrippe comme si elle était ma mère, comme si elle était Kirsten, Louis, Miley, Sam. Je m'y agrippe comme si elle était chaque personne qui m'a quittée, comme si elle était Ezra.

— Tu comprends ce que tu ressens ? me demande-t-elle après que je lui ai raconté ce qui avait bouleversé ma vie ces derniers temps.

J'acquiesce. Oui, je comprends. Je pensais tenir à lui parce qu'il m'avait sauvé la vie, parce qu'il remplissait un rôle auprès de Tara. Je pensais que ce n'était que de la gratitude, de la reconnaissance. Mais la vérité, c'est que je suis amoureuse de lui. Depuis quand ? Je ne saurais le dire...

Peut-être depuis le retour d'Asher. C'est lui qui a réanimé ce cœur que j'avais étouffé, que je ne voulais plus écouter. Il lui a donné un nouveau souffle, mais il ne lui était plus dévoué. Il a choisi Ezra, sans que je ne le lui demande.

— Tu devrais lui en parler..., murmure-t-elle.

Un rire amer sort de ma gorge. Lui en parler ? Pour quoi faire ? Il penserait que je cherche juste à torpiller sa nouvelle relation. Il me l'a dit, il est bien avec elle... Qui qu'elle soit, elle le mérite sans doute plus que moi.

— Lexie..., me réprimande-t-elle lorsqu'elle comprend que ce n'est pas dans mes intentions.

— Il ne comprendrait pas, soufflé-je. Il est en colère contre moi, mais je ne sais pas pourquoi. Je lui ai promis qu'il garderait sa place auprès de Tara. Je l'ai invité et à chaque fois, il a décliné. Aujourd'hui, il ne prend même plus la peine de répondre à mes messages ni à mes appels.

— Alors demande-lui. Je te connais, tu es du genre à foncer dans le tas, alors fais-le. Retrouve-le et il te parlera.

— Et s'il ne le fait pas ?

Elle ne répond rien et sa main vient se poser sur la mienne pour me réconforter. J'avale le reste du thé. Pour une fois, j'aurais préféré l'amertume d'un café.

Je retourne travailler et passe le reste de la journée dans un état second. Je suis amoureuse de mon meilleur ami. Ce constat ne me choque même pas. Je suis juste un peu perdue.

Je salue Jerry et me dirige vers ma voiture. Ce soir, Tara et Asher vont se rencontrer. Je prends la route puis, sans vraiment faire attention, je me trouve devant chez Ezra. Je m'affale contre mon siège sans lâcher des yeux sa porte d'entrée. Sa voiture est garée à l'avant. La jalousie me tord le ventre et j'ai l'impression que la colère me broie le cœur. J'ouvre la portière et me dirige jusqu'à chez lui d'un pas déterminé.

Nina a raison, je suis du genre à foncer dans le tas et aujourd'hui plus que jamais. Il va devoir me parler.

Ma main s'abat contre le bois de sa porte d'entrée et je tourne en rond en attendant qu'il vienne m'ouvrir. Quand il le fait enfin, mon cœur jaillit hors de ma poitrine. Je le sens palpiter jusque dans mon cou.

— Lexie, s'étonne-t-il.

— Tu m'as fait faux bond, l'attaqué-je sans préambule. Je t'ai attendu, je t'ai appelé. Tu m'as fait faux bond ! Tu ne m'avais jamais fait faux bond. Je...

La colère grandit au fur et à mesure que je parle. Je ne contrôle pas mon débit et il me fait tant perdre les mots que je me répète.

— Pourquoi ? demandé-je brusquement.

— Tu devrais rentrer chez toi, me demande-t-il navré.

Que je rentre chez moi ? Dans cet état ? Sans explications ? Juste ça ? C'est tout ce qu'il me donne ?

— Ez... Pourquoi ?

Mon ton est pathétique, à la limite de la supplique.

— Pour rien, j'avais des choses à faire, d'accord ?

— Tu m'as toujours prévenue, tu ne m'as jamais laissée en plan sans explication.

— Il faut un début à tout.

Je recule comme s'il m'avait giflée. Son regard fuit le mien et c'est tant mieux. Si je peux éviter qu'il ne voie les larmes s'écouler...

Le silence qui nous accompagne est un poids que mon cœur peine à supporter. Consciente que rester ne me rendrait que plus pathétique, je secoue la tête et me détourne.

Je traverse la route lorsqu'une voiture tourne brusquement et manque de m'écraser. Mon cœur bat furieusement dans ma poitrine lorsque je remonte dans ma voiture. Je suis fébrile et agitée. Je me mords la lèvre et agrippe mon volant pour ne pas sortir et lui dire ce que je ressens vraiment. Ezra n'a pas quitté son porche. *Viens. Dis-moi que tu es désolé. S'il te plaît.* J'expire puis enclenche ma clé lorsque je le vois entrer chez lui. Ma voiture quitte la rue et je fais une croix sur les excuses que j'espérais recevoir.

Je me gare enfin chez moi et sèche mes larmes d'un revers de main. Asher est déjà là, dans sa voiture. Je soupire, légèrement angoissée. Tout va bien se passer. Il n'y a aucune raison que ça n'aille pas. Je sors du

véhicule et lui adresse un signe de la main. Il me rejoint et semble encore plus stressé que moi. Il m'observe longuement tandis que je me détourne. Je suppose que ma peine est lisible.

— Elle ne mord pas, lui affirmé-je pour couper court à son analyse.

Il me sourit faiblement lorsque nous entrons à l'intérieur. Tara est restée avec son oncle aujourd'hui. Elle n'avait pas classe. Liam m'a assuré qu'il pourrait gérer et malgré son handicap, et je le crois.

J'embrasse mon frère sur la joue et laisse les deux hommes discuter entre eux pour retrouver ma fille qui s'est enfermée dans sa chambre.

Lorsque je rentre, je suis attendrie par la vision qui s'offre à moi. Ma fille tient son doudou entre ses bras, et observe en rêvant l'extérieur, assise sur la banquette de la fenêtre.

— Ça va, Chou ? demandé-je lorsque je m'assois à l'autre bout de la fenêtre.

Elle hoche la tête sans me regarder, mais je sens que quelque chose la tracasse.

— Dis-moi ce qui ne va pas, Tara. Tu peux me le dire, je pourrai t'aider à aller mieux.

Ses yeux se relèvent sur moi. Je l'observe en détail alors qu'elle semble hésiter. Ma fille est tellement belle que je pourrais passer des heures à la contempler. Ses sourcils se froncent et une ridule apparaît au milieu de son front.

— Il va m'aimer ?

Mon cœur se serre lorsqu'elle met des mots sur son inquiétude.

— Bébé...

— Un papa il est obligé d'aimer son enfant ? me demande-t-elle inquiète.

Mes paupières papillonnent. Je ne pensais pas qu'elle se poserait ce genre de questions. Il faut croire que je suis souvent à côté de la plaque avec elle.

Je me rapproche d'elle et saisis ses petites mains.

— Écoute-moi, il t'aimera. Tout le monde t'aime.

— Papou... Il m'aime encore ?

J'acquiesce, incapable de prononcer un mot sans que ma voix se brise. Malgré son jeune âge, elle n'est pas stupide. Il l'aime sans doute oui, mais elle a bien remarqué qu'il avait pris ses distances.

— J'ai peur, m'avoue-t-elle en baissant la tête sur son doudou.

— Tu veux qu'on attende un peu ?

Elle relève son regard et secoue la tête pour acquiescer, puis elle se blottit dans mes bras tandis que nous tournons nos regards vers l'extérieur. En silence, nous observons la rue et son passage.

— Il était comment quand il était petit ? me demande-t-elle subitement.

Ma tête se baisse vers elle.

— Tu veux dire quand il était avec maman ?

Elle sourit et opine du chef. Même si le temps a passé, certaines choses ne peuvent s'oublier. Notamment ce qui a fait que je l'aimais.

— Ton papa était un garçon très drôle, mais qui pouvait se mettre parfois très en colère. Il n'aimait pas qu'on touche à ses affaires.

Traduction, c'était le rigolo du lycée, mais on se le mettait à dos si on osait m'approcher.

— Comme quand je prends les affaires de Matheo ?

— Oui, comme quand tu prends les affaires de Matheo, acquiescé-je, amusée.

— Et maintenant, il est toujours comme ça ?

— Je ne sais pas, on grandit tu sais. Mais je suis sûre qu’il est toujours un peu le même.

Ma fille quitte mes bras puis descend de la banquette. Je l’observe pendant qu’elle dépose son doudou dans son lit. Je ne la quitte pas des yeux, curieuse. Tara ne se sépare jamais de son lapin bleu, mais je devine qu’elle cherche à impressionner Asher, qu’elle veut lui montrer qu’elle est une « grande », alors je ne dis rien.

Chapitre 22

Main dans la main, nous descendons jusqu'à nous retrouver dans le salon. Asher se retourne et je sens la main de Tara se resserrer dans la mienne. Il lève son regard vers moi et me demande silencieusement mon accord. La gorge nouée, je la lui donne. Il fait un pas en avant puis s'agenouille à sa hauteur.

— Bonjour, Tara, murmure-t-il, la gorge enrouée.

Mes yeux s'humidifient, mais je le masque en clignant rapidement des yeux.

— Tu es mon papa ? lui demande-t-elle timidement.

— Ouais..., souffle-t-il.

— T'étais où ?

Ok, elle attaque sans préambule. Au lieu de me paniquer, sa question me force à pincer la bouche pour empêcher un rire nerveux de s'échapper.

— Je m'étais perdu.

Mon début de rire disparaît et j'inspire à sa réponse parce que je ne la comprends que trop bien. Moi aussi je me suis perdue, même en restant ici. Il est parti, mais rien ne me dit qu'il s'en soit mieux sorti que nous.

Les doigts de Tara se détachent des miens puis elle avance dans sa direction.

— Tu veux que je te montre ma chambre ?

D'accord. Comment on en est arrivé là aussi facilement ? Asher rit timidement et, finalement, accepte sa proposition. Il me lance un regard inquiet et je lui signifie d'un sourire qu'il peut la suivre.

Asher parti, je me tourne vers Liam qui me sourit. Je me sens libérée, soulagée. Je m'approche des escaliers et tends l'oreille pour les entendre.

Elle lui présente sa chambre, ainsi que ses jouets. Ça gonfle mon cœur de joie. Non pas pour moi, mais pour Tara. Et aussi pour Asher.

Je leur laisse de l'intimité et me dirige vers la cuisine où je m'affaire à préparer le repas. Liam me rejoint dans son fauteuil. Je me suis débarrassée de quelques meubles pour pouvoir rendre ses déplacements plus faciles dans la maison. Il semble plutôt à l'aise ici. L'infirmière vient toujours deux fois par jour, mais autrement, le reste du temps, il peut se débrouiller seul.

— Tu veux que je t'aide ? me demande-t-il.

Je me tourne vers lui et acquiesce. Je ne veux pas qu'il se sente inutile alors je déplace une chaise et dépose devant lui des pommes de terre ainsi qu'un économe. Nous nous mettons au travail et j'allume le poste. Nous rions, papotons et chantons parfois. Cela faisait bien trop longtemps que nous n'avions pas partagé de moments si complices. Quand on se voyait chez nos parents, on tachait toujours de faire le moins de bruit possible, de peur de les réveiller.

— Contente qu'il soit revenu ? me questionne-t-il tout à coup.

— Oui, dis-je en haussant les épaules.

— Vous allez..., insinue-t-il.

Je le regarde, blasée, et il se met à rire. Mon frère adorait Asher lorsque nous étions jeunes. Forcément, personne n'embêtait les petits frères de la copine du mauvais garçon. Ils étaient un peu ses protégés.

— Non... Je ne crois pas. On peut parler d'autre chose ? m'agacé-je.

Je me laisse bercer par les sons pop qui se jouent à la radio tout en dodelinant de la tête.

— J'aime une fille, me dit-il si soudainement que j'en lâche mon couteau.

J'ai bien entendu ? Où a-t-il eu le temps ou la possibilité de faire une rencontre ? Je plonge mes yeux dans les siens et je vois qu'il me dit vrai.

— C'est super, m'exclamé-je, heureuse pour lui.

Je dois avouer que son handicap me faisait craindre qu'il ne finisse ses jours seuls, surtout alors qu'il vivait chez nos parents. Je savais que là-bas, il aurait peu d'occasions de rencontrer du monde.

— Bof...

Il repose son couteau l'air blasé. Mes sourcils se froncent. Pourquoi n'est-ce pas une bonne chose ?

— Bof ? répété-je en arquant les sourcils pour l'inviter à poursuivre.

— C'est un peu compliqué. Elle me voit sans doute uniquement comme un handicapé... ce que je suis d'ailleurs.

— Tu n'es pas que ça, Liam, m'exaspéré-je. Qui est-elle ?

— Julia..., dit-il tout bas.

Mes yeux s'écarquillent lorsque je comprends de qui il me parle.

— Tu vois, c'est un problème, rajoute-t-il en voyant ma réaction.

— Et pourquoi ?

— C'est mon infirmière.

Il roule des yeux comme si j'étais une ignorante et comme si ça justifiait son « bof ».

— Oui et ton amie... Depuis quand ? Au moins deux ans, Liam. Il n'y a pas que le handicapé et l'infirmière. Il y a aussi Liam et Julia, deux personnes partageant des points communs et des rires, réponds-je avec assurance.

Oui, il n'y a pas que des soignants, des soignés, des survivants, des revenants. Il y a avant tout des personnes qui se trouvent dans tout ce chaos. Ce que nous avons vécu ne devrait pas définir nos relations.

— Tu crois ? me demande-t-il, inquiet.

— Bien sûr ! Parle-lui à cœur ouvert et tu sauras.

L'ignorance est la pire chose qui soit, je suis bien placée pour le savoir. Pourtant, je me trouve hypocrite de lui donner ce conseil alors que moi, j'en suis incapable.

Nous reprenons notre épluchage puis découpons les pommes de terre en rondelles. Le tout est mis au four, accompagné d'un poulet. Nous continuons de discuter de diverses choses lorsque mon rhinocéros quitte sa chambre. Au bruit des pas qui l'accompagnent, je confirme qu'Asher et Tara sont bien parents.

— Maman, je lui ai montré mes jouets et mon doudou, s'exclame-t-elle toute heureuse en plongeant dans mes bras.

— Vraiment ?

— Oui, même qu'il a dit qu'il m'emmènerait voir des vrais lapins à la ferme du Vobo.

Je me tourne vers Asher, ne comprenant pas de quoi elle parle.

— Le vieux Beau, corrige-t-il, amusé.

Un rire franc sort de ma gorge et nous partons tous les quatre dans un fou rire. Je sais que ce n'était pas vraiment drôle, mais je crois qu'on avait tous cumulé beaucoup trop de pression pour qu'un simple lapsus prenne de telles proportions.

— Tu restes manger ? lui propose Liam lorsque l'hilarité générale se calme.

Surprise, je pivote vers mon frère qui s'est tourné vers Asher. Celui-ci me regarde avant de secouer la tête.

— C'est gentil, mais j'ai des choses à faire, répond-il, gêné.

— Tu peux rester, proposé-je à mon tour.

Il me jauge, mais je le rassure d'un mouvement de tête. Il opine alors du chef, avant de prendre place à nos côtés. Il nous aide à mettre les

couverts et, lorsque le dîner est prêt, nous passons à table. Nous rions beaucoup et je ne pensais pas que l'ambiance serait si détendue. Certes, Asher et moi n'avons pas abordé les sujets importants, mais chaque chose en son temps. Tara restera toujours ma priorité.

Après le dessert, Tara dépose un bisou sur la joue de son oncle et sur celle de son père. Cette appellation me fait encore tout drôle. Je la soulève et la porte jusqu'à sa chambre. Je la mets en pyjama avant de la border.

— Il est gentil, me dit-elle, ensommeillée. Je l'aime déjà.

L'émotion me submerge et je laisse une larme rouler. Je suis tellement heureuse pour elle. Celle pour qui je serais capable de tout dépasser : mes peurs, ma rancune, mais aussi mes limites.

— Je t'aime, mon ange.

Je dépose un baiser sur son front et remonte sa couverture avant de quitter sa chambre. Une angoisse de moins, un problème de réglé. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point la voir grandir sans son père me faisait mal.

Je referme la porte et m'y adosse quelques secondes, le temps de reprendre mon souffle.

Lorsque j'arrive dans la cuisine, les garçons sont en pleine conversation sportive. Mes yeux se lèvent au plafond. Certaines choses ne changent pas. Asher interprète mal mon geste et se redresse de sa chaise.

— Je vais y aller, il se fait tard.

Bien que là n'était pas mon intention, je ne le contredis pas. Je pense que nous avons besoin de prendre du recul, de laisser cette journée s'achever sur une note positive.

Je le raccompagne jusqu'à la porte où il me salue avant de descendre les marches du porche. Alors qu'il approche de sa voiture, il fait demi-tour pour me rejoindre.

— Je suis prêt à te parler, lâche-t-il.

Mes yeux s'écarquillent parce que je ne comprends pas pourquoi il me dit ça si soudainement, avec autant de virulence.

— Je suis prêt à tout te dire. Pas ce soir, ajoute-t-il alors que je m'apprête à lui répondre. Mais demain, si tu veux. On peut sortir manger. On passera prendre un truc au snack puis on ira sur la colline.

Je ris timidement en me souvenant que c'est là-bas qu'on se rendait pour avoir nos plus grosses disputes. Dès qu'on avait besoin d'exploser, on y allait. On y était à l'abri de tout.

— Tu pourras laisser cours à ta colère. Tu pourras me hurler tout ce que tu as retenu ces dernières années. Si tu n'es pas prête, on peut...

— C'est d'accord, le coupé-je. Demain soir, ça me va.

Il soupire de soulagement. À son retour, je n'étais pas prête à l'écouter, mais aujourd'hui, si. Nos regards ne se quittent pas et, alors qu'il y a quelques jours le sien n'était habité que par le désespoir et le mien par l'amertume, ils semblent plus sereins, plus légers.

Il m'adresse un faible signe de la main avant de repartir en direction de sa voiture. Je ne rentre que lorsqu'il a quitté ma rue.

Je referme la porte derrière moi, fatiguée. Après une journée aussi harassante, je voudrais retrouver Ezra, sa légèreté et son réconfort. Ses mots me restent en travers de la gorge. Pourtant, il me manque.

Peut-être suis-je trop égoïste de vouloir tout avoir.

Chapitre 23

Je suis en train de ranger les fournitures reçues ce matin lorsque Jerry s'approche de moi, l'air mal à l'aise. Je lui jette un coup d'œil et il est évident qu'il a quelque chose à me dire. Mais je ne vais certainement pas lui mâcher le travail. Il m'amuse. Il est du genre à s'inquiéter pour les autres sans jamais oser le leur faire remarquer. L'air de rien, je poursuis ma tâche.

— Hmm... Lexie ?

— Jerry ?

Il fait une grimace, mais malheureusement pour lui, je peux la voir à travers le reflet de la vitre. Quel gamin..., pensé-je en souriant.

— Vous venez de me tirer la langue ? demandé-je, faussement vexée.

— Oui... tu sais que je cherche à te parler et tu me compliques la tâche.

— Je plaide coupable, me moqué-je en me redressant pour me diriger jusqu'au comptoir.

Je rentre les dernières données pour l'inventaire et prépare la liste des commandes à passer. Le téléphone sonne et je m'empresse de décrocher, sentant toujours Jerry piétiner dans mon dos. Je pince mes lèvres pour retenir un rire.

— Tu as l'air d'aller bien ces temps-ci, lâche-t-il enfin lorsque je raccroche.

Je me retourne vers lui, surprise. Vraiment ? Je n'ai pas noté de changement.

— Tu me sembles plus déterminée, moins abattue.

Il finit par se réfugier dans son bureau, me laissant perplexe. J'ai l'air moins abattue ? Peut-être est-ce l'emménagement de Liam, ou le retour du père de ma fille. Ces derniers événements m'ôtent un énorme poids des épaules. Alors oui, sans doute que je me sens plus sereine.

Je récupère mon sac et hèle Jerry pour le prévenir que je vais prendre ma pause déjeuner.

Lorsque j'arrive au Diner, Ezra en sort. Tout comme moi, il se fige. Face à face, sur ce trottoir, j'ai le sentiment que nous ne sommes plus que des inconnus. Autour de nous, la vie poursuit son cours. Moi... je n'entends rien d'autre que le silence qui nous sépare. Celui qui nous maintient à distance l'un de l'autre. Aucun de nous ne semble capable de le rompre. Je cherche à accrocher son regard, mais il détourne le visage avant que je n'aie pu le faire. La patience arrive à bout de mes tentatives et je soupire, lasse. Je le dépasse et m'engouffre à l'intérieur.

La clochette retentit et recouvre le martèlement de mon cœur. Comment a-t-on pu en arriver là en seulement quelques jours ? Je me retiens de faire demi-tour, de sortir, de le pousser à bout. Je retiens les injures, les cris, les reproches. Je ravale la haine, la douleur, la blessure. Qu'il fasse ce que bon lui semble. J'ai trop pleuré pour Asher, je n'en ferai pas de même pour lui.

Nina m'observe, je peux voir à son sourire qu'elle est navrée pour moi, mais d'un mouvement de tête, je la rassure. Ça va aller.

— Tu prendras quoi ?

— Juste une salade et un soda ! m'exclamé-je en m'asseyant au comptoir.

Je feins une légèreté qui m'exaspère et qui ne dupe pas mon amie. Pourtant, elle ne dit rien et s'active derrière le bar. J'observe, avec une concentration exagérée, l'inex du comptoir. C'est la première fois que j'y

mange. Avec Ezra nous avons nos habitudes à la table du fond, mais je suppose que c'est du passé. Je ne vois pas comment nous pourrions retrouver ce que nous partageons. Nina dépose mon verre de coca et j'en bois la moitié d'une traite. La chaleur est exténuante, oppressante.

— Tu fais quoi vendredi dans deux semaines ? me demande-t-elle en déposant ma salade devant moi.

Je réfléchis rapidement. Je n'ai aucune vie sociale donc je suppose que je n'ai rien de prévu.

— Pourquoi ?

— Je voudrais qu'on sorte toutes les deux, me supplie-t-elle de ses yeux de biche.

Cette grimace, si elle est exagérée, est aussi absolument mignonne.

— Je ne sais pas, rien je pense. Laisse-moi juste m'organiser pour Tara.

Liam devrait pouvoir veiller sur elle, surtout si elle est couchée. Il n'aura quasiment rien à faire.

— Elle n'a pas son père ?

— Les nouvelles vont vite, m'étonné-je.

Je ne lui ai toujours pas parlé d'Asher. C'est un sujet qu'elle et moi n'avons jamais abordé. Après tout, moins j'y pensais, mieux je me portais. Dès que j'ai compris qu'il ne reviendrait pas, j'ai tout fait pour l'exclure de mon esprit. Il était devenu persona non grata.

— C'est Ezra, il vient de me le dire.

Je relève la tête de ma fourchette. Alors il parle de moi ? Je ne suis pas complètement sortie de sa tête ?

— Il a dit quelque chose d'autre ? demandé-je, un brin désespérée.

— Il m'a parlé de sa copine.

Un coup.

— Ça a l'air de bien se passer...

Deux coups.

— Je suis désolée, il a l'air accro.

Trois coups et mon cœur cède.

— Je suis contente pour lui, feins-je, alors que je n'en pense pas un traître mot.

Elle semble désolée pour moi ce qui accentue ma douleur.

— Vous ne vous parlez plus du tout ?

— Il semblerait que sa nouvelle petite-amie lui prenne tout son temps. Quand il aura fini de la baiser, il pourra toujours essayer de revenir.

— Lexie..., me sermonne-t-elle.

Mais j'ai trop mal, beaucoup trop pour ne pas être odieuse. Je ravale la boule qui m'obstrue la gorge et ancre mon regard au sien.

— Il fait comme les autres, il m'abandonne. Il n'est pas mieux qu'eux.

— Il...

— Ne le défends pas, s'il te plaît, la coupé-je, avant qu'elle ne dise quoi que ce soit.

Non, il ne m'a jamais abandonnée, il a même fait bien plus que je n'étais en droit de recevoir. Pourtant, j'ai besoin de dire le contraire.

— Laisse-moi penser qu'il ne me mérite pas. Laisse-moi le détester même si au fond ce n'est pas le cas, même si au fond ça me fait mal, la supplié-je d'une traite.

— D'accord, murmure-t-elle. Donc cette sortie ?

J'apprécie le fait qu'elle change de sujet, qu'elle ne me dise pas que je suis possessive, rancunière ou injuste. Elle comprend ce que je ressens. Ou du moins, elle l'accepte.

Nous rions en planifiant notre soirée. Je crois que ça doit faire bientôt un an que je n'ai pas fait de sortie entre filles. Nous ne prévoyons rien de

bien dingue, juste un petit resto et quelques cocktails, mais c'est déjà suffisant pour moi.

Je récupère mon téléphone et hoquette de surprise en découvrant l'heure. J'embrasse Nina en me penchant sur le bar puis quitte le Diner. En sortant, mes pas cessent. Ezra est là, dans sa voiture. Il m'observe. *Il n'est pas parti ? Avait-il quelque chose à me dire ?* J'amorce un pas dans sa direction, mais le bruit de son moteur qui démarre me fige. La colère s'empare de moi et je lui tends mes deux majeurs. Une vieille dame qui passe à côté de moi pousse un petit cri outré.

— C'est un connard, croyez-moi, il l'a pas volé.

Elle ne se retourne même pas et poursuit sa route. Je détourne la tête et retourne au travail sans regarder dans sa direction, sans chercher à le retenir. Il a de la chance de n'avoir eu droit qu'à mes majeurs. Un bon coup dans les bijoux de famille m'aurait plus soulagée.

Je descends les escaliers et retrouve mon frère. Tara est couchée et il est confortablement installé dans le canapé. Je m'installe à ses côtés et pose ma tête sur ses épaules en m'agrippant à son bras. J'aime mon frère, plus que tout... Le sentir ici, parmi nous, savoir qu'il n'est plus autant seul, me remplit de bonheur. Je me regorge de son odeur et je l'entends rire doucement.

— Quoi ? grogné-je le nez dans son épaule.

— Tu me renifles ? me demande-t-il.

— Je t'aime, me contenté-je de répondre.

Il secoue sa tête et rit de plus belle.

— Je t'aime aussi !

Bien qu'il ait trois ans de moins que moi, l'épreuve que nous avons traversée ensemble nous a fait grandir un peu plus. Parfois, j'ai même l'impression qu'il est le plus sage de nous deux et que malgré son handicap, il serait le plus apte à protéger l'autre.

— J'ai parlé à Julia, me confie-t-il en posant sa joue sur mon crâne.

Il est aussi le plus courageux. S'il savait que mon seul acte de bravoure a été de faire un doigt d'honneur à Ezra, il me sermonnerait.

— Tu lui as dit quoi ?

— La vérité, soupire-t-il.

J'opine du chef et nous retournons à notre émission culinaire. À la façon dont il soupire, je suppose que ça ne s'est pas passé comme il l'espérait. Comme je l'espérais aussi. Je pourrais tenter d'en savoir plus, mais ce serait mal le connaître. Je sais qu'il me parlera quand il en aura envie, alors je ne cherche pas à assouvir ma curiosité.

Je quitte l'écran de télévision pour porter mon regard sur la pendule suspendue au-dessus. Les secondes s'égrènent lentement. Que va-t-on pouvoir se dire ? Vais-je encore lui hurler dessus ou arrivera-t-on à discuter avec sagesse ? Je souris. Non, cette option ne nous ressemble absolument pas. On est du genre à tirer et à parler ensuite.

— T'as pas un rencard ?

Il est sérieux, lui ? Il pourrait au moins choisir ses mots.

— Je vois Asher, oui...

— Tu pues l'angoisse jusqu'ici, me lâche-t-il, du dégoût dans la voix.

Je me redresse et plonge mon nez sous mes aisselles. Je soupire de soulagement, il m'a fait peur.

— Idiot ! dis-je en riant.

Un klaxon retentit à l'extérieur. Mon souffle se coupe et je regarde, paniquée, mon frère.

— Ça va le faire, me rassure-t-il. Fais comme moi, parle-lui... Dis ce que tu as à dire, même si ce n'est pas ce qu'il veut entendre.

J'acquiesce et me lève d'un bond du canapé. Je récupère mon sac et souffle un bon coup. À ce moment-là, mon téléphone, qui se trouve dedans, sonne et je l'en sors. Ezra. À l'extérieur, le klaxon d'Asher retentit encore et à contrecœur, je ne prends pas cet appel que je désespérais de recevoir.

Chapitre 24

— Désolé, je ne savais pas si tu aimais toujours le poulet frit, alors j'ai pris un peu de tout, me dit-il, gêné, en sortant la nourriture des sacs.

Comme lorsque nous étions jeunes, nous nous sommes garés sur la colline surplombant notre petite ville. Installés sur le capot de la voiture, nous admirons la vue sans parler, sans oser briser le silence. Il est réconfortant parce qu'on sait qu'il tait les secrets, qu'il évite la douleur.

J'attrape le gobelet et en bois une grande gorgée pour faire passer la bouchée de frites que j'ai engouffrée comme une affamée. La vérité c'est que je n'ai pas réellement faim, mais que je me cherche un prétexte pour reporter l'échéance.

— Quand as-tu su ? me demande-t-il enfin.

Je m'essuie la bouche à l'aide d'une serviette en papier et, le regard dans le vide, je me souviens.

— Deux mois après ton départ... Lorsqu'on s'en est rendu compte, j'étais presque à quatre mois. Ezra me trouvait trop pâle, il m'a forcé à consulter...

— Vous êtes enceinte, Mademoiselle, m'annonce le médecin.

Je ne parviens à retenir le rire qui s'échappe d'entre mes lèvres tant son annonce me paraît invraisemblable. Pourtant, je cesse dès que je saisis la gravité dans son regard. Il ne semble pas apprécier ma légèreté et me juge de son regard noir. Je regarde autour de moi et constate à quel point ce médecin méprise la lycéenne que je suis. Pourquoi m'annoncer ça au

détour d'un couloir ? N'avais-je pas droit à un peu plus que ça ? Effrayée, je me retourne vers Ezra qui a tout entendu. Ça ne peut pas être vrai, pas maintenant, pas alors que tout s'effondre. Je suis seule, mes parents m'ont foutue dehors et Asher est parti. Il est... Je...

— Ne panique pas, Lexie, murmure Ezra en me prenant dans ses bras.

Je retrouve mon souffle et m'agrippe à lui, le corps secoué par les sanglots.

— Barrez-vous, grogne-t-il à l'attention du médecin.

C'est impossible, je ne peux pas avoir un bébé, je n'y arriverai pas.

— Tu n'es pas seule. Je suis là. Kirsten aussi. On est là. Tu n'es pas seule.

Je pleure ma vie d'avant, celle remplie d'insouciance, de rires, d'amies. Je porte un enfant à qui je ne pourrai jamais rien apporter. J'ai déjà du mal à tenir debout, en témoignent les cernes qui sont apparus sous mes yeux, en témoigne ce cœur qui ne se réjouit plus de rien. Comment pourrais-je y arriver ? Comment pourrais-je prendre soin d'un autre que moi ?

— Ez...

— Je suis là, je te tiens, me rassure-t-il en resserrant sa prise.

— Tu l'as gardée, murmure-t-il.

Troublée, ma tête pivote vers lui. Je ne sais pas si c'est du soulagement que j'entends dans sa voix.

— Tu ne m'as pas haï au point de ne plus rien vouloir de moi, ajoute-t-il.

Je souris faiblement. J'y ai pensé, si. J'ai cru, un court instant, que m'en débarrasser le punirait le jour où il reviendrait, mais je n'ai pas pu

m'y résoudre. Cet enfant, je l'aimais déjà.

— Je ne l'ai pas regretté un seul instant.

Il sourit à son tour, visiblement heureux puis, nous retournons à notre contemplation. Les grillons et leur musique nous entourent. Il n'y a pas d'air ici, il n'y en a jamais. Pourtant, pour la première fois depuis des années, j'ai l'impression de pouvoir respirer.

— J'ai su pour tes parents.

— Oui... papa a sombré dans l'alcool. Il n'honorait plus ses contrats et les dettes se sont accumulées. Les constructions prenaient du retard, les factures n'étaient pas réglées et tout s'est effondré. Maman n'a pas fait mieux, elle s'est shootée aux médocs. La maison a été saisie puis... voilà. Il ne reste plus rien.

J'ai prononcé ça, la voix dénuée d'émotions. Ce ne sont que des faits auxquels je me suis habituée.

Il ne reste plus que Liam et moi. Les seuls survivants d'une famille pourtant soudée dans le passé. Avec maman, j'avais des problèmes, mais comme toutes les adolescentes ou presque, j'imagine. De simples désaccords se sont transformés en haine viscérale. Papa... il a disparu en même temps que ces vingt-huit personnes, en même temps que Louis. Heureusement, j'ai pu compter sur Kirsten. Elle m'a hébergée les premiers mois puis, lorsque j'ai été capable de gérer seule le bébé et une vie d'adulte, elle m'a aidée à prendre mon envol.

Une question, une seule me brûle les lèvres. Celle que plus que toute autre, je voudrais lui poser. *As-tu regretté ?* Mais je la tais. Il n'est plus question de regrets ni de remords aujourd'hui. Il est question de nouveau départ, de seconde chance.

— Où étais-tu ? demandé-je plutôt.

— Nulle part et partout à la fois.

Son regard se perd à son tour. *Où part-il ?* J'attends, patiemment, qu'il m'en dise plus.

— J'ai cherché à me racheter en faisant de la prévention dans des lycées, lâche-t-il finalement. Je n'y étais pas ce jour-là, mais je le connaissais, lui. Je savais qu'il allait mal. Je me suis dit que... Je ne sais même pas ce que je cherchais à comprendre en faisant ça. J'ai essayé de trouver des réponses.

À sa lassitude, je devine qu'il n'en a trouvé aucune.

— Je sillonnais le pays, dormais à droite ou à gauche. Je ne savais pas pour ma mère. Je retournais chez des amis ou de la famille une fois ou deux par an. Je ne savais pas..., souffle-t-il la gorge nouée par l'émotion. Je l'ai fuie. Je vous ai tous fuis et elle est morte seule.

Ses yeux larmoyants me transpercent le cœur. Sous mes yeux, Asher s'effondre, rongé par la solitude et la culpabilité. Je quitte le capot et me place entre ses jambes pour le prendre dans mes bras. Je le serre aussi fort que possible et tout comme lui, je pleure. Les ados que nous ne serons plus jamais, la souffrance que nous avons bien trop côtoyée. Nous pleurons la fatalité qui a fait de nous des survivants.

— Je suis tellement désolé, me dit-il dans un sanglot étouffé. Je voulais juste aller mieux.

Je ne peux retenir les sanglots. Je le comprends un peu mieux à présent. Je ne lui en veux plus. Après tout, il est revenu. S'il avait mené une vie heureuse, je l'aurais sans doute détesté. J'aurais été trop envieuse de savoir que lui avait réussi à s'en tirer.

— Ce jour-là, je t'ai détesté, avoué-je. Je t'en voulais tellement de m'abandonner à ton tour.

— Je ne pouvais pas rester et voir ce que j'avais détruit.

— Ce n'était pas toi.

— Il était mon meilleur ami. J’aurais dû savoir, me dit-il la tête nichée dans mon cou. J’aurais dû être là pour lui.

— Ne porte pas la culpabilité d’un autre, Asher.

Pardonne-toi. Accepte de vivre. J’essaye, moi, regarde. J’essaye.

À présent, allongés sur la voiture, nous observons les étoiles. Elles me donnent le sentiment d’être petite, presque insignifiante. Je me tourne vers lui et le surprends qui me dévisage. Un sourire tendre prend naissance sur mon visage.

— Quoi ? me demande-t-il amusé.

— On n’a même pas hurlé.

— C’est vrai, une première.

— Je suis heureuse que tu sois de retour.

— Je suis désolé de m’être perdu.

Je souris plus franchement puis me redresse. Un regard sur ma montre m’indique que nous sommes là depuis bientôt deux heures. Il semble comprendre qu’il est temps pour moi de rentrer puisqu’il rassemble nos affaires avant de m’ouvrir la portière.

Le trajet se passe dans le silence. Contrairement à l’aller, le retour est libéré des non-dits, de la tension. Il est plus apaisé. Comme si à présent, tout avait été dit. Asher gare la voiture et coupe le moteur. Je détache ma ceinture et quitte l’habitacle. Je ne sais même pas comment lui dire au revoir. Dois-je lui dire un simple « à bientôt » ou un truc un peu plus amical ?

Ne parvenant pas à décider, je le salue d’un geste de la main et d’un sourire. À travers le pare-brise, je peux le voir me les retourner. Je traverse mon petit jardin et en monte les marches lorsqu’un bruit de portière me force à me retourner.

— Lex...

L'entendre m'appeler ainsi me fait toujours un peu mal, mais je le masque en me retournant, un léger sourire sur les lèvres.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas demandé.

Mes sourcils se froncent parce que j'ai peur de comprendre. J'ai peur d'avoir deviné et de devoir le blesser plus qu'il ne l'est déjà.

— Est-ce qu'un jour tu pourras me pardonner ?

— Oui, je pense.

Mon cœur ne me ment pas.

— Tu pourras m'aimer à nouveau ?

Mon visage se baisse. Je ne sais pas comment lui dire que c'est impossible, que quelqu'un a pris bien trop d'importance.

— Je... Je suis désolée, lâché-je dans un souffle.

Une chaleur me surprend lorsqu'il m'entoure de ses bras. Je me raidis, mais le geste n'est pas brusque et, à la douceur qui s'en dégage, je comprends que c'est une façon de clore notre page. Je me détends et lui rends son étreinte. Je me fonds contre ce torse devenu plus imposant. Asher n'est plus l'adolescent dont j'étais éperdument amoureuse.

— J'espère que le quarterback saura mieux gérer que moi, me dit-il en se détachant.

Mon regard se relève de surprise. Un faible sourire teinté de tristesse étire ses lèvres tandis qu'il replace une mèche de cheveux derrière mon oreille.

Je me retiens de lui dire que, pour l'instant, il ne gère pas mieux, mais je sais que ce serait déplacé.

Il dépose avec douceur un baiser sur mon front et une larme roule le long de ma joue. Je ne la retiens même pas, elle est douce-amère. Elle signifie la fin d'un amour sincère. Je repense à la conversation que nous avons eue avec Ezra, il y a quelque temps, sur le cliché que nous

représentations Ash et moi. Dans les livres, la fille retombe dans les bras de son premier amour revenu après de longues années d'absence. Pour lui, j'aurais voulu être cette fille. Il ne se doute pas d'à quel point mon cœur ne battait plus que pour Tara. Il lui a redonné un second souffle, je regrette seulement qu'il ne lui soit plus dévoué.

Il me quitte là et, sans me regarder, remonte dans sa voiture. Je sèche ma joue d'un revers de main et retourne chez moi.

Chapitre 25

Deux semaines se sont écoulées depuis ma conversation avec Asher. Tara passe de plus en plus de moments avec lui. La plupart du temps, je me tiens à l'écart et je les observe à distance. Je peux voir une relation se tisser entre eux au fil des jours. J'aime les voir ensemble, entendre ma fille rire aux éclats lorsque son père lui fait une farce. Je pourrais participer, mais pour l'instant, je préfère rester en retrait. J'aurais peur qu'ils nourrissent tous deux un espoir impossible. Celui que nous formions une famille. D'une certaine façon, nous en devenons une, mais la nôtre est atypique.

Tara continue de réclamer Ezra, mais je ne sais pas quoi lui dire. Je ne sais même pas comment je pourrais justifier son absence. Dans une semaine, elle a son spectacle de danse. Ce matin, elle a discrètement déposé une invitation à son attention sur la table.

Je la saisis, les mains tremblantes. Comment lui dire qu'il sera sans doute absent ? Elle a cinq ans et, à cet âge-là, on est optimiste, on voue une confiance aveugle aux autres. Je récupère mon sac et embrasse mon frère. Tara est déjà à l'école et je ne commence que dans une heure, mais j'ai décidé d'aller lui remettre cette invitation. À lui de voir ce qu'il veut en faire. Sortir définitivement de sa vie ou se comporter correctement en étant présent.

Je monte dans la voiture et ne perds pas de temps. Je suis déterminée et absolument rien ne pourra me faire perdre mon courage. Surtout pas quand il s'agit de ma fille.

Je me gare rapidement dans le parking de la concession automobile et quitte la voiture. Je l'aperçois, à travers les vitres, sourire aux clients. Une

colère sourde s'empare de moi. Elle n'est pas visible, mais elle est bien là. Je passe les portes automatiques et ses yeux s'arrondissent de surprise quand il me voit. *Surprise !* ai-je envie de m'exclamer.

Deux semaines sans un appel, sans un message. J'ai tenté de le recontacter le lendemain de mon entrevue avec Asher, mais je n'ai eu droit qu'à sa boîte vocale. Les mercredis, j'ai tout simplement cessé de l'attendre. J'ai abandonné la table du fond au profit du comptoir. Je ne l'y ai même pas croisé, il a dû changer de cantine... Je lui en veux de me faire si mal, de me jeter aussi facilement. Savoir qu'il est amoureux d'une autre est difficile, mais j'aurais pu l'accepter. Je me serais contenté de son amitié, de sa présence. Là, c'est trop cruel, cette distance est un gouffre sans fond. J'ai l'impression qu'il est sur une rive qui s'éloigne et j'ai beau déployer tous mes efforts pour m'en approcher, elle est inaccessible. Je nage à contre-courant et m'épuise à espérer enfin l'atteindre.

À grands pas, je m'approche et plaque sur son torse l'invitation.

— Je ne sais pas pourquoi, mais elle continue de t'attendre, murmure-je sans le lâcher du regard.

Sa tête se baisse sur son surnom, « Papou », écrit de façon grossière en violet, sa couleur préférée. Je crois percevoir de la tristesse dans ses yeux, mais c'est bien trop bref pour que j'en sois sûre.

— Je ne suis pas...

— Ose terminer cette phrase, hurlé-je, tout à coup prête à exploser.

Qu'il ne s'avise pas de poursuivre. Nerveusement, il observe la grande salle où les clients ont arrêté leur exploration automobile pour nous regarder. Il attrape mon poignet et me traîne derrière lui pour me conduire dans une partie privative. Je suis obligée de trotter pour ne pas perdre le rythme.

Lorsqu'il referme la porte, nous nous retrouvons seuls. Je ne sais même pas où nous sommes, mon regard est happé par lui. Ses cheveux sont toujours aussi négligés alors que sa tenue est tirée à quatre épingles. Je voudrais me jeter sur lui, le prendre dans mes bras. Pourtant, sa posture me dissuade d'amorcer le moindre geste. Il se tient droit, la mâchoire serrée, alors que ses yeux m'évitent. Maintenant que je l'ai enfin juste pour moi, je ne parviens pas à trouver les mots. Je voudrais lui dire que je le déteste et qu'il me manque chaque jour un peu plus. Je ne pense pas avoir eu un jour si mal, malgré les horreurs que j'ai vécues. Il était mon phare, le port auquel je pouvais m'ancrer.

Il soupire puis se passe une main dans les cheveux.

— Elle te réclame, soufflé-je à bout. Tu lui manques. Tu *me* manques.

Il consent enfin à me regarder. Il semble surpris mais, là encore, c'est bien trop bref pour que j'en ai la certitude.

— C'est plus simple comme ça...

Il arbore une froideur que je ne lui connaissais pas. Elle vient à bout de ma patience, de mon self-control.

— Plus simple ? Pour qui ? Pour toi ? Parce que pour nous ce n'est pas si facile que tu le croies.

Non, ça n'a rien de facile, mais peut-être suis-je fautive, peut-être ai-je trop appris à compter sur lui.

— Tu crois que ça l'est pour moi ? Tu ne crois pas que ça me tue de le voir prendre la place que j'occupais ? lâche-t-il en colère.

— Qui prend quelle place ? Personne ! Tu la cèdes tout seul. Il n'y a pas de... comment peux-tu être si stupide ? m'exaspéré-je. Elle t'aime, je t'aime. Je ne vois pas ce qu'il te faut de plus.

Je regrette aussitôt mes mots qui en dévoilent beaucoup trop. Il ne réagit même pas, peut-être que tout ça l'indiffère réellement.

Non. Je refuse de croire que ces six dernières années ne veuillent plus rien dire pour lui.

— Lex...

— Si tu ne viens pas, si tu la déçois, je ne te le pardonnerai jamais, le menacé-je la gorge nouée.

Forte de cette promesse, j'ouvre la porte et m'éloigne de lui. Je traverse la grande pièce où sont entreposés les véhicules en ravalant mes larmes de rage, mon envie de briser une à une les vitres qui s'étalent devant moi. Il ne me suit pas, ne me rattrape pas. Je voudrais pourtant qu'il le fasse, qu'il me montre que j'ai toujours de l'importance à ses yeux. S'il ne vient pas, ce sera terminé. S'il ne vient pas, je le haïrai. Hors de question que j'ignore à nouveau mon cœur. Cette fois, je le laisserai s'exprimer.

Chapitre 26

Ezra :

— Tu en veux encore ?

Je quitte mon assiette des yeux et observe la jolie blonde qui se trouve devant moi. Samantha est une fille agréable et douce. Elle est tempérée, maîtresse de ses émotions. Son métier l'a sans doute façonnée. J'apprécie le temps que je passe avec elle, même s'il n'y a pas ce truc. Celui qui fait que c'est une évidence. Elle ne me fait pas ressentir mille et une choses, mais ce n'est pas plus mal. Ainsi, elle ne me blessera pas.

— Ça va aller, la mercié-je.

— Tu veux encore passer sur le dessert ? me demande-t-elle, une lueur taquine dans le regard.

Et plutôt deux fois qu'une. Je veux oublier ce repas et cette invitation toujours dans ma poche. Je veux oublier mon cœur pour laisser mon corps diriger. Je ne lui dis pas que ce n'est pas elle que j'imagine, quand on s'embrasse, ni que je préfère un autre parfum au sien. Je tais le fait que toutes ses qualités ne vaudront jamais un seul des défauts de Lexie.

Sa venue m'a fait mal. J'ai cru que j'allais céder, mais je suis resté droit. Peut-être trop. J'ai voulu jouer le fier, mais je n'ai fait que de la merde. J'aurais voulu lui dire tout ce que je ressentais, mais je n'en ai pas eu la force. Comment crever un abcès présent depuis bien trop de temps ? Chaque fois que je m'apprête à la rejoindre, à ouvrir la bouche, mon cœur bondit hors de ma poitrine. Il a peur, peur de se briser et de ne pouvoir se reconstruire. Je suis un con, je le sais. Il me suffirait d'un seul mot, d'une seule phrase pour que tout s'arrange ou pour qu'elle m'achève. La vérité c'est que je retarde l'échéance. Si je venais à lui dire à quel point je

l'aime, il est certain qu'elle me rejetterait. Ce jour-là, nous ne serons plus rien, les deux adolescents coincés dans cette bibliothèque disparaîtront. Cette expectative me noue la gorge.

— En fait, je pense que je vais rentrer chez moi.

Même ce repas ne me change pas les idées. Samantha semble déçue, mais elle ne dit rien et me sourit faiblement. Elle le sait, elle le sent. J'en suis sûr... Je pourrais me comporter bien avec elle, arrêter de lui faire croire qu'un avenir est possible, mais je n'y arrive pas. J'ai besoin d'elle pour oublier. Même si tout ce qu'elle fait me ramène toujours à Lexie.

Je me redresse et l'aide à porter les couverts jusqu'à sa cuisine.

— On peut manger un bout en fin de semaine, me demande-t-elle timidement. Aller au restaurant par exemple, je ne sais pas, je pensais que...

— D'accord, on peut faire ça.

— Chouette, je ne te raccompagne pas, j'ai tout ça à laver.

J'acquiesce et dépose un baiser sur sa tempe avant de sortir de chez elle.

Comme souvent, ma voiture me conduit jusque chez Lexie. Comme à chaque fois, je cherche à rassembler mon courage pour frapper à sa porte. Peut-être est-ce dû à sa visite d'aujourd'hui, à la douleur que j'ai cru percevoir quand elle a quitté mon bureau, mais pour la première fois, je détache ma ceinture. Je coupe le moteur et dépose la main sur la poignée. Il est encore tôt, je pourrais sûrement lui parler, lui dire que je viendrai, que je ne raterai ce spectacle pour rien au monde.

La porte s'ouvre et je la vois sortir, Asher à ses côtés. Ma mâchoire se contracte et mon souffle s'accélère. Il s'approche d'elle et dépose un baiser sur son front. Mes yeux se ferment pour ne pas voir, pour éviter de me faire mal, mais c'est trop tard. Lorsque je les rouvre, il sort,

accompagné de Tara. Elle sautille joyeusement et je m'en veux parce qu'elle me manque. Chaque jour.

Alors réveille-toi, mec !

Je parlerai à Lexie, je lui avouerai tout. Je n'ai plus rien à perdre de toute façon. Elle m'échappe déjà. Mais pas là, pas comme ça. Je ne peux pas briser ce qu'ils tentent de construire ensemble, ce serait injuste pour Lexie, pour Tara aussi. Je dois faire les choses bien.

Chapitre 27

Je m'observe dans le miroir et le résultat est plutôt bon. J'ai relevé mes cheveux, maquillé mes yeux d'un far sombre et la petite robe que je porte me moule sans laisser apparaître mes os. Dernièrement, j'ai perdu un peu de poids. La faute à mon appétit qui s'est fait la malle. J'essaye de me forcer, je ne dois pas me laisser aller. Ne reste plus que mon petit ventre de grossesse, jamais disparu. Chaque fois que je m'observe dans mon miroir à pieds, je m'encourage : « Allez Lexie ! À partir de demain, séries d'abdos quotidiennes ! » Résolution oubliée dès le lendemain.

Depuis hier soir, Tara dort chez son père. Il a emménagé dans un appartement à proximité de l'école et a trouvé un travail. Les choses se mettent en place doucement, mais sûrement. Liam ne dort pas là puisqu'il semblerait que sa déclaration ait porté ses fruits. Ses sentiments étaient partagés. Julia devrait être présente pour le spectacle de Tara qui aura lieu demain. J'ai eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec elle, cette semaine. Lors d'une discussion entre filles, elle m'a avoué l'avoir d'abord rejeté. Elle m'a dit avoir eu peur. Elle pensait que l'attachement de Liam n'était dû qu'au rôle qu'elle tenait auprès de lui. Finalement, elle s'est dit que le seul moyen d'en être certaine était encore de sauter le pas, de tenter sa chance. Il faut croire qu'ils ont tous deux bien plus de courage que moi.

Je récupère mon sac à l'entrée et prends garde à éteindre toutes les lumières. Je quitte la maison et monte dans ma voiture. Ce soir, Nina et moi allons dans l'un des seuls restaurants du coin. Dans la région, ils ne courent pas les rues.

Il me faut une vingtaine de minutes pour rejoindre l'adresse et d'un coup d'œil dans le parking, j'aperçois sa voiture. Je vérifie l'heure et, comme toujours, je suis en retard. Je gare mon véhicule et m'en extirpe. D'un coup de hanche, je fais claquer la portière et pénètre dans le restaurant. Un petit italien très agréable, et je n'y suis jamais tombée malade, ce qui est un énorme gage de qualité parce que je fais partie de ces gens qui ont l'estomac fragile.

Nina me fait signe depuis notre table et je la rejoins rapidement. Une bise claquée, je m'assois face à elle. Un serveur vient rapidement prendre ma commande. Ce soir, je débute par un mojito. Pas vraiment dans la thématique Dolce Vita, mais je n'aime pas le vin.

Nous bavardons de futilités le temps que nos verres arrivent puis trinquons dès qu'ils sont déposés sous nos yeux.

— À cette soirée annuelle ! se moque-t-elle.

— Tu plaisantes ? Je fais ce que je peux. Et maintenant qu'Asher est là, je devrais avoir plus de temps libre, m'amusé-je.

— Comment ça se passe, entre vous ?

— Bien. Vraiment, rajouté-je devant sa mine dubitative. Les choses ont été posées à plat et même si on est encore en phase d'adaptation, ça se passe vraiment bien.

— Je suis contente, ça me fait plaisir pour ta fille et toi.

Moi aussi. Je dois dire que je me sens plus légère depuis qu'il est de retour. J'appréhendais le jour où Tara aurait été en âge de comprendre et, de ce fait, de poser des questions.

Mon regard balaye la pièce tandis que nous changeons de sujet. La décoration est sommaire, mais de bon goût. Aux murs, des photos de différentes villes italiennes sont placardées. C'est amusant quand on sait que le propriétaire est un mexicain pure souche. Le restaurant est bondé,

ce qui n'est pas étonnant quand on voit que c'est le seul à des kilomètres à la ronde. En tout cas le seul proposant un repas digne de ce nom. C'est l'endroit idéal pour les soirées entre filles et les sorties en amoureux. Autour de nous, la clientèle est de tous âges. Certains couples, à la façon dont ils se tiennent la main sans se lâcher des yeux, doivent être tous frais.

— Tu sais qu'on pourrait en profiter pour se faire...

Mais je ne l'entends plus. Plus aucun son ne me parvient, aucun sauf celui de mon cœur qui se brise. Je savais qu'il avait quelqu'un, mais le voir de mes propres yeux est encore plus douloureux.

Ezra est à quelques mètres de moi. Il sourit à celle qui se trouve face à lui. Ses lèvres bougent et un rire féminin me parvient, un rire que, jalousement, je détesterai toute ma vie.

— Tu m'écoutes ?

Mon regard le quitte pour se fixer sur celui de mon amie.

— Pardon ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, lâché-je pour couper court à ses interrogations.

Mais c'était mal connaître Nina qui se retourne de façon peu discrète. Je regarde dans la même direction et c'est ce moment-là que choisit Ezra pour lever les yeux vers notre table. Je détourne aussitôt la tête, tandis que Nina fait volte-face.

— Oh putain, je ne savais pas qu'il était là, s'excuse-t-elle.

— Ne t'en fais pas, il peut amener sa blondie où il veut.

— Jalouse ? me demande-t-elle amusée.

Sauf que je n'ai pas envie de rire, loin de là. Je ne connais pas cette fille, mais je ne veux rien savoir d'elle. Pas encore. Un jour, sans doute, mais pas aujourd'hui.

Un rire me fait plisser les yeux, celui d'Ezra. Je les rouvre lorsque la main de Nina vient se poser sur la mienne.

— On va aller ailleurs.

— Non, Nina. Je t'assure que ça va aller.

— menteuse. Allons-y avant que l'envie te prenne de lui enfoncer ta fourchette dans la gorge.

Je suis la direction de son regard appuyé et il semblerait, au vu de ma main serrant le couvert, que je sois à un cheveu de le fourchetter.

— Tu as sans doute raison, soufflé-je honteuse.

Nous nous relevons avant de nous diriger vers le bar où nous prétextons une urgence au serveur et payons nos consommations tout juste entamées. Lorsque nous sortons du restaurant, nous nous quittons sur le parking et décidons de nous retrouver chez moi. De toute façon, il n'y a personne là-bas. On sera tranquille.

Je grimpe dans ma voiture et dépose mon sac sur le siège passager. Je sursaute lorsque je vois Ezra sortir du restaurant et courir vers moi.

Je n'ai pas le temps de verrouiller la portière qu'il l'ouvre.

— Où tu vas ? claque-t-il.

Pas de politesse visiblement.

— Chez moi, dis-je sur le même ton.

— T'es sérieuse ? On ne peut même plus se retrouver dans le même restaurant, maintenant ?

Je suis sidérée par ses paroles. Est-il vraiment en train de tout me mettre sur le dos ? Lui, qui me fuit depuis des jours, des semaines. Lui, qui ignore mes appels, mes messages. Je sais ce qui l'inquiète, il a peur d'être exclu de notre vie, mais je n'y suis pour rien si c'est le cas. Il est celui qui met de la distance entre nous.

— Non, *toi*, tu es sérieux ? Tu es celui qui m'évite depuis des semaines et tu t'étonnes ? Ne me pousse pas, Ezra, je suis déjà bien à bout, lâché-je furieuse.

Ne me pousse pas ou je risquerais de dire des choses que je regretterai.
Ne me pousse pas ou je risquerais de te détester.

— Que je te pousse, mais à faire quoi, à t'énerver ? Je ne suis pas Asher, vos disputes légendaires c'est pas pour moi.

Qu'il compare ma relation avec Asher à la nôtre m'est douloureux. Elles ne sont en rien comparables. La nôtre était basée sur la confiance, l'affection. C'est pour ça qu'aujourd'hui son absence est si dure à gérer. Sans que je m'en sois rendu compte, je suis tombée amoureuse de lui, mais j'étais trop peureuse pour me l'avouer.

— Tu as raison, tu n'es pas lui. Tu es bien pire.

C'est tout ce que je trouve à dire pour me sentir moins mal. À son regard, je ne saurais deviner s'il est blessé ou juste en colère.

— Je suis resté, moi.

Il l'a dit. Dans un souffle, mais il l'a dit et il l'a fait comme si je lui avais mis un couteau sous la gorge. Me reproche-t-il ces six années avec nous ?

— Je ne t'avais rien demandé et tu as fini par partir toi aussi.

Aucun de nous ne poursuit. Notre dispute est étouffée par la peine. Ressent-il la même que moi ? Au moins juste un peu ?

— Tu me manques...

Ces derniers mots m'échappent lorsque son nom résonne dans le parking.

— J'arrive, répond-il.

Tu me manques.

J'arrive.

Comme si mes mots n'avaient aucune importance. Je repousse sa main et referme ma portière. Il n'a pas le temps de l'ouvrir à nouveau que j'ai baissé le loquet de verrouillage.

— Ouvre ! me hurle-t-il en tapant sur la vitre.

Pour quoi faire ? Ma main se pose sur la clé de contact et je démarre la voiture. En une accélération, Ezra disparaît, mon cœur à ses pieds.

Chapitre 28

Un bruit assourdissant me sort de mon sommeil et, en panique, je me jette au sol. Mon cœur bat la chamade et, lorsque je réalise que je suis dans ma chambre, en sécurité, je me déteste de réagir ainsi, d'avoir peur au moindre bruit.

Je reprends mon souffle et me redresse en m'aidant du lit, le cœur toujours aux abois. Je tends l'oreille et je l'entends à nouveau. Un bruit contre ma porte. Je descends tout en regardant l'heure au-dessus de mon téléviseur.

Nina est partie tôt, je n'avais plus le cœur à la fête et je ne voulais pas lui parler de mon entrevue avec Ezra. Elle s'en est doutée, mais elle n'a pas cherché à en savoir plus. Elle a accepté mon silence.

J'allume la lumière du vestibule et me dirige vers la porte d'entrée. J'observe à travers le judas, mais je ne vois rien d'autre qu'un torse.

— Lexie... Je sais que tu es là, appelle une voix faible.

Je la reconnâitrais n'importe où, dans n'importe quel brouhaha. Ma main se pose sur la poignée et je tire le loquet avant d'ouvrir la porte en retenant mon souffle. Aussitôt fait, Ezra pénètre dans la maison.

— Je suis rentré chez moi, je me suis dit que je ne viendrais pas te voir. Je me suis forcé à me coucher, mais je n'arrivais pas à fermer les yeux parce que j'étais trop énervé pour le faire. Alors je suis là et tu me détestes peut-être maintenant, mais je m'en fous, d'accord ? déblatère-t-il sans reprendre son souffle.

Il effectue des aller-retour dans mon séjour et je ne sais pas si je dois le laisser continuer ou l'interrompre.

— J'avais peur, peur que tu m'exclues et j'ai agi comme un con. Je t'ai laissée tomber, ajoute-t-il, la voix cassée, en se tournant vers moi. Je suis désolé. Mais être près de toi, voir ce qu'il te faisait éprouver était au-dessus de mes forces. C'était trop pour moi, Lex. Je suis amoureux de toi depuis si longtemps que je ne me souviens même pas du moment où c'est arrivé.

Je suis choquée par ses propos, je ne pensais pas qu'il éprouvait quoi que ce soit envers moi.

— Je ne te dis pas ça pour que tu me retournes ces sentiments, mais pour que tu comprennes pourquoi je prends mes distances. J'ai besoin de...

Prise d'un élan de courage, je me jette littéralement sur sa bouche. Je ne sais même pas comment j'ai fait pour si bien viser. Ce n'est pas un vrai baiser, juste nos bouches qui s'effleurent, quelque chose de léger et d'innocent.

Je m'éloigne de lui et ses yeux clignent à plusieurs reprises. De nombreuses grimaces se succèdent sur son visage, trahissant les émotions qu'il ressent. L'incompréhension, le doute, la peur. Je les connais bien, trop bien même. Je vis avec chacun de ces sentiments depuis quelques semaines.

— Pourquoi tu as fait ça ? me demande-t-il alors, perplexe.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je ne sais pas si je dois tout lui avouer ou garder quelques secrets.

— Parce que j'en avais envie.

— On ne joue pas Lexie, me réprimande-t-il en s'éloignant de quelques pas.

— Je ne joue pas.

Le cœur battant, je lui ai soufflé ma réponse. Je ne joue pas, jamais avec lui. Il me jauge et s'approche lentement de moi.

— Je ne joue pas, répété-je la voix assurée.

Je ne veux plus prétendre ne pas l'aimer.

— Je ne sais pas à partir de quel moment j'ai arrêté de te voir comme un ami. Peut-être est-ce récent. Il est vrai qu'avant *son* retour, mon cœur n'était plus capable de ressentir. En revenant, il l'a réanimé, mais Ez... ce n'est pas pour lui qu'il bat.

C'est la vérité. Avant Asher, je n'aimais que Tara. J'avais étouffé mon cœur avec tant de force qu'il ne ressentait plus rien. Puis avec son retour il s'est réanimé.

Alors que je pensais que ma déclaration le convaincrail, j'ai l'impression que c'est l'inverse qui se produit. Mon cœur est au bord de l'implosion en attendant un geste, un signe. J'ancre mon regard suppliant au sien. *Crois-moi*. Peu à peu, ses traits se détendent puis, en une fraction de seconde, il rompt la distance qui nous sépare. Sa main se niche dans ma nuque et, à cet instant, à ce simple contact, je sais que je ne me suis pas trompée. Je l'aime. Sa paume chaude me rappelle à quel point je me sentais vide sans lui.

— Tu es sûre ? murmure-t-il.

Son regard me prie de ne pas le blesser. Submergée par l'émotion de l'instant, je suis incapable de répondre. Je me contente d'opiner de la tête. Il réduit un peu plus l'espace qui sépare nos lèvres. Nos souffles se mêlent et le moment me paraît crucial. On sait qu'il signera la fin de notre amitié, qu'il n'y aura pas de retour possible.

Je fixe ses lèvres avec insistance comme si je voulais les contrôler pour qu'elles prennent ce que je leur offre. Quand, enfin, elles se posent avec douceur sur les miennes, mon cœur tressaute. Il me butine puis cesse

presque aussitôt. Il réfléchit trop, je le sais à la façon dont son corps se contracte. A-t-il peur que je le rejette encore ? Pour effacer ses craintes, je reprends là où il s'est arrêté, et c'est à présent moi qui prends le contrôle du baiser.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine mais, contrairement à tout à l'heure, ça n'a rien à voir avec la frayeur. Il exprime sa joie, son désir. Mes mains tremblantes viennent s'accrocher à ses cheveux pour me soutenir. Les siennes m'enflamment dès qu'elles se posent dans mon dos. Le besoin de combler ses semaines d'absence rend le moment intense. J'ai envie de plus, de tout. À en juger par la fièvre qui l'anime lorsqu'il mord ma lèvre, je devine qu'il est dans le même état que moi, ça me soulage de savoir qu'il ressent autant que moi. Mon corps se presse avec plus d'urgence contre le sien et c'est à ce moment-là qu'il met fin à notre étreinte. Il se détache de moi et pose son front contre le mien.

— Ça changera tout, murmure-t-il douloureusement.

Je le sais bien, mais je veux prendre le risque parce que, de toute façon, je le perds.

— Tout a déjà changé...

Ses yeux s'ancrent au mien, ils sont brillants et sombres à la fois. Nos souffles sont courts dû aux baisers enflammés que nous nous venons d'échanger.

— Plus rien ne sera comme avant, Ezra. Nous empêcher d'aller plus loin n'effacera pas nos propos.

— Tu trembles, remarque-t-il.

— J'ai peur, avoué-je.

Peur que tu regrettes demain, peur de laisser passer cette occasion, peur de ressentir à nouveau pleinement.

Mais je ne veux plus avoir peur, plus jamais. Dernièrement, j'ai pris conscience d'une chose : je ne vis pas et je veux le faire. Je veux rire aux éclats, ressentir pleinement. Je veux que mon cœur se noie d'amour et non de douleur.

Je ne veux plus perdre de temps, alors je l'attrape par la main et l'entraîne à ma suite à l'étage. Notre ascension se fait dans un silence religieux. Il n'y a pas d'excitation brute. Nous savons qu'à chaque pas qui nous rapproche de ma chambre, nous nous éloignons des deux amis que nous étions. Mon souffle est court et mes pas peu assurés. Je n'ose pas lui dire que ça fait bien longtemps que personne ne m'a vue nue. Aujourd'hui, mon corps est marqué par mon statut de mère, je ne suis plus la même et je n'ai plus l'habitude d'être touchée. Et s'il n'aimait pas ?

Je repousse la porte et m'avance en relâchant sa main. Ezra referme la porte et l'ambiance autour de nous change, elle est chargée d'électricité, mais aussi de retenue.

— Retourne-toi, me demande-t-il dans un souffle.

Je lui obéis et lui fais face, la tête haute. Je ne veux pas qu'il pense que je me force, que je doute.

— J'ai tellement souffert de ton absence, Ez, avoué-je, la gorge nouée. J'ai... Tu m'as manqué. À chaque seconde.

Quelques larmes s'échappent du coin de mes yeux, mais je ne veux pas qu'elles viennent gâcher ce moment.

— Je suis désolé..., me dit-il en s'approchant de moi. Je ne savais pas que...

— Ne m'abandonne pas encore, le coupé-je.

Ses pouces viennent effacer les traces de ma solitude et il m'embrasse avec retenue. Mais j'en veux plus, je ne veux pas de cette distance, de cette pudeur. Mes mains viennent entourer son corps et s'infiltrer sous

son t-shirt. Comme un accord, il fait de même. Je suis presque en apnée, de peur de tout gâcher.

Très vite, le rythme s'accélère. Nos baisers deviennent plus sensuels, nos mains se font plus conquérantes et nos corps se détendent. Il me dirige vers le lit et me dépose avec douceur. Ses doigts remontent sur ma peau jusqu'à la naissance de ma poitrine. Les miennes attrapent le tissu qui m'empêche de le toucher et il se relève pour ôter son t-shirt. Il en fait de même avec mon débardeur et nous nous retrouvons tous deux torsos nus.

— Tu es magnifique, m'avoue-t-il en détachant mes bras venus protéger mon ventre et ses cicatrices.

Non, c'est lui qui est magnifique. Mes yeux parcourent son corps et je ne peux m'empêcher de rougir en me rendant compte de la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Il sort de son jean son portefeuille et en retire une protection. C'est bien, je n'ai absolument pas ça en réserve chez moi. Il déboutonne son jean sans pour autant l'enlever et ses mains viennent se poser sur les bords de mon pyjama. Il relève son regard dans le mien, attendant mon accord et c'est mes hanches qui le lui donnent en se surélevant. Il fait descendre le pantalon jusqu'à mes pieds puis sa main remonte le long de ma jambe avec douceur. À ce contact, ma peau frissonne et je rougis, honteuse. Je ne suis pas un yéti, mais ça fait quelque temps que le rasoir n'est pas passé par là. Il n'en fait pas cas et sa main remonte. Elle évite le point central de ma féminité et je le remercie de prendre le temps, d'y aller lentement. La pulpe ses doigts remonte le long de mes hanches et creuse mon ventre.

Mon corps s'alanguit et mes envies sont contradictoires. Je voudrais que tout aille plus vite et qu'en même temps on prenne tout notre temps.

Je perds le souffle lorsqu'il empoigne mon sein et qu'il dévore ma bouche.

Toute la nuit, il me chérit, me transmet ses sentiments et moi les miens. Ce n'est même pas étrange. Ça aurait pu l'être, mais tout nous semble naturel et nécessaire. Comme si une fois les sentiments avoués, les corps, eux, n'avaient plus à se retenir.

Chapitre 29

La chaleur est suffocante lorsque je me réveille. Les jambes entortillées autour du drap, je me débats pour m'en libérer. Je m'étire et ma main part à la recherche d'Ezra. Je suis comblée, insouciante, vivante. Pour la première fois depuis longtemps, ma nuit a été agréable, dénuée de cauchemars. Pourtant, ma bonne humeur s'évapore lorsque je constate que je me trouve seule. Mes yeux s'ouvrent, papillonnent et le retour à la réalité est brutal : Ezra est parti. Je suis cependant soulagée lorsque je découvre qu'il a déposé une note sur le coussin. Je me redresse et la récupère. Du bout des doigts, je trace les traits grossiers de son écriture. Elle n'a rien d'élégant, pourtant je la trouve belle. Elle lui ressemble.

« Je suis désolé d'être parti. Je n'ai pas osé te réveiller. J'avais un truc important à faire, mais on se voit ce soir au spectacle de Tara. Je t'embrasse. Ez. »

Il n'a pas fui. S'il l'avait fait, il ne m'aurait pas laissé un mot, non ?

Je me recouche et, la tête enfouie dans le coussin, je repense à cette nuit, celle qui a tout changé. Ezra, ce garçon que je ne connaissais que de vue est, alors que tout autour de nous s'écroulait, devenu mon sauveur. Il est ensuite devenu mon soutien, mon ami, mon confident. Je ne suis pas certaine de regretter ces années où je ne l'ai considéré que comme tel. Parce que malgré tout, notre relation était belle. Ponctuée de rires, de chamailleries et de beaucoup d'amour, peu importe son degré.

Aujourd'hui, il devient toute autre chose. Celui avec qui je veux grandir, devenir une meilleure mère, mais aussi une femme. Le sourire aux lèvres, je me rendors.

Nerveusement, je regarde la porte d'entrée. Les parents pénètrent dans la salle des fêtes, aménagée pour l'occasion.

— Il va venir, me rassure Liam.

Asher me jette un regard interrogateur, mais je ne lui réponds pas. Seul Liam sait ce qu'il s'est passé cette nuit. Il semblait étonné, mais tout de même heureux. Pas sûre qu'Asher réagisse aussi bien. Les portes se referment sur le dernier parent qui entre. Je saisis mon téléphone et compose son numéro. Je n'ai pas cherché à le joindre aujourd'hui. Je pensais qu'il le ferait, lui. Comme une gamine, j'ai joué à ce jeu du « s'il veut me parler, c'est à lui de m'appeler ». Pourtant, je mourais d'envie de lui parler. Je voulais qu'il m'assure que ce que nous avons vécu était sincère et réel.

Le rêve se transforme en cauchemar lorsque je suis aussitôt dirigée sur sa boîte vocale. Je me sens humiliée, trahie et terriblement honteuse. Je le repose et me compose un sourire de façade en haussant les épaules. Les lumières s'éteignent et un spot éclaire à présent la scène. Le nœud dans ma gorge enfle et me force à déglutir. La main de Liam vient faire cesser les tremblements de la mienne lorsqu'elle la saisit. Il me permet de ne pas craquer, il me transmet la force qui me fait défaut à cet instant. Je chasse Ezra de mes pensées et me concentre à nouveau sur la scène. Des petites filles en tutus entrent et la parcourent au son d'une mélodie lyrique. Je repère aussitôt la mienne à son sourire joyeux. Elle n'a pas beaucoup de rythme, mais ça m'est égal. À mes yeux, elle semble la plus jolie des danseuses.

Je suis rassurée que l'éclairage l'empêche de voir la salle. Je n'imagine pas sa déception si elle découvrait l'absence d'Ezra. Elle n'a eu de cesse de me demander s'il serait présent et comme une naïve, j'ai dit oui. Je l'ai

rassurée et lui ai promis qu'il assisterait au spectacle. Qu'il soit absent c'est une chose, mais en croyant en lui, j'ai trahi mon enfant.

Les danses s'enchaînent et la colère vient remplacer la peine. Je lui en veux parce que non, rien n'a changé malgré ce qu'il prétendait. Il est toujours absent, distant. Je lui avais demandé de ne pas m'abandonner, mais il a été incapable de tenir sa promesse au-delà d'une nuit. Asher me regarde à plusieurs reprises et je comprends sa demande silencieuse. Si je vais bien ? Non, je ne vais pas bien.

Quand le spectacle prend fin, je me rends dans les coulisses pour retrouver mon trésor. J'y cours presque, pressée d'échapper aux questions qu'on pourrait me poser. Dès qu'elle m'aperçoit, elle court dans mes bras et je la serre fort en inspirant l'odeur que dégage son cou. Je ravale mes larmes et lui adresse le plus beau des sourires.

— Tu as vu maman ? J'ai fait mes entrechats, je me suis même pas trompée, se vante-t-elle fièrement.

— Tu étais la plus belle de toutes, je ne voyais que toi !

Elle rigole puis m'attrape la main.

— On peut aller prendre une glace ? me demande-t-elle après que j'ai salué sa professeure de danse.

J'acquiesce tout en la portant pour traverser plus facilement le long couloir.

— Tu pourras prendre la plus grosse de toutes, même !

Rapidement, nous regagnons notre groupe et je la dépose pour qu'elle puisse montrer sa tenue de danseuse. Mon frère décline la proposition de glace, sans doute pressé de retrouver sa dulcinée qui n'a finalement pas pu venir. Asher, lui, détourne les yeux, mal à l'aise.

— Papa peut venir ?

Ce dernier se raidit puis se détend dès que j'ai répondu par la positive. Je sais qu'il n'est pas encore à l'aise, qu'il voudrait s'impliquer plus, mais qu'il n'ose pas.

— Et Papou ? s'exclame-t-elle soudainement en regardant autour d'elle.

Je ravale la boule qui m'obstrue la gorge.

— Il m'a dit qu'il avait trouvé ton spectacle très beau, mais il a eu une urgence, dis-je pour ne pas la décevoir.

Ma fille recule d'un pas et, pour la première fois de sa vie, me regarde avec ressentiment.

— Tara..., tenté-je.

— Tu mens, il n'est pas venu.

Je baisse les yeux, honteuse qu'elle m'ait démasquée. Puis alors que je tente un pas vers elle, elle recule jusqu'à son père. Mon regard s'ancre au sien et ce que j'y vois me brise le cœur.

— Tu m'avais promis, on ne rompt pas ses promesses, c'est toi qui me dis tout le temps ça.

— Je suis désolée, on va aller prendre une glace et...

— J'en veux plus, je veux aller chez papa.

Vexée, je voudrais la réprimander, lui dire qu'il n'est pas question de caprice, qu'elle ne va pas se réfugier chez Asher dès que je ferai quelque chose qui lui déplaira, mais elle a raison, j'ai rompu ma promesse.

— Liam, tu peux la surveiller ? Je dois parler à Asher.

Mon frère acquiesce puis, Asher et moi, nous éloignons du groupe.

— Tu peux ? osé-je.

— Bien sûr, me rassure-t-il.

Je le remercie et commence à retourner auprès du groupe alors qu'il me retient par le bras.

— Il doit avoir une raison, me souffle-t-il.

Je ris amèrement puis secoue la tête. Peu importe ses raisons, il aurait dû être là. Peu importe ses regrets vis-à-vis de cette nuit, il aurait dû être présent pour Tara.

— Il ne t'a jamais abandonnée, plaide-t-il.

Il va se mettre à le défendre, maintenant ?

— Il semblerait que, dernièrement, il ne fasse que ça, lâché-je dans un souffle.

Asher se résigne et libère mon bras. Je le devance et rejoins enfin ma famille. Tara, épuisée, est assise sur les genoux de son oncle. Ce dernier m'adresse un sourire réconfortant, mais ma fille me fuit toujours.

— Tu peux aller dormir chez ton père, je te récupère dans un dodo ?

— Deux ? me supplie-t-elle.

J'ignore la douleur qui me serre le cœur et accepte.

Nous sortons de la salle des fêtes puis Tara quitte les genoux de son oncle après lui avoir fait un bisou sur la joue. Elle refuse de m'embrasser et saisit la main d'Asher. Il me signifie d'un mouvement de tête que tout finira par s'arranger et je ravale mes larmes en lui souriant. Je ne veux pas qu'il culpabilise pour quelque chose dont il n'est pas coupable. Ensemble, ils se dirigent rapidement vers sa voiture. J'embrasse mon frère au moment où Julia arrive. Je la salue tout juste. Je ne m'attarde pas et m'échappe avant qu'il ait pu me dire quoi que ce soit, avant de devoir affronter sa compassion. Une fois dans l'habitacle de mon véhicule, je ne bouge pas. Même après que le parking se soit vidé, je reste là. Après de longues minutes, qui me semblent être des heures, je tourne la clé et ma voiture démarre. Sans réfléchir, je ne me dirige pas chez moi, mais chez lui. Je ne suis pas prête à attendre ses explications, ses excuses. Je vais les chercher, les provoquer. J'en ai assez de patienter.

Je me gare maladroitement devant chez lui et sors précipitamment de mon véhicule. En une enjambée, j'ai gravi les marches menant à son porche. Ma main s'abat avec colère sur sa porte. Je veux qu'il m'ouvre, qu'il me dise ce qu'il me reproche, qu'il justifie son absence. Je veux qu'il m'explique ce que Tara a bien pu lui faire, je veux qu'il s'excuse parce qu'à cause de lui, j'ai blessé la seule personne pour laquelle je serais capable de donner ma vie. Mes à-coups se font plus violents, plus brutaux et alors que seul le silence me répond, les sanglots dévalent mes joues. Je retiens un gémissement de douleur. À nouveau, je souffre. Comme ce jour-là, comme avec Asher.

Après une lutte acharnée, restée sans réponse, je retourne dans ma voiture. Je vais l'attendre, il ne pourra pas me fuir éternellement. J'ouvre les fenêtres et ramène mes jambes sur le siège. Mes doigts viennent allumer la radio et une version acoustique de « Impossible » de James Arthur emplit l'habitacle. Je renifle et me mets à rire. Ça n'a rien d'un son joyeux, il est plutôt las. C'est le rire désespéré de la solitude. J'éteins la radio et tente de garder les yeux ouverts. Je scrute la porte sans la lâcher du regard. La nuit se fait plus noire et les éclairages des maisons finissent par s'éteindre un à un. Je lutte malgré les heures qui passent. Pourtant, la fatigue infligée par mes émotions finit par gagner la bataille.

Chapitre 30

Je me réveille lorsque la chaleur étouffante de l'habitable m'empêche de respirer. Je ferme les fenêtres, allume ma climatisation vieille d'au moins une décennie, et scrute les alentours. La voiture d'Ezra n'est toujours pas là et, alors qu'hier soir je n'éprouvais que de la colère à son égard, la panique m'envahit. J'attrape mon téléphone et compose son numéro, fébrile. Je tape du pied en m'accrochant au volant, priant tout à coup pour qu'il me réponde en me disant que tout est terminé, espérant que ce n'est rien d'autre que ça. Mais encore une fois, je tombe sur sa messagerie. Ce n'est pas normal. Quelque chose cloche.

Je m'apprête à démarrer mon véhicule lorsqu'une petite voiture se gare devant moi. Je crois reconnaître la femme qui en sort. Il me semble que je l'avais croisée à l'hôpital, lorsque Kirsten y était. C'est l'infirmière qui m'avait offert un chocolat chaud le soir de sa mort, j'en suis persuadée. Elle s'avance vers l'entrée et je plisse les yeux lorsque, de dos, il me semble également reconnaître celle qui accompagnait Ezra au restaurant. Je m'extirpe du véhicule et la rejoins alors qu'elle enfonce sa clé dans la serrure.

— Bonjour ! la salué-je brusquement, provoquant son sursaut.

Elle se retourne vers moi et penche la tête.

— Je vous ai déjà vue, non ?

— Oui, je suis Lexie. On s'est croisées à l'hôpital et je suis une amie d'Ezra.

Je parle vite, poussée par l'urgence. Celle de savoir à quel point je vais avoir mal.

— Oh ! s'étonne-t-elle avant d'afficher un grand sourire. Il m'a un peu parlé de vous.

Je ne sais pas comment lui poser la seule question qui m'intéresse.

— Il va bien ?

Son visage affiche une mine perplexe et elle détourne le regard. Je sens mon cœur prêt à se fissurer.

— Il ne vous a rien dit ?

— Dit quoi ?

Mon cœur est sur pause. Il attend l'étincelle qui le fera exploser. Tout à coup, je regrette d'avoir passé la nuit-là, de ne pas être rentrée chez moi. Si je l'avais fait, je n'aurais pas à faire face à cette conversation.

— On s'installe ensemble ! s'exclame-t-elle joyeusement.

Trop joyeusement pour que mon cœur ne le supporte. Nos émotions se contredisent. Les miennes anéantissent absolument tout, tandis que les siennes la rendent étincelante. Néanmoins, je suis rassurée de savoir qu'il va bien.

— Si tôt ? ne puis-je m'empêcher de demander.

Pourquoi m'a-t-il rejoint il y a deux nuits ? Pourquoi m'infliger ça ?

— Oui, ce n'était pas prévu, mais je vais avoir un bébé, m'annonce-t-elle heureuse. C'est vrai que...

À partir de là, je ne l'entends plus. Mon cœur bat furieusement dans mes oreilles et je me sens sur le point de vomir mes tripes. J'ai trop tardé et je l'ai perdu. Est-ce qu'il l'aime ? Je n'en sais rien, mais je connais Ezra et il est un homme de valeur. La réalité s'impose à moi lorsque sa main repose sur son ventre où se trouve, à l'intérieur, un bébé de lui.

— C'est super, feins-je de me réjouir alors qu'elle continue de s'extasier sur leur progéniture à venir.

— Vous vouliez le voir ? Je peux lui laisser un message. Là, il est parti en dépannage, mais dès qu’il m’appelle, je...

— Non, la coupé-je. Ça ira.

Je lui souris faussement, tout en évitant son regard. Je me sens désormais coupable d’avoir été la maîtresse de son mec. Parce que si Ezra est mon ami depuis six ans, il était avec elle quand on a couché ensemble.

Je m’éloigne sans un regard en arrière et grimpe dans ma voiture. Je roule, longtemps, sans savoir où aller. Je ne pleure pas, à aucun moment. Je crois que je ne réalise pas ce que je viens d’apprendre. Je me dis aussi que le karma en a de belles. Ma vie est-elle condamnée à jouer sur les mauvais timings ?

Je passe le reste du week-end avec le sentiment de flotter, d’être là sans pouvoir interagir avec le monde qui m’entoure. Je me suis levée, j’ai mangé, du moins un peu, et j’ai tourné en rond. L’absence de Tara accentue ma solitude. Si elle avait été là, ça m’aurait évité de cogiter, mais hélas, je me suis retrouvée seule avec mon cœur déchiré. Je n’ai même pas tenté de le faire taire. Je sais qu’il n’y survivrait pas. Ezra ne m’a pas contactée, je n’ai pas non plus cherché à le faire. J’aurais juste voulu qu’il m’annonce la nouvelle lui-même, qu’il m’avoue tout. J’aurais été blessée, mais j’aurais sans doute compris.

Je ne peux pas lui en vouloir, je me suis retrouvée seule avec un enfant à naître et je ne le souhaite à aucune femme. Ezra est fidèle à lui-même, il assume. Je tente de faire le vide, mais la jalousie s’incruste. Je suis jalouse de cette fille, de ce bébé, de cette famille qui ne sera jamais la mienne. Je comprends alors ce qu’il ressentait ces derniers mois. Si j’avais été plus rapide, si je lui avais ouvert mon cœur plus tôt, nous n’en serions pas là.

Le dimanche, en fin de journée, Asher dépose Tara. J'ouvre la porte, inquiète par l'accueil que va me faire ma fille. Je ne suis pas sûre de pouvoir retenir les larmes une seconde de plus si elle me rejette. C'est avec un profond soulagement que je la vois courir dans ma direction pour se jeter dans mes bras.

— Pardon, maman, me dit-elle en accrochant ses bras à mon cou.

Je renifle son odeur, inspire profondément et la serre contre moi. Mon cœur se sent plus léger. Je savais que ça ne durerait pas, mais j'ai tout de même eu peur qu'elle m'en veuille encore à son retour. Asher se tient sur le pas de la porte.

— C'est moi qui te demande pardon, mon cœur.

Ma fille embrasse vivement ma joue et s'éloigne enfin.

— C'était bien avec papa ?

— Oh que oui ! On a fait du manège, on est allés..., poursuit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

D'un mouvement de tête, je fais signe à Asher de nous suivre. Nous nous retrouvons donc tous les trois à discuter joyeusement de leur programme, du film qu'ils sont allés voir au cinéma. Je suis ravie du lien qu'ils tissent peu à peu. Ils sont de plus en plus complices et vont même jusqu'à avoir des *private joke*. Je n'en suis nullement jalouse, c'est ce que je voulais pour elle.

Je suis heureuse pour Asher aussi. Il me semble moins malheureux après avoir passé du temps en sa compagnie. Ses yeux sont toujours tristes, teintés de culpabilité, mais il sourit plus sincèrement.

Notre fille termine son verre de lait avant de se précipiter dans sa chambre, trop pressée de retrouver son doudou qui était resté à la maison.

— Tu as pu le voir ? me demande-t-il alors que je regarde les escaliers en souriant.

Je secoue la tête par la négative.

— J'ai passé la nuit devant chez lui. Pathétique pas vrai ? avoué-je dans un sourire las en lui faisant face.

Il m'adresse un sourire compatissant et je n'en reviens pas d'être en train de me confier à mon ex-petit-ami.

— Et alors ? m'encourage-t-il.

— Alors j'ai rencontré sa petite-amie.

— Il avait une... Et vous avez...

Je ne lui demande même pas comment il a su. Je suppose que je suis beaucoup plus transparente que je le pense.

— Ne me juge pas, le coupé-je voyant sa mine choquée. Il en a toujours une, sauf que cette fois, il semblerait qu'ils s'apprêtent à accueillir un mini-eux.

— Lex..., tente-t-il.

Je ne rétorque même pas lorsqu'il m'appelle par mon diminutif.

— Ce n'est rien, je finirais par m'en remettre, dis-je la gorge nouée.

Il ne rebondit pas. Ne me dis pas qu'il est désolé, ni que ça ira. Il se contente juste d'acquiescer avant de se redresser afin de rentrer chez lui.

— Tu veux que je garde encore Tara ? me propose-t-il alors que je me lève à mon tour.

— Non, ça me fait du bien de l'avoir avec moi.

Il hoche la tête tout en s'éloignant. Je le suis jusqu'à la porte et il me salue d'un geste de la main.

— Merci, Asher. Pour elle, avoué-je.

Il se retourne pour me faire face. Le silence de ce début de soirée nous englobe alors que les derniers rayons de soleil filtrent à travers les arbres. Malgré la légère brise, l'air est chaud.

— C'est plutôt à moi de te remercier.

Mes sourcils se froncent d'incompréhension puis il lève son regard vers la chambre de Tara.

— Tu as élevé une petite fille formidable. Tu t'en es très bien sortie.

Je rends le sourire qu'il m'adresse lorsqu'il me regarde à nouveau. Je suis soulagée de constater que, finalement, je suis peut-être une bonne maman. J'ai eu mes bas : les coliques, les bobos difficiles à gérer, les crises de larmes, mais j'ai fait de mon mieux. Bien sûr, j'étais aidée et soutenue, mais son compliment me va tout de même droit au cœur.

Il se détourne à nouveau et remonte dans son véhicule avant de quitter ma rue. Lorsque je referme, j'entends Tara jouer dans sa chambre et je me décide à la rejoindre. Cette maison est bien trop vide sans elle.

Nous jouons une bonne heure. Tout d'abord sagement, mais ça finit rapidement en chatouilles et autres enfantillages. Alors qu'elle est dans son bain, je la regarde, attendrie, tandis qu'elle joue avec son dauphin.

— Je suis désolée, ma puce. Pour l'autre jour.

Elle arrête de faire nager son jouet et se tourne vers moi.

— Papa m'a dit.

— Il t'a dit quoi ? demandé-je, étonnée.

— Que parfois les grandes personnes font des promesses parce qu'ils voudraient que ça soit vrai, mais que des fois ils peuvent rien faire pour les tenir. Comme quand tu me promets de m'acheter une glace et que le magasin il est fermé.

Je ne peux réprimer mon sourire devant son air sérieux lorsqu'elle me relate ce qu'elle a retenu de leur conversation. J'imagine Asher tenter de lui expliquer par métaphore ce qu'il s'est passé ce soir-là. Je l'embrasse sur la tête avant de laver ses cheveux.

Lorsqu'elle est propre, je la sèche, l'habille et nous mangeons tranquillement tout en riant. Puis, à la nuit tombée, je la couche dans son

lit. Contrairement aux autres soirs, le rituel du dodo ne dure pas. Je suppose que son week-end avec son père l'a bien fatiguée.

Je me retrouve alors seule sur le canapé, fixant sans relâche mon téléphone. Je ne parviens plus à jouer la comédie et les dernières digues cèdent. Celles que je retenais depuis samedi matin. En silence, pour ne pas réveiller ma fille, je pleure. Je sens mon cœur se fissurer en repensant à lui. J'avais abandonné tout espoir et, alors que je m'autorisais à y croire, le destin s'en mêle. Le pire, c'est que seule la colère pourrait me soulager, mais je ne parviens même pas à le détester de l'avoir choisie, elle.

Chapitre 31

Je termine d'étiqueter les nouveaux arrivages lorsque Jerry m'informe qu'il est l'heure pour moi de prendre ma pause. J'obéis, sans chercher à me battre. Je n'en ai pas l'envie, pas aujourd'hui. Je récupère donc mon sac et me dirige le pas lent jusqu'au Diner. La journée est chaude et je peine à garder mon souffle.

Lorsque je pénètre à l'intérieur du restaurant, tout le monde se tourne vers moi et le silence envahit la pièce. Je porte tant que ça les traces de mon chagrin ? Je décide de les ignorer, eux et leurs commérages, et prends place à ma table habituelle. Nina me rejoint rapidement, une ride soucieuse sur le front.

— Comment tu vas ?

À ce point-là ? Je hausse les épaules puis soupire.

— Je ne pensais pas être si transparente.

— Lexie..., m'encourage-t-elle.

— Ça ne va pas trop, non. Mais si on pouvait éviter le sujet.

Si j'en parle maintenant, je risquerais de craquer. Encore. Et il en est hors de question.

— Et lui ?

Je hausse les épaules et balaie sa question de la main. Qu'est-ce qu'on peut en avoir à faire de comment il va ? C'est lui qui me laisse tomber. Mes sourcils se froncent lorsque je me rends compte de l'air grave qui s'affiche sur son visage, d'habitude si enjoué.

— De quoi tu me parles, Nina ?

— Ezra.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je suis certaine que son inquiétude n'a rien à voir avec ce qu'il se passe entre nous.

— Lexie... il a eu un accident de la route tôt samedi. Je...

À ces mots, mon cœur bondit et je me relève de ma chaise.

— Non, c'est faux, j'ai vu sa copine hier, elle m'a dit que...

Mais mes mots se meurent dans ma gorge quand je me rends compte qu'elle me dit la vérité. Autour de nous, les murmures se sont tus.

— Pourquoi personne ne m'a prévenue, hurlé-je aussitôt. Pourquoi ?

— On pensait tous que tu serais déjà là-bas, s'affole-t-elle. Je n'ai pas osé te déranger pendant que tu...

— Je n'étais pas avec lui... Je... mon dieu, je l'ai laissé seul. Je...

Je la repousse en quittant le Diner. L'urgence a pris possession de moi. La détresse aussi.

Et si... Non, c'est impossible. Pas lui.

Les larmes ruissellent sur mes joues alors que j'arrive à ma voiture. Je m'y engouffre et sèche mes yeux avant de démarrer le moteur. Je me fiche des limitations, trop inquiète par son état. Je zigzague dans les rues priant pour qu'il n'ait rien de grave. Priant pour qu'il aille bien.

Lorsque je me gare devant l'hôpital, je m'en éjecte d'un bond et rejoins rapidement l'accueil. Je tourne sur moi-même, complètement déboussolée alors que j'en connais presque chaque recoin depuis l'hospitalisation de Kirsten. Je me dirige vers l'accueil et hurle presque le nom d'Ezra auprès de la réceptionniste. Je suis dans un état second. Comment va-t-il ? Où est-il ? Est-ce grave ? Je la noie sous mes questions et la pauvre semble dépassée. Je sais bien que je dois ressembler à une folle, mais j'ai déjà trop perdu. Je ne peux pas le perdre lui.

— Il va mieux, tente-t-elle de me rassurer. Il est dans la chambre cent vingt-trois, il...

Elle n'a pas le temps de finir sa phrase, que je cours déjà à travers le bâtiment. Je n'ai plus de souffle, plus de cœur. Je suis juste en attente. Elle m'a dit qu'il allait bien, pourtant j'ai besoin d'en avoir la preuve, j'ai besoin de le voir.

Alors que je traverse les couloirs, je me replonge dans ce jour maudit.

— *Mis hijos, mis hijos.*

Ma mère pleure, sans s'arrêter et moi, je reste là. Incapable du moindre mouvement. Nous attendons, patiemment, d'avoir des nouvelles. Les corps n'ont pas tous été identifiés, ni les blessés critiques. Nous savons juste qu'ils font partie d'une de ces deux catégories. Je ravale la bile qui ne fait que remonter dans ma gorge. J'ai quelques blessures superficielles dues à ma sortie par la fenêtre, mais rien d'autre. Un médecin a voulu m'examiner, mais j'ai refusé. Je ne voulais pas m'éloigner. Je veux les voir, me rendre compte qu'ils vont bien. J'étouffe un sanglot lorsque leurs visages se superposent aux corps de mes deux meilleures amies.

Un médecin sort d'une salle d'opération.

— *Les proches de Liam Peterson.*

Je me redresse aussitôt, tout comme mon père. Nous nous précipitons sur lui, l'assommant de questions, puis nous attendons ses réponses, son verdict.

— *Il va s'en sortir, nous rassure-t-il. Malheureusement, la balle a traversé la moelle épinière. Il...*

— *Ça veut dire quoi, docteur ? le coupe ma mère.*

— *La balle était assez basse ce qui a évité des dégâts trop importants. Mais il sera malheureusement paraplégique.*

Mon souffle se coupe à cette annonce, mais je ne peux m'empêcher de ressentir du soulagement. Il est vivant.

— *Paraplégique ? lui demande-t-elle.*

— *Il ne pourra plus marcher.*

Mon père la soutient alors qu'elle s'effondre. Je n'arrive pas à la consoler parce que, contrairement à elle, je ne parviens à retenir que la bonne nouvelle.

— *Je suis navré. Il va être conduit dans une chambre où il pourra se remettre de son opération et de ses blessures. Un médecin viendra vous voir.*

Il salue mes parents puis s'éloigne d'eux. Et alors qu'il me dépasse, je me retourne vers lui.

— *S'il vous plaît. Louis, c'est son jumeau, il... on ne sait pas où il se trouve.*

Il m'adresse un regard compatissant avant de se rapprocher de moi.

— *Un garçon est arrivé dans la même ambulance. Mon confrère est en train de l'opérer. Si ce n'est pas lui, il est quelque part ici, on viendra vous trouver dès qu'on l'aura identifié.*

À ces mots, il s'éloigne pour s'occuper d'un autre patient, le bras en sang. Je recule jusqu'à buter contre le mur. Je me laisse glisser au sol, le cœur tambourinant violemment.

Le temps est long. Papa reste mutique sur sa chaise tandis que maman prie sans s'arrêter. Mon regard est baissé sur mes doigts qui se resserrent, blanchissant mes phalanges. Un infirmier est venu nous confirmer que c'était Louis qui se trouvait sur la table d'opération. Il n'a pas pu nous donner plus d'informations et nous a juste demandé d'attendre.

Ce que nous avons fait sans relâche depuis.

Au bout d'un moment, qui me paraît durer une éternité, un médecin passe une porte. Il s'approche de mes parents, la mine grave. Les sanglots de ma mère mêlés aux cris étouffés de mon père recouvrent ce qu'il dit.

Je me relève, les dépasse et arrive dans un long couloir blanc. Sur ma droite, une porte semble ouverte, les jambes tremblantes, je m'en approche. J'ai besoin de le voir, de me convaincre que maman pleure de soulagement. Dès que je pénètre à l'intérieur, l'odeur me donne la nausée, me forçant à retenir ma respiration. Le sang tapisse le sol et les infirmiers sont occupés à nettoyer. Mon regard le trouve immédiatement et je retiens un hoquet. Non, non, non. Ce n'est pas possible. Autour de lui, les infirmiers s'affairent, aucun ne semble me remarquer.

Je m'avance d'un pas, juste d'un. Puis m'arrête à nouveau. Il faut qu'il respire, qu'il me sourie. Je veux qu'il râle parce que je lui fous la honte devant ses copains, je veux juste que Louis me sourie. J'observe son buste, mais il ne se soulève pas. Il doit pourtant le faire, il n'a pas le droit de rester figé !

Un infirmier me demande de sortir et je lève mon regard sur lui.

— S'il vous plaît, c'est mon petit frère.

Mes mots peinent à sortir tant ma gorge est serrée. Un autre infirmier s'approche à son tour et le premier se décale pour me laisser passer.

Je porte à nouveau mon regard sur Louis. Une femme ôte le tube qui se trouvait dans sa bouche et dépose un drap sur son corps. J'avance jusqu'à me trouver devant lui, ma main vient se nicher dans ses cheveux, mais il ne réagit pas. Mes paupières s'abaissent et me renvoient cruellement les images d'un temps où nous étions heureux. Je le revois m'admirer, émerveillé, alors que je portais ma robe de bal.

Je l'aime tellement.

Je retiens les sanglots, les larmes, je refuse d'y croire. Liam a besoin de lui, j'ai besoin de lui. Ils sont mes bébés, ceux que je contempiais lorsqu'ils dormaient dans leurs berceaux. Nous avons peu d'écart, mais mon tout premier souvenir les concerne eux. Ils étaient ma vie. Mon cœur se comprime lorsque je me souviens des derniers mots que je lui ai crié : « Je t'aime ». Je me souviens aussi de son immense sourire et mes yeux se rouvrent sur ce visage sans âme.

— Louis, le grondé-je. Réveille-toi, Louis.

Je ne pleure pas, je n'y arrive pas. Je le secoue juste pour qu'il ouvre les yeux, mais rien y fait, il ne bouge pas. Je me mets à lui crier dessus. Je lui hurle de se réveiller, de ne pas nous abandonner. Il n'a pas le droit. Il n'a pas le droit ! Un infirmier me saisit par les épaules et me détourne de lui. Non, je veux attendre qu'il se réveille. Pourtant, je cesse de crier, je cesse de me débattre. Malgré ce que mon cœur désire, mon corps se laisse guider.

— Qui a cru que ce serait une bonne idée ? râle quelqu'un que nous croisons au moment où nous quittons la salle.

J'ai le sentiment d'être inanimée, vide. Nous parvenons dans le couloir et je les laisse m'asseoir sur une chaise. Puis l'un d'eux me parle, mais je ne l'entends pas. Je ne le vois pas non plus. Je suis ici, mais ailleurs. Vivante, mais morte.

Une main se pose sur la mienne. Elle est chaude alors que moi, je suis glacée. Je relève ma tête pour le trouver lui, Ezra. N'en a-t-il pas marre de me sauver, aujourd'hui ? Je lui adresse un sourire, sans âme, juste pour ne pas craquer.

— Tu veux que je reste avec toi ? me demande-t-il avec douceur.

Ses sourcils se froncent et son regard se dirige sur mes mains. Je remarque alors que je tremble comme une feuille. Mon pantalon, lui, est

taché de vomi et de sang. Il y en a partout. Il est à présent sec, mais son odeur ne me quitte pas.

— Tu veux que je passe récupérer des vêtements propres chez toi ?

Mes yeux me brûlent et ma gorge est irritée d'avoir trop crié. Je voudrais que ce cauchemar prenne fin, que tout redevienne comme avant. Je voudrais que ces bruits incessants fuient mon crâne. Je voudrais que Louis soit toujours vivant, que Liam n'ait aucune séquelle.

— Lexie ?

Ma vision s'obscurcit.

— S'il vous plaît, l'entends-je crier.

— Appelez le médecin, elle est en état de choc. Qui l'a laissée seule ici ?

Je n'entends plus rien, rien d'autre que le silence. Je ne vois plus rien, rien d'autre que le noir.

Chapitre 32

Le cœur battant, je patiente devant la porte de sa chambre. Effrayée à l'idée de ce que je pourrais y trouver en l'ouvrant. Et si c'était grave ? Je n'arrive même pas à imaginer le gouffre dans lequel ça me plongerait. Mon bras tremblant se lève et mon poing serré s'abat contre le bois.

Réponds-moi, réponds-moi, réponds-moi, me répété-je en boucle dans ma tête.

S'il me répond, c'est qu'il va bien. S'il me répond, c'est qu'il est toujours là. Mais rien ne me répond, rien d'autre que le silence.

Rassemblant mon courage, ravalant mes larmes, je fais coulisser la porte de la chambre. Je ferme les yeux comme pour ne pas voir. Tant qu'ils seront fermés je peux me maintenir dans l'illusion que tout va bien pour lui, pour moi, pour nous.

Mes paupières se soulèvent, mais je n'ose pas faire un pas. Mon cœur grossit et éclate. Pas de douleur, non, de soulagement. Je ne peux retenir les larmes de le voir si amoché. Pourtant, le soulagement prend possession de moi lorsque je constate qu'il n'est ni intubé ni relié à un quelconque appareil. Un bandeau entoure son crâne, sa jambe droite est plâtrée, mais, à première vue, il respire seul. Juste un peu de casse. Ça, je peux l'endurer.

Le visage endormi, il semble apaisé. Je voudrais le réveiller, l'embrasser, lui dire que je suis désolée d'avoir tardé, qu'il m'a manqué et que je l'aime. Que tandis que je courais jusqu'ici, j'ai cru mourir un million de fois, mais il dort, alors je retiens mon impatience. Je le laisse se reposer et je lui dirai ces mots qui ne demandent qu'à être prononcés quand il aura ouvert les yeux.

Je pénètre dans sa chambre et referme aussi silencieusement que possible la porte coulissante. Je m'avance jusqu'à lui, balaye son corps de mon regard puis observe sa cage thoracique avec attention. Elle se soulève, s'abaisse, se soulève, s'abaisse. Je ne me lasse pas de ce simple mouvement auquel personne ne prête jamais attention. D'un revers de main, j'efface mes larmes et me concentre à présent sur son visage. Un hématome s'est formé sur sa joue droite, mais il n'a en rien perdu de sa beauté. Mes doigts s'approchent lentement de lui. J'ai peur qu'il ne soit qu'un mirage et qu'à mon simple contact il s'évapore. Pourtant, parce que je ne peux plus endurer cette distance, je saisis sa main dans la mienne.

C'est à ce moment-là que je respire enfin. Une grande inspiration qui gonfle mes poumons d'air pour la première fois depuis trois jours. Reconnaisante qu'il me redonne mon souffle, je presse sa main un peu plus fort. Je voudrais l'embrasser, mais je risquerais de le réveiller. Voyant que son sommeil semble être profond, je le libère enfin et prends place sur un petit sofa que je rapproche autant que je le peux. Je saisis mon téléphone, annonce la nouvelle à Asher et lui demande s'il peut s'occuper de Tara. Il me répond rapidement, me rassurant au sujet de notre fille. J'en profite pour avertir Jerry, je pense qu'il comprendra.

Je m'allonge, sans le quitter des yeux et me laisse bercer par les mouvements réguliers de sa poitrine. Pendant de longues secondes, minutes, heures, je ne fais que ça. Je lutte contre le sommeil pour ne pas qu'il disparaisse, parce que j'ai eu tellement de malchance que j'ai du mal à me convaincre qu'il est bien en vie.

— *Là, tu n'auras qu'à mettre le lit de la petite. Et regarde, ajoute-t-il en m'entraînant par le poignet dans le couloir. Une salle de bain avec*

baignoire !

Il se décale en laissant apparaître la fameuse baignoire où je pourrais baigner Tara. Je me tourne vers lui, ébahie, puis observe tout autour de nous. Cette maison pourrait être une chance pour moi, celle de m'assumer, de m'occuper comme une grande de ma fille. En quelques mois, Ezra est devenu un homme, il gère tout de front. Il prend les devants lorsque je n'ose pas, il repousse les barrières qui me maintiennent sur place. Mais cette fois, c'est beaucoup plus que je ne le mérite.

— Ez, c'est beaucoup trop grand, même si j'ai les moyens de me le payer, je n'ai pas les garanties pour...

J'ai un travail où je ne compte pas mes heures. Les loyers ici sont modérés, mais je n'ai pas d'argent de côté.

— T'occupe pas de ça, j'ai versé la caution, la maison est meublée, tu n'as plus qu'à poser tes valises et à verser ton loyer chaque mois. Lexie, c'est ta maison, ajoute-t-il voyant le doute s'immiscer en moi.

Les larmes me viennent. Depuis la naissance de Tara, il y a huit mois, nous vivons chez Kirsten. Elle est adorable, mais je crois que nous avons chacune besoin de notre espace. Mes yeux se rivent aux siens et je me jette dans ses bras. Ezra est devenu indispensable à nos vies. Nous n'avons pas vingt ans et il est déjà un roc solide, auquel je peux m'amarrer en toute circonstance.

— Merci, merci, merci, clamé-je sans pouvoir m'arrêter.

— Je vous aime, ne me remercie pas.

J'ai perdu les trois quarts de ma famille il y a bientôt deux ans. Ce qu'il en reste est encore trop bancal, mais je n'aurais jamais cru que j'en rencontrerai une nouvelle. Tara, Ezra et Kirsten sont ma nouvelle famille.

Depuis quelque temps, je me remémore tous les moments que nous avons partagés, me demandant si mon cœur l'aimait déjà ou si c'est venu soudainement. Peut-être étais-je trop aveuglée par la reconnaissance, la douleur, la culpabilité pour me rendre compte de ce qu'il représentait réellement. Je sors de mes pensées et quitte des yeux sa cage thoracique pour observer encore une fois son visage.

Mon souffle se coupe lorsque je m'aperçois que ses yeux sont ouverts. Mon cœur bondit et chante une mélodie qui, depuis l'éveil de mes sentiments, est venue remplacer le bruit de balles. Je me redresse et me précipite sur lui pour saisir sa main, pour lui dire à quel point je suis heureuse de voir qu'il va bien. Mais je n'ai le temps de rien puisque mon corps s'immobilise lorsque ses yeux me percutent.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-il froidement.

— Je... je n'ai pas...

Le rire qui sort de sa bouche coupe mon faible élan de courage. Une vague glaciale me submerge quand il détourne la tête et éloigne sa main comme si l'idée que je le touche le répugnait.

— Ez...

— Tu sais ce que j'ai ressenti, Lexie ? Comment as-tu pu ? Deux jours, deux putains de longs jours !

La froideur a laissé place à un orage grondant. Un orage qui me paralyse, qui m'ôte toute capacité à communiquer. Je recule d'un pas. Alors qu'il ancre à nouveau ses yeux aux miens, mon ventre se retourne et ma gorge se serre.

— Sors d'ici, me demande-t-il à voix basse.

— Je...

La porte derrière moi coulisse et je souffle, soulagée, en me disant que ce sera peut-être le répit qu'il me faut pour retrouver mes mots. On va lui faire un contrôle et ça me permettra de gagner du temps.

Je ferme les yeux, calme mon palpitant et, lorsque je les rouvre, je m'apprête à lui parler. Mais une voix dans mon dos me coupe.

— Tout va bien ?

Je la reconnais immédiatement et me retourne vers sa *copine*, dans sa tenue d'infirmière. Elle l'observe, soucieuse, sans m'adresser le moindre regard. Comment a-t-elle pu me mentir ?

— Non, elle allait partir.

Ma tête pivote vers Ezra et cette comédie me donne le courage qu'il me manquait il y a encore quelques secondes.

— Je suis désolée, personne ne m'a prévenue, je suis venue dès que j'ai su.

— Tu es *ma* personne à prévenir. Tu es *ma* famille. On t'a forcément prévenue. Où étais-tu ?

Il doit y avoir méprise, ils ont dû appeler ses parents. Personne ne m'a contactée.

— Je... Non, c'est faux.

— On vous a appelée. Maintenant, sortez, s'il vous plaît, me demande l'infirmière.

Je me tourne vers Ezra espérant qu'il me demande de rester, qu'il accepte de m'écouter, de me croire, mais il détourne la tête. Je recule d'un pas et me décale avant qu'elle ait pu me toucher. Je ne comprends pas son comportement, mais mon regard se baisse sur son ventre et je n'arrive pas à la confronter ni à l'insulter. J'ai beaucoup trop de respect pour l'enfant qu'elle porte.

Je sors de la chambre et la porte se referme dans mon dos. Je retiens mon souffle, ma colère. Elle s'insinue partout, elle bouillonne au point que j'ai peur d'exploser. Je traverse le couloir et repousse la porte par laquelle je suis arrivée et descends à pas lent chaque marche.

À chacune d'elles, je m'arrête un peu plus longtemps. Je dois tenir jusqu'en bas, je ne dois pas craquer, pas tant que je serai dans cet endroit. Mon téléphone sonne et je l'en sors machinalement de mon sac, avant de décrocher.

— Lexie, comment va-t-il ?

À cette question, les digues cèdent. Sans qu'aucun mot ne puisse sortir de ma bouche, je craque totalement, je pleure mon impuissance, ma lâcheté. Avant de perdre mes proches, je me battais contre absolument tout, j'étais même celle qui partait la première au front. Aujourd'hui, je suis épuisée. Épuisée de me battre, de me justifier. Je voudrais juste que tout s'arrête.

Alarmé par les sanglots qui m'étouffent, Asher m'annonce qu'il arrive avant de raccrocher. Cette annonce a le don de me ranimer et je le rappelle de suite pour le rassurer, pour lui dire que ce n'est pas ce qu'il croit, mais il ne décroche pas. Ça a au moins le mérite de faire cesser mes larmes et je me ressaisis. Il va m'en vouloir lorsqu'il découvrira la raison pour laquelle je pleure. Quatre à quatre, je descends les marches et rejoins l'entrée en l'attendant.

Chapitre 33

Ezra :

— Tout va bien ? me demande Samantha tandis que j’observe sans relâche la pluie qui s’abat contre les vitres.

Un orage d’été a éclaté. Chez nous, ils sont rares, mais violents et imprévisibles.

Je ne lui réponds pas, je n’en ai pas l’envie. Je l’entends qui se rapproche de moi et ferme les yeux.

— Ezra...

— Samantha, je suis désolé, mais ça ne change rien à ce que je t’ai dit l’autre jour...

Je sais que je me comporte comme un con, mais si elle a cru que cet accident changeait la donne, elle s’est trompée. Je préfère être honnête avec elle. Elle ne rajoute rien puis le bruit de ses pas, suivi de celui de la porte, m’annonce qu’elle a quitté la chambre. Je ferme les yeux et soupire de lassitude.

Lorsque je suis parti de chez elle pour mettre les choses au clair, j’étais pressé de démarrer enfin quelque chose avec Lexie. Mes rêveries m’ont rendu inattentif et je n’ai pas vu le camion qui passait l’intersection. J’ai eu de la chance, beaucoup de chance. Je me suis réveillé ici et j’ai de suite demandé après elle.

Je l’ai attendue. Les minutes sont devenues des heures et les heures sont devenues deux jours. Deux jours pendant lesquels mon cœur s’est fissuré. Mes parents m’ont rendu visite, mais pas elle. Comment a-t-elle pu ?

Je passe l'après-midi à ruminer ma colère, ma déception. Je n'ai pas touché à mon repas qui est resté posé sur la console. Alors que je zappe de chaîne en chaîne, la porte s'ouvre avec fracas. Je me redresse et fronce les sourcils lorsqu'Asher apparaît.

— Ezra, content de voir que tu vas bien mon pote.

Je retiens un rire mauvais. Il est évident qu'il n'en pense pas un mot. Il n'y a qu'à voir la façon dont il me dévisage.

— Si tu le dis.

— T'as de la chance, crois-moi, parce qu'autrement je t'aurais fracassé moi-même.

Je le provoque du regard. Qu'il essaye ! Moi aussi, je n'attends que ça depuis qu'il est rentré. Il doit être content, c'est ce qu'il voulait.

— T'es vraiment con, lâche-t-il, hargneux.

Je m'apprête à lui répondre, mais il me fait signe de la fermer. Blasé, je le laisse poursuivre. Qu'il dise ce qu'il a à dire puis, qu'il parte.

— Elle n'était au courant de rien. Elle a passé la nuit de samedi dans sa voiture devant chez toi.

Mon attention retenue, je le fixe cherchant à comprendre si ce qu'il dit est vrai.

— Elle t'a attendu toute une nuit et ta miss infirmière a débarqué, lui racontant que tu allais être papa.

— N'importe quoi !

Il n'a pas plus gros comme mensonge ? Il aurait au moins pu faire un effort en crédibilité.

— Elle serait venue me voir pour savoir la vérité, ajouté-je. Elle aurait *cherché* à me voir.

Il se fout de moi ? Si ça n'avait été que ça, Lexie serait venue me confronter, elle aurait cherché des explications.

— Tu crois ? J’ai abandonné Lexie et elle a élevé seule notre enfant. Penses-tu vraiment qu’elle souhaiterait interférer dans la vie d’une autre ? Qu’elle souhaiterait priver un gosse de son père ?

— Samantha n’aurait jamais raconté ça.

Alors que je le dis, je me rends compte de la connerie que je débite. Je ne la connais pas, mais j’essaye de me convaincre que rien de ce qu’il me dit n’est vrai. Parce que sinon, ça signifierait que j’ai rejeté Lexie pour rien. Si c’est le cas, je m’en voudrais.

— Ah bon ? Parce que tu préfères la croire elle plutôt que ta meilleure amie ?

Je ne réponds pas, parce que non, c’est faux. Je grimace lorsque ma main qui passe sur mon visage appuie sur l’hématome qui se trouve sur ma joue.

— Répare tes erreurs, parce que si j’ai une maigre chance de la récupérer, je le ferai, me menace-t-il. Et une autre chose, ça me déchire les tripes de te dire ça, mais tu es autant le père de Tara que moi. Alors sors-toi tes idées à la con de la tête avant qu’il soit trop tard.

À ces mots, il s’apprête à quitter ma chambre, lorsque la panique m’envahit. Je ne peux pas rester ne serait-ce qu’une minute de plus dans cette situation.

— Asher ! Ton téléphone, s’il te plaît ! Je n’ai plus le mien.

Le dos raide, il se retourne et hausse ses sourcils.

— Je dois l’appeler, le supplié-je.

Oui, je supplie l’ex de la fille que j’aime de m’aider à rattraper mon coup. Je n’aurais jamais cru en arriver là... Il secoue la tête puis me lance le téléphone avant de quitter la chambre.

Je le déverrouille et m’empresse de chercher son contact et l’appelle. Une sonnerie, deux sonneries, trois sonneries. Seule sa messagerie vocale

me répond. Je raccroche, dépité. J'ai fait le con, putain ! J'ai tellement cru qu'elle m'avait laissé tomber que, pendant trois jours, je me suis monté la tête. Samantha apparaît et je serre le téléphone avec force. Elle m'avait dit qu'elle l'avait appelée, que Lexie avait affirmé qu'elle viendrait, puis j'ai attendu.

— Tu ne l'as jamais appelée, affirmé-je alors qu'elle note quelque chose sur les documents au pied de mon lit.

Son regard, qui m'évitait depuis son entrée dans la chambre, se pose sur moi.

— Non, souffle-t-elle, honteuse.

— Pourquoi ?

— J'ai cru que c'était une chance pour nous, je suis désolée. Je ne suis pas bête, j'ai compris que c'était pour elle que tu m'avais quittée. Je pensais juste... J'ai cru que si elle sortait du tableau, si tu l'oubliais, tu nous donnerais une seconde chance.

Je suis autant étonné par ce qu'elle me dit que par sa franchise. Je pensais qu'elle se déroberait, qu'elle chercherait à se défendre. En revanche, elle fait fausse route, Lexie ou pas, elle et moi ça n'aurait jamais vraiment collé.

— Et cette histoire de bébé ?

Ses yeux s'écarquillent et des larmes perlent au coin de ses yeux.

— J'ai paniqué... Tu me parlais souvent de Tara, c'est la première chose qui m'a traversé l'esprit.

Je l'observe, tâchant de comprendre où j'ai merdé. On a flirté, on a eu quelques rencards, mais à aucun moment nous n'avons parlé de donner à notre relation une tournure plus sérieuse. Elle s'excuse avant de quitter la pièce. Je n'arrive pas à lui en vouloir ni à la détester, j'ai joué avec elle... je l'ai probablement mérité. Je n'aurais juste pas cru qu'on puisse, par

dépit, aller si loin. Elle pense sûrement m'aimer, mais elle se trompe. L'amour ce n'est pas ça. L'amour, c'est renoncer quand il le faut.

Le téléphone dans ma main se met à sonner et mon cœur bondit lorsque je vois son nom apparaître. Il me faut quelques secondes, pour reprendre contenance, puis je décroche et porte le portable à mon oreille.

— Lex ?

À l'autre bout de la ligne, le silence s'installe suivi d'un raclement de gorge.

— Ezra ? me demande une petite voix.

J'inspire et ravale la boule qui m'obstrue la gorge. Je m'en veux de l'avoir blessée, encore.

Je suis désolé. Je suis un con. Je t'aime. Voilà ce que je voudrais dire, mais le courage me fait cruellement défaut.

— Où es-tu ?

Je n'arrive à rien dire d'autre.

— Devant l'hôpital.

Je ressens un étrange soulagement à savoir qu'elle n'a pas pu partir, qu'elle a passé l'après-midi ici. Puis ensuite la culpabilité. Je sais à quel point elle déteste cet endroit, à quel point il l'a rendue malade. Les rares passages qu'on a fait pour les petits bobos de Tara, elle ne supportait pas d'attendre à l'intérieur. Et savoir que, depuis son départ, elle attend sous la pluie me tord l'estomac.

— Tu veux...

— J'arrive, me coupe-t-elle. J'arrive.

Puis elle raccroche. Je compte les secondes. Mon rythme cardiaque a redoublé de vitesse et je me demande si je ne frôle pas l'arrêt. Je ne dois pas avoir très bonne allure, mais, hélas, je ne peux pas m'arranger. Il ne

faut pas longtemps pour que la porte claque en coulissant et qu'une Lexie trempée apparaisse.

— Je suis désolée, je ne savais pas, je te jure.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'elle traverse la chambre et se jette dans mes bras. Ses sanglots me vrillent le cœur, parce que j'en suis responsable. Malgré la douleur, je la serre en retour. Je m'excuse à mon tour de ne pas lui avoir laissé le bénéfice du doute, d'avoir réagi comme un gamin vexé. À l'image de la pluie, les larmes de Lexie finissent par se tarir.

Elle s'éloigne de moi puis ses yeux brillants se posent sur mon visage. Elle le détaille avec inquiétude.

— Ce n'est rien, j'ai pas si mal, mens-je.

Elle acquiesce avant d'approcher sa main. Du bout de ses doigts, elle dessine l'hématome qui se trouve sur ma joue avant que ses yeux noirs s'ancrent aux miens.

— J'ai cru te perdre, Ezra, murmure-t-elle.

— Je suis là, la rassuré-je la gorge nouée. Je t'aime, Lex.

Une étincelle passe dans ses yeux puis disparaît instantanément.

— Je t'aime, affirmé-je avec conviction. Je sais que ces derniers mois ce n'est pas l'impression que je t'ai donnée, ni même tout à l'heure, mais je te jure que je t'aime. Depuis ce jour-là, quand tout a explosé autour de nous et je ne cesserai jamais.

Ce n'est pas une promesse, juste une certitude. J'ai essayé de ne pas l'aimer et le résultat n'a pas été concluant. Doucement, elle s'approche de moi et ses lèvres se posent sur les miennes. J'inspire son odeur, me délecte de sa douceur. Il est léger et je devine qu'elle a peur à l'idée de me faire mal.

— Je t'aime tellement, Ez, me répond-elle en se détachant de moi.

Mon cœur bondit à ses mots. Un sourire prend naissance sur son visage. Je crois que, depuis la première fois que je l'ai aperçue dans les couloirs de notre lycée, je n'ai attendu que ce sourire et cette phrase. Si ado j'ai imaginé l'effet que ça me ferait, il est évident que j'en avais minimisé l'impact. Je ne l'ai pas sauvée uniquement parce que nous étions dans le même bateau, je ne sais pas si j'aurais pris autant de risques pour quelqu'un d'autre, mais elle était spéciale. Et alors que j'ai cru voir venir mon heure, alors qu'elle était enfin dehors, à l'abri, je n'avais plus peur. C'est à ce moment-là que j'ai compris à quel point c'était elle. Et personne d'autre.

Et aujourd'hui encore, c'est toujours elle.

Chapitre 34

Le soir même, Ezra est autorisé à sortir. En revanche, à cause de ses plâtres, les médecins lui ont recommandé de ne pas rester seul. Voilà pourquoi, je le conduis jusque chez moi. Dans un silence un peu tendu, je coupe le moteur.

— Tu es sûre ? Je peux toujours...

— T'inquiète pas, le coupé-je. Liam est chez sa copine et il y a assez de place.

Depuis que nous avons quitté l'hôpital, il semble s'être renfermé. Je n'ose pas le regarder et sors de ma voiture devenue trop étouffante. Il dégage une aura agacée qui me met mal à l'aise. C'est pourquoi je n'ose l'approcher. Je ne comprends pas son attitude.

Dehors, l'orage a laissé place aux derniers rayons de soleil. Hormis l'odeur de pluie qui colle au bitume, rien ne laisse penser qu'une tempête a eu lieu il y a quelques heures. Je récupère à l'arrière son sac de vêtements avant de contourner le véhicule pour en sortir le fauteuil roulant. Entre son bras et son pied plâtrés, je serais incapable de le soutenir et il ne pourra pas se déplacer en béquilles.

Son visage s'assombrit lorsque je déplie ledit fauteuil et que je l'aide à descendre du véhicule.

— Ez...

— C'est rien.

Je ne rajoute rien puis le pousse jusqu'à l'entrée. Depuis l'emménagement de Liam chez moi, j'ai fait installer une rampe d'accès. Ce qui, je l'avoue, est très pratique. C'est d'ailleurs pour cette raison

qu'Ezra a fini par céder. Si je l'avais écouté, il serait resté tout seul chez lui.

Une fois à l'intérieur de la maison, je déplace son fauteuil jusqu'à la cuisine avant d'ouvrir toutes les fenêtres pour laisser entrer l'air.

Je me retourne pour faire face à son visage terne. Il semble en colère, mais je n'en comprends pas la raison.

— Qu'est-ce qu'il y a ? osé-je.

Il ne me répond pas et se contente de secouer la tête. Je m'apprête à insister lorsque la porte d'entrée s'ouvre dans un grand fracas.

— Maman ! s'exclame Tara.

— Dans la cuisine !

Ma petite blonde apparaît toute contente avec son sac d'école sur les épaules. Asher nous rejoint à son tour et salue d'un bref mouvement de tête, Ezra.

— Papou ! s'exclame ma fille lorsqu'elle l'aperçoit enfin.

Ma fille se jette sur lui avec toute la délicatesse dont elle est capable. Asher est obligé de la retenir dans son élan pour ne pas qu'elle le blesse plus qu'il ne l'est déjà. Oui, elle n'a que cinq ans, mais elle ne mesure pas sa force.

Nous la perdons pendant cinq minutes durant lesquelles elle enchaîne les questions. Le pauvre Ezra a du mal à répondre à toutes. Je les observe, amusée, et suis ravie de voir que leur complicité est restée intacte et que Tara ne lui en veut pas.

Asher m'indique le salon et je l'y suis.

— Tu voudrais que je la garde ?

— Ça ne te dérange pas ?

— Non, ne t'en fais pas. Je pense que tu auras assez à gérer.

Je le remercie et annonce la grande nouvelle à Tara, qui se précipite dans sa chambre pour y préparer son sac. Asher la rejoint pour ne pas qu'elle prenne ses déguisements de princesse pour l'école demain. Mieux vaut être prudents.

Je m'assois face à Ezra et sa colère, presque palpable, m'empêche de le regarder dans les yeux. Je voudrais lui poser des questions, savoir ce qui le mine, mais je préfère attendre que ma fille ne soit pas dans les parages. En attendant, je me décide à cuisiner. J'allume la radio, ne supportant pas le silence qui règne dans la pièce puis prépare les ingrédients pour les mettre dans la marmite. Ma fille et son père quittent la maison après avoir refusé ma proposition de rester manger. Je me doute que leur repas de ce soir sera composé de junk food...

Alors qu'une odeur de sauce tomate embaume la cuisine, je sens l'agacement prendre possession de moi. Avant, on arrivait à parler de tout.

— Tu veux un truc à boire ? demandé-je sèchement juste pour rompre ce silence oppressant.

— Ça va aller.

Je soupire avant de me tourner vers lui.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

— Ne me mens pas !

Il ose enfin ancrer son regard au mien et je sens l'orage qui menace. Pourtant, je ne me dérobe pas, je le confronte, le pousse à me parler.

— Tu auras assez à gérer, hein ?

Mes sourcils se froncent parce que je ne comprends pas pourquoi il me dit ça.

— Pardon ?

— C'est ce que tu penses de moi ? Là ?

— De quoi tu parles ?

— De moi. Là, en fauteuil.

Je comprends alors son changement d'attitude depuis cet après-midi. Il s'est assombri dès le moment où on lui a dit qu'il ferait mieux de ne pas rester seul, que je devrais m'occuper de lui.

— Et ? En quoi c'est un problème ?

— Je ne veux pas être un poids.

— C'est pourtant ce que je suis, moi, depuis des années. Depuis le début, je me repose sur toi. Pourquoi est-ce que pour une fois je ne pourrais pas prendre soin de toi ?

— Parce que je ne suis pas comme ça, je ne me laisse pas abattre, je ne...

Mais il se coupe dans sa phrase lorsqu'il se rend compte de ce qu'il vient de me dire. Je ne parviens pas à lui répondre, à m'énerver.

— Ce n'est pas...

— Si, c'est ce que tu as voulu dire.

Et il n'a pas tort, pendant des années, je me suis reposée sur les autres.

— Et le fait que je t'aide ne voudrait pas dire que tu te laisses abattre. J'aimerais, juste pour une fois, faire quelque chose pour toi.

Je tente de contenir les émotions qui me submergent, mais même avec la meilleure volonté, je n'y parviens pas.

— Je vais prendre une douche, dis-je en le laissant seul dans la cuisine.

Tant pis pour lui s'il est incapable de déplacer son fauteuil. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Et s'il avait été là, ces derniers temps, il se serait rendu compte des efforts que j'ai fournis pour devenir indépendante.

Sous l'eau, je laisse les larmes s'évacuer puis, après un temps qui me paraît bien trop court, je regagne la cuisine. Je suis étonnée de la trouver

vide. Et un peu déçue, aussi. J'aurais bien voulu que ça lui serve de leçon.

Je me déplace pour rejoindre le salon et le découvre, sur le patio, dans son fauteuil. Je prépare la table avant de servir notre repas. Lorsque tout est prêt, j'hésite entre l'extirper de ses rêveries ou le laisser... Je le rejoins simplement et prends place sur mon fauteuil. J'observe le camaïeu de couleur qui a pris possession du ciel. Le bleu, le rose, l'orange, le gris. La toile qui se présente à nos yeux est apaisante.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Ma tête pivote dans sa direction pour le voir qui m'observe. Son regard est troublé et je le devine perdu.

— Pendant six ans, je me suis appuyée sur toi et pas une fois tu ne t'es plaint. Pourquoi ? demandé-je.

— Parce que ça ne paraissait pas être un fardeau. Parce que je voulais prendre soin de toi et de Tara. Parce que c'est ce que fait une famille.

J'acquiesce avant de lui retourner ses arguments.

— Pourquoi serait-ce un fardeau pour moi, dans ce cas ? Pourquoi je ne voudrais pas, pour une fois, prendre soin de toi ?

Il ne me répond pas, mais son visage semble se détendre. Je devine alors qu'il comprend où je veux en venir.

— Tu sais que ton comportement fait très macho ? le grondé-je gentiment.

Il me sourit enfin et secoue la tête comme si j'avais dit la pire ânerie du monde.

— Je n'en suis pas un.

Même lui n'en a pas la conviction lorsqu'il le dit.

— Tu sais que tu vas me le payer ? le provoqué-je.

— Et comment ça ?

— Je vais te mater, t’infantiliser. Dès que tu voudras faire quelque chose, je te devancerai.

— Tu n’oseras pas.

Au regard conspirateur que je lui adresse, il devine que je dis vrai.

— Fais pas ça, s’il te plaît.

— Fallait pas me faire pleurer.

Il semble honteux, mais aussi surpris par mon aveu. Lui et moi ne nous sommes jamais cachés de rien. Ce n’est pas aujourd’hui que je vais commencer en prétendant que notre conversation de tout à l’heure ne m’a pas blessée. Je coupe cependant court à la conversation et lui annonce que mes spaghettis sauce bolognaise sont prêts.

Comme je le lui avais promis, je pousse son fauteuil jusqu’à la cuisine, malgré ses protestations. Il argumente même en me disant qu’il est arrivé là tout seul, mais chose promise, chose due.

Durant le repas, je tente de lui donner la béquie, prétextant qu’il est droitier et que sa main gauche est bien trop maladroite pour qu’il parvienne à manger sans se tacher. Nous nous chamaillons et il se vexe alors que moi, je ris.

Épuisés par ces derniers jours, nous bâillons à l’unisson. Le silence reprend ses droits et avec lui une gêne. Depuis que nous sommes arrivés, malgré l’envie qui me possédait, je n’ai pas osé avoir un geste tendre pour lui. Il faut dire que son attitude n’était pas très avenante.

Mon corps me crie de le rejoindre, mon cœur me supplie de le faire, mais ma tête m’en empêche.

Quand il me dit qu’il voudrait aller dormir un peu, le faible élan qui était en train de naître s’étouffe et je me contente de le conduire jusqu’à la chambre de Liam.

Je lui demande s'il a besoin de quoi que ce soit lorsque nous y sommes. J'attends. Quelque chose. Une demande. N'importe quoi. Mais rien, pas même une blague salace comme il en a toujours eu l'habitude.

Perturbée, je lui souhaite une bonne nuit et quitte la chambre. Dans la cuisine, je fais les cent pas. Je voudrais enfoncer la porte de sa chambre et lui demander où nous en sommes, mais je ne suis plus celle que j'étais avant. Aujourd'hui, j'ai pris l'habitude d'attendre. Alors c'est ce que je fais. J'attends qu'il me fasse un signe. Après une heure à espérer un signe de sa part, je monte à l'étage et me plonge sous les draps.

Malgré le déluge de pensées qui se déverse dans ma tête, je m'endors rapidement.

Chapitre 35

Un fracas me réveille en sursaut, faisant bondir mon cœur. Ses battements se répercutent si fort que je n'entends plus que lui. Je souffle pour tenter de le calmer. Hormis lui, rien ne traduit mon angoisse. Je souris fièrement lorsque je réalise que, peu à peu, les symptômes se font moins nombreux, moins puissants. Les gens ne se doutent pas de ce que c'est que de devoir lutter contre son propre corps, de ne pas pouvoir le contrôler.

Un nouveau fracas rompt le silence de la nuit et je me redresse dans mes draps, à l'affût. Un geignement et je bondis hors du lit pour rejoindre la porte.

Il y a deux secondes, je dormais profondément, ce qui me semble inimaginable étant donné l'adrénaline qui afflue maintenant de toute part. Je l'ouvre et me dirige vers les escaliers. Mon corps se fige lorsque je trouve Ezra en train de tenter une ascension. Il tente de s'accrocher à la rambarde et de monter à cloche-pied. La situation prêterait presque à rire si je ne craignais pas qu'il se blesse.

— Ez... ? le hélé-je doucement.

À l'entente de son surnom, il sursaute puis s'agrippe à la barre de maintien. Sa tête se lève instantanément dans ma direction et je remarque qu'il semble désolé.

— Pardon, me dit-il, essoufflé. Je ne voulais pas te réveiller.

Je ne peux m'empêcher de rire à cet aveu. Il pensait qu'il arriverait à gravir ses escaliers sans un bruit ? Il semble soulagé de voir que je ne suis pas énervée et me sourit. Il se trouve quelques marches plus bas et je voudrais le rejoindre, sans oser le faire. En ai-je le droit ?

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je plutôt.

— Je voulais te rejoindre.

Mon cœur, qui gardait les traces de mon réveil en sursaut, s'arrête. Il me l'a avoué dans un murmure, mais, à la façon dont il me regarde, je devine l'assurance qui l'anime.

— Pourquoi ? demandé-je innocemment.

— Je devais te parler.

— Hm ?

Je pourrais l'aider à monter, mais je veux d'abord m'assurer de ce qu'il veut.

— Je voulais savoir.

— Savoir quoi ?

— Lex...

— Ez...

Je sais que ce n'est pas très honnête de ma part de jouer l'innocente alors que j'attendais désespérément qu'il me retienne il y a de ça quelques heures, mais je suis ainsi.

— Ok... Si tu veux la jouer comme ça.

Il ancre son regard dans le mien et, alors qu'il se trouve en contrebas et qu'il est partiellement plâtré, je me sens toute petite face à lui.

— À l'hôpital, tu me rejoins puis tu m'embrasses. Et ensuite, plus rien. Pourquoi ?

J'avais oublié qu'il était du genre à y aller cash. Pas de fioritures avec lui.

— Je t'attendais, lui avoué-je.

Je suis surprise par mon honnêteté, mais c'est pourtant la vérité, j'attendais un signe. Parce que tout à coup, la distance semblait avoir

repris sa place. J'étais perdue et sans doute trop fière pour lui demander des explications.

— Donc ? me demande-t-il.

— Donc ? répété-je.

Ses traits se durcissent et les miens les imitent.

— Aide-moi à monter, soupire-t-il excédé.

— Non.

— Non ?

Bien sûr que non. Pas tant qu'il ne sera pas clair. On réglerait cette histoire dans ces escaliers s'il le faut. Mais en attendant il ne les montera ni ne les descendra pas. Il restera là tant que notre situation ne sera pas limpide. Pour lui montrer ma détermination, je m'assois sur la marche la plus haute et m'accoude à mes genoux. Il soupire avant de s'asseoir difficilement. Je l'observe grimacer tandis qu'il prend place. Je réalise alors ce qu'il était prêt à endurer pour me rejoindre. C'est pour cette raison que lorsqu'il tourne sa tête vers moi, lorsqu'il m'observe en masquant sa douleur, je me décide à parler la première.

— Tu m'as sauvé la vie, il y a six ans. Depuis, nous étions amis. Même si tu avais des sentiments pour moi, énuméré-je. Au retour d'Asher, j'ai découvert les sentiments que j'éprouvais pour toi. Pendant ce temps, par ego tu m'as fuie. Jusque-là, j'ai tout bon ?

Il secoue la tête sans masquer son sourire, puis me fait signe de poursuivre.

— Nous nous sommes disputés, ce qui dernièrement devenait une habitude puis tu as débarqué chez moi. Suite à quoi, nous avons couché ensemble.

Je marque une pause au souvenir de cette nuit qui, aujourd'hui, ne me semble être qu'un rêve.

— Continue, souffle-t-il.

J'ancre mon regard au sien. Il semble aussi troublé que moi. Pourtant, je ne relève pas et me concentre à nouveau sur mon récit.

— Tu es parti au petit matin et pendant que tu te retrouvais seul sur un lit d'hôpital, j'ai cru que tu regrettais.

Je ne peux empêcher la culpabilité de se manifester à ce souvenir.

— Passons la partie sur ta petite-copine mythomane.

Ses yeux se lèvent au plafond et il murmure quelque chose d'inaudible. J'arrête de parler, dans l'attente qu'il se répète, mais il n'en fait rien. Mes sourcils se haussent quand sa tête vient se reposer contre le mur. Ses paupières s'abaissent et j'observe ses lèvres alors qu'il parle.

— Elle n'était rien..., répète-t-il. J'ai fait le con. Je lui ai fait croire qu'elle comptait parce que je voulais avoir une chance.

— Une chance ? l'interrogé-je, curieuse.

— De t'oublier.

Cette fois, il s'est tourné vers moi. Je le regarde sans pouvoir lui répondre. Je ne pensais pas que la situation était si invivable pour lui. Aurait-il dû m'avouer ses sentiments avant ? En y réfléchissant bien, je n'en suis pas certaine. Je ne sais pas si j'aurais été capable de les entendre. Aujourd'hui, ce que j'éprouve pour lui me semble clair, mais il y a de cela quelques semaines, je ne l'envisageais pas comme une possibilité, comme une opportunité de recommencer à zéro. J'aurais certainement gâché la chance qu'il m'offre aujourd'hui.

— Continue, me demande-t-il faiblement voyant que je ne reprends pas.

Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées puis me racle la gorge.

— Quand enfin tout est devenu clair, je t'ai rejoint et je pensais que tout était derrière nous, mais tu es devenu distant. J'ai compris tout à

l'heure que ce n'était que parce que tu ne supportes pas la situation, mais je n'ai pas osé...

— Depuis quand n'oses-tu pas ?

— Depuis toi, avoué-je dans un souffle.

Et c'est la vérité. Autrefois, j'étais une fille bien différente. Je n'avais pas peur de me faire remarquer. J'étais intrépide, revancharde, capricieuse. Mais la vie et ses coups bas m'ont ternie. Si bien qu'aujourd'hui, je ne suis plus qu'une pâle copie de celle que j'étais avant. J'ai peur qu'il s'attende à retrouver une fille qui n'existe plus. Oui, il me connaît, mais s'il souhaitait retrouver celle dont il est tombé amoureux lorsque nous étions jeunes.

— Ez... tu es mon meilleur ami. Et j'ai peur, parce que je ne sais pas comment agir. Je suis certaine de mes sentiments, mais je suis effrayée à l'idée de ne plus savoir comment aimer, de ne plus savoir donner.

— Une chance qu'il faille être deux dans une relation, me répond-il sarcastique.

— Tu t'attends certainement à avoir une relation avec une fille qui n'existe plus, ajouté-je sans masquer mon rire à son intervention.

Il soupire puis ferme les yeux en détournant le regard.

— J'aimais la Lexie qui se faisait passer pour une rebelle. Je t'assure, mais ce n'est pas d'elle que je suis tombé amoureux. Je suis tombé amoureux de celle qui préférait mourir seule pour me laisser une chance de m'en sortir. Qui plus est, tu m'as complimenté sur mes capacités d'athlète, me dit-il amusé. Je suis tombé amoureux de celle qui s'est acharnée à vouloir briser cette vitre qui m'empêchait de la rejoindre. Je suis tombé amoureux de celle qui n'a pas pensé à l'avortement lorsque tout s'est écroulé autour d'elle. Mon image de toi n'aurait pas été altérée, mais ça ne m'empêche pas de t'avoir trouvée courageuse.

— Ez...

— J'ai pas fini, me coupe-t-il. Je suis tombé amoureux de celle qui s'est battue pour offrir une vie digne de ce nom à son enfant. De celle qui refusait l'aide de qui que ce soit, non pas par fierté, mais parce qu'elle voulait se battre. Tu penses t'être reposée sur moi ? Mais tu ne t'imagines pas ce que tu as pu accomplir seule. Je suis aussi tombé amoureux de celle qui s'est réveillée depuis quelques mois. Elle est une battante, qui ose enfin la transparence. Tu n'es pas faible, Lex. Dans tout ce foutoir qu'étaient nos vies, tu es restée debout. Tu as eu l'impression de t'écrouler ? Tu ne l'as pas fait. Oui, tu as vacillé et tu as trébuché, mais tu t'es relevée.

Les joues baignées de larmes, je l'écoute énoncer les raisons pour lesquelles il aime celle que je suis.

— Je suis un éclopé des sentiments, moi aussi. J'ai eu des tas de meufs. Je regrette même de t'avoir raconté certaines choses mais, pour être honnête, depuis ce jour-là, à part toi et Tara, je n'ai pas su aimer. Tu penses que c'est toi qui t'es reposée sur moi ? C'est faux. Sans toi, sans Tara, je ne sais pas si j'aurais tenu le coup.

— Ez..., l'interpellé-je lorsque j'entends les trémolos de sa voix.

Son regard humide se lève vers moi et enfin je prends conscience de tout ce qu'il retient depuis toujours par ses blagues et sa légèreté. Ce jour-là, il a perdu tous ses amis, lui aussi.

Sans réfléchir, je le rejoins et le prends dans mes bras. Je ne sais même pas si je l'écrase ni si je lui fais mal, j'ai juste envie de soutenir sa peine.

Depuis des années, l'attentat est un événement qu'on a tu. On ne parle pas d'eux, de ceux qu'on a perdus. Nous avons survécu ensemble, mais nous faisons semblant d'oublier les autres lorsqu'on est ensemble. De sa

main valide, il s'agrippe à mon t-shirt puis, une fois ses larmes taries, il se redresse et me fait face.

— Viril, pas vrai ? me demande-t-il les yeux rougis.

— Tout à fait, réponds-je honnêtement.

Ses larmes ne sont pas une faiblesse, au contraire. Elles montrent à quel point il a souffert et à quel point il s'est montré fort.

Je sèche ses joues puis, toujours émue, je l'embrasse. Mon baiser est gauche à cause de l'appréhension. Je réfléchis beaucoup trop au revirement de notre situation, au changement radical que connaît notre relation. Sa main incline mon visage et il en prend le contrôle. Il épouse ma bouche, tantôt avec douceur, tantôt avec hargne. Et à chaque morsure, je me liquéfie.

Voyant que nos intentions prennent une tout autre tournure, sans avoir à communiquer, nous calmons le jeu.

— Putain de plâtres, murmure-t-il contre mes lèvres.

Je pouffe de rire et me détache de lui. Je l'aide à se redresser et le conduis jusqu'en bas. Lorsque nous arrivons dans la chambre, il s'agrippe à mon épaule et je comprends que c'est sa façon à lui de me demander de rester. Je le dépose sur le lit et le contourne afin de prendre place face à lui.

Yeux dans les yeux, nous nous observons. Par moment, nous sourions. À d'autres, sa main vient frôler ma joue alors que la mienne caresse ses cheveux. Aucun de nous ne reprend la parole, mais je sais que ce n'est qu'une question de temps. Nous ne pouvons plus taire ce que nous éprouvons réellement. Nous avons survécu ensemble : qui mieux que l'autre peut comprendre ce que nous traversons ?

Chapitre 36

Ezra :

Lexie ne me lâche pas des yeux et je regrette d'être partiellement invalide, mais je devine à la façon dont elle me regarde que c'est l'opportunité pour nous de parler, réellement. Six ans qu'on se soutient, mais je sais ce que je garde pour moi et je sais qu'elle ne m'a pas non plus tout dit.

— L'odeur de peinture me donne envie de vomir, mais ça, tu le sais déjà, débute-t-elle. Parfois, je me réveille en sursaut. Dans mes cauchemars, ce n'est pas toi, mais lui qui me trouve.

Je sens l'émotion contenue dans sa voix. Elle m'avoue que ces nuits-là, elle les passe à zapper de chaîne en chaîne. Que les sons de la télévision l'empêchent d'entendre les rafales de tir. Je regrette d'avoir mis tant de temps pour lui ramener une télé quand je me rends compte de ce qu'elle a dû traverser.

— Mon père me manque... ma mère aussi, m'avoue-t-elle. Je les déteste, mais la vérité c'est qu'ils me manquent. Parfois je me prête à rêver qu'ils aient un déclic, qu'ils se rendent compte que Liam et moi sommes toujours là... Mais, je ne suis pas stupide et je sais que ça n'arrivera certainement pas. Que notre famille n'en sera plus jamais une.

Elle sèche une larme du dos de sa main puis reprend. Elle me parle de Miley et de Samantha, de l'amitié qui les liait toutes les trois. Elle m'avoue ne jamais être allée voir leurs parents ni même leurs tombes.

— Parfois, je me sens terriblement seule. Je me demande ce qu'elles auraient pensé de Tara, si elle les aurait appelées Tatie. Je sais que Samantha se serait attelée à lui apprendre toutes les bêtises du monde et

que Miley aurait veillé à son éducation. Elle se serait assurée qu'elle fasse ses devoirs, mais aussi qu'elle sache se défendre.

Au fur et à mesure de ses mots, elle se détend et sourit même à plusieurs reprises. Je me rends compte d'à quel point elle avait besoin de parler d'elles, que faire comme si elles n'avaient jamais existé lui était difficile. Après quelques minutes de silence, je repousse une de ses mèches brunes. Ma main saisit la sienne et je les observe intensément alors qu'elles sont liées l'une à l'autre. Ainsi accroché à elle, j'ai l'impression de me sentir plus courageux.

— Je les connaissais depuis toujours, débuté-je. Depuis nos premiers matchs.

Repenser à eux me fait toujours aussi mal. Nous étions toujours ensemble. Puis, en un claquement de doigts, ils avaient disparu.

— On devait avoir cinq ans la première fois que j'ai parlé à James. Peu à peu, les autres se sont greffés et on a fini par devenir un groupe soudé. La bibliothèque ? Ensemble. Les après-matches ? Ensemble. Les soirées, les week-ends, les entraînements. On était rarement chacun chez soi.

Même en vacances. Il ne se passait pas un jour sans qu'on se voie. James était le rigolo de la bande. Il trouvait toujours tout amusant. Parfois, c'était lassant, mais bien souvent, il trouvait la réplique pour nous faire rire lorsque nous n'avions pas le moral.

Drew, lui, était le taciturne. Un poète dans un corps d'athlète. Ses résultats étaient excellents et il nous arrivait de nous moquer de lui lorsqu'on parvenait à piquer ses dissertations. D'après ce que j'ai su des dépositions de ce jour-là, Lexie était à ses côtés quand il est mort. Étrangement, ça m'a réchauffé le cœur de savoir qu'il n'avait pas été seul.

Michael était un tombeur, mais aussi un compétiteur. Il lui arrivait même de mêler les deux. Il valait mieux qu'il ne sache pas quelle fille

nous faisait craquer sinon, il faisait tout pour l'avoir le premier. Bien entendu, ce n'était que quand notre attirance n'était que physique. Quand il a deviné à quel point Lexie me plaisait, il m'avait poussé à lui parler. C'était même lui qui engageait la conversation lorsqu'on la croisait dans les couloirs. Moi, j'arrivais tout juste à lui dire « bonjour », ce qui me valait systématiquement des coups derrière la tête dès qu'elle disparaissait de notre champ de vision.

Et il y avait Lenny, le plus jeune, mais aussi le plus courageux. Après le lycée, il voulait entrer à l'armée. Il voulait se battre pour notre pays. Ironique de savoir que c'est l'arme d'un compatriote qui a mis fin à sa vie.

Repenser à eux, à nous, me donne toujours l'impression d'avoir un trou béant à la place de la poitrine.

Je me rends compte que je me suis tu depuis trop longtemps lorsque la main de Lexie presse la mienne. Je chasse leurs souvenirs et me racle la gorge.

— On n'aurait pas dû être à la bibliothèque. Du moins, pas eux. J'avais un devoir de littérature à rendre, et ils m'ont suivi. Parce que c'est ce qu'ils faisaient toujours.

Après quelques années, j'ai arrêté de culpabiliser. Même si, par moment, je me dis encore que tout aurait pu être différent si j'avais fait mes devoirs avant.

— J'entends parfois leurs rires, comme s'ils étaient à côté de moi. Et parfois, j'oublie tout : leur visage, leur voix. Ça me fait peur et en même temps je voudrais qu'ils disparaissent, avoué-je.

— Ça va aller mon grand ? me demande maman sur le pas de ma porte. Je me tourne vers elle et secoue la tête.

— Je n'arrive pas à la mettre.

Dix minutes que je fais et défais cette cravate, mais mes doigts sont incapables de faire quoi que ce soit, aujourd'hui.

Elle s'approche et m'aide à la nouer. Elle se concentre et je m'attarde sur son visage fatigué. Des jours qu'elle soutient les mères de mes potes qui, avec les années, sont devenues ses amies.

— Si tu veux me parler... je suis là, tu le sais ?

Je me contente d'acquiescer avant de ravalier la boule qui m'obstrue la gorge. Elle m'embrasse la joue puis me laisse seul. Je ne m'attarde pas sur mon reflet et enfile mes chaussures.

Lorsque je me sens prêt, je quitte ma chambre et rejoins mes parents dans le salon. Sans avoir besoin de parler, nous nous mettons en route. Le trajet est silencieux. C'est oppressant et ma cage thoracique me semble de plus en plus petite à mesure que nous approchons.

Les trottoirs du cimetière sont bordés de véhicules. Toute la ville doit être présente. Mon père nous dépose avant de partir à la recherche d'une place et nous quittons la climatisation de la voiture. L'air moite ne m'aide pas à respirer.

Maman me donne la main et patiente. Elle ne me presse pas. Elle sait que c'est difficile. Du regard, je la cherche. Elle. Celle qui comprend ce que je traverse mieux que personne. Mais les gens sont venus en nombre et il m'est impossible de la trouver. Tous les jours, je suis allé la voir. Nous parlons peu, mais j'ai l'impression que ma présence la rassure. Ou peut-être que je me fais des idées. Peut-être que j'essaye de m'en convaincre parce que c'est l'effet qu'elle a sur moi.

Lorsque je me sens prêt, je m'avance. Certaines personnes se retournent à mon passage et tel Moïse qui fend les flots, je fends la foule. Sauf que je n'ai pas de peuple à mes côtés, juste des fantômes. Mais je

suis un survivant et tout le monde le sait. Alors je mérite le même traitement que ceux qui ont perdu la vie ce jour-là. On m'honore. Mais de quoi ? D'avoir eu de la chance ?

Je baisse les yeux sur mes chaussures et les regarde écraser l'herbe sèche. Je m'approche jusqu'à une rangée de chaises et m'assois. Maman prend place à mes côtés, saisit ma main. Je disparaiss, l'espace de quelques minutes. Je m'imagine que je ne suis pas ici, qu'ils ne sont pas morts, que rien de tout ça n'est arrivé. Je m'imagine que tout est comme avant, qu'ils vont m'appeler pour me proposer un entraînement ou une balade sur la colline. On boirait des bières en cachette et Drew nous roulerait peut-être même un pétard. L'année prochaine on irait à la fac de l'État et on irait de soirée étudiante en soirée étudiante. On retrouverait Lenny après son stage à l'armée. Il nous raconterait fièrement ce qu'il aurait appris là-bas, alors que Michael énumérerait les filles qu'il aurait réussi à chopper pendant les soirées de fraternité. On rirait, on aimerait, on vivrait. Mais aux premiers mots de l'officiant, la dureté de la réalité me rattrape. Il parle sans discontinuer pendant de longues minutes et je n'ai aucune idée de ce qu'il dit. Ses mots sont recouverts par mes maux.

Le silence se fait pesant et tous les regards se dirigent vers la masse située un peu à notre droite. Une personne s'avance vers le drap qui la recouvre et, lorsqu'il est retiré, la brutalité de la scène me fige. Cette représentation de mes amis me fait mal. Ils rient, sourient, mais je ne comprends pas pourquoi celui qui les a sculptés a voulu le faire ainsi ? Ça ne reflète en rien ce que nous traversons. Ça ne reflète en rien le drame que nous vivons. Comment les voir sourire pourrait leur rendre hommage ? Comment ont-ils pu croire que ça nous aiderait ?

Je jette nerveusement un coup d'œil sur les autres rangées pour jauger sa réaction, mais ne la trouve pas. Elle m'a pourtant dit qu'elle avait

l'autorisation de quitter l'hôpital pour s'y rendre, mais où est-elle ?

L'officiant prend place et énumère les noms, un à un. À chacun d'eux, la nausée me gagne, la colère me ronge. À chacun d'eux, les tirs se font plus sonores et leurs râles plus assourdissants. À chacun d'eux, je me revois tenter de briser cette vitre.

— Ezra ?

Je ne me suis pas rendu compte que je m'étais levé. Je l'ai fait dans un élan pour tenter de reprendre mon souffle. Je me fige sur les visages de l'assemblée. Ils sont tous tournés vers moi et m'observent avec pitié ou compassion. Je n'arrive même pas à savoir. Tout ce que je lis dans leurs regards c'est : tu as survécu, pas eux. J'observe une dernière fois cette stèle puis me tourne vers ma mère.

— Je ne peux pas, soufflé-je. Je n'y arrive pas, maman.

Elle se lève, mais je ne lui laisse pas le temps de m'atteindre que je m'enfuis. Malgré ses cris, je cours. L'herbe sèche disparaît pour laisser place au bitume. Tandis que je retiens les larmes, mes pas se font plus rapides. J'accélère au point d'en perdre le souffle et d'avoir envie de vomir. Mais je n'écoute pas mon corps qui me hurle son épuisement, ni mon cœur qui pleure sa douleur. Je cours et cours encore.

Le bitume disparaît pour laisser place à un sol immaculé puis à des escaliers.

Essoufflé, je fais coulisser la porte et la voilà qui apparaît. Celle avec qui je veux traverser ça. Celle avec qui je veux passer l'une des pires journées de ma vie.

— Ezra ? s'exclame-t-elle.

Elle descend du lit lorsqu'elle remarque l'état dans lequel je me trouve et cours jusqu'à moi. Ses bras s'enroulent autour de mon corps et, enfin, je m'autorise à pleurer. Je laisse s'échapper les sanglots que je retenais

depuis trois jours. Je laisse s'échapper la douleur qui me retourne l'estomac et me comprime le cœur. À son corps qui tremble contre ma poitrine, je crois qu'elle en fait de même.

Nous avons survécu à cette tragédie, ensemble. Et je crois que nous devons survivre à cette vie, ensemble.

Chapitre 37

Les jours se sont succédés, les semaines aussi. Tara est rentrée à la maison. Liam, lui, est resté chez sa petite-amie. Ils sont venus dîner à la maison et j'étais heureuse de voir mon frère pleinement épanoui.

La relation que j'entretiens avec Ezra n'a pas évolué, mais la faute aux plâtres.... Du moins, je pense. Aujourd'hui, il va enfin se les faire retirer et il pourra rentrer chez lui. Depuis qu'il est chez moi, nous n'avons pas passé une nuit l'un sans l'autre. Je m'étais habituée aux sommeils sans cauchemars et apaisés. Bien sûr, il m'est souvent arrivé de prendre des coups de plâtre dans les côtes, mais c'était un moindre mal.

Nos baisers sont restés chastes, mais plus par obligation que par manque d'envie.

Comme tous les midis depuis qu'il est là, je rentre manger. L'heure de retourner travailler est déjà là et il règne à la maison un sentiment de fin. Ce soir, il ne sera plus là.

— Tu veux que je t'accompagne ? lui demandé-je pour la énième fois.

— Non, tu devrais aller travailler. Jerry t'attend sûrement.

Il a raison. Même si mon patron s'est montré compréhensif ces derniers temps au niveau de mes horaires, je ne voudrais pas abuser de sa patience.

Je m'approche de son fauteuil roulant et dépose un baiser sur ses lèvres.

— À tout à l'heure ? osé-je.

— Je t'appelle, me promet-il, un sourire doux sur les lèvres.

Je ne m'attarde pas et quitte la maison. Les interrogations m'assomment. Maintenant, que va-t-il advenir ? Je dois avouer que son

état m'arrangeait. C'est égoïste, mais il avait besoin de moi et ça me rassurait.

Alors que j'atteins ma voiture, je me fige et fais subitement demi-tour, avant de me raviser. J'hésite à lui dire ce qui me tracasse. J'en ai besoin mais j'ai peur que ça le fasse plus flipper qu'autre chose. Je me décide finalement à ne rien dire et retourne à ma voiture. Lorsque je la déverrouille, la porte de la maison s'ouvre.

— Lex ?

Le cœur battant, je me retourne.

— On se voit ce soir ?

Le soulagement m'envahit et dans un grand sourire je secoue la tête pour lui donner mon accord.

Je grimpe dans ma voiture et le salue d'un geste de la main avant de prendre la route.

L'après-midi me paraît long, malgré les tentatives de mon patron de faire des blagues. Mon esprit n'est pas ici, mais avec lui, à l'hôpital. En fin d'après-midi, mon téléphone émet un bip m'informant de l'arrivée d'un message.

« Je suis libre d'absolument TOUT mouvement. Venez manger avec Tara. »

Je ne peux m'empêcher de pouffer à la lecture et lui réponds immédiatement que nous serons là.

L'après-midi qui me paraissait déjà long me semble à présent interminable. Quand, enfin, l'heure de partir arrive, je m'empresse de saluer Jerry et de grimper dans mon véhicule pour récupérer Tara chez la nounou. Quand je lui annonce que nous allons manger chez Papou, elle est ravie.

Je pourrais le rejoindre immédiatement, mais pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai envie de me faire belle pour quelqu'un. Pendant que Tara joue dans sa chambre, je me douche, lave mes cheveux et gomme ma peau.

Après m'être habillée d'une tenue simple, mais élégante, je sèche mes longs cheveux bruns et me maquille légèrement. C'est peu, mais même ça, je n'avais plus l'occasion ou l'envie de le faire. Je m'observe dans le miroir et j'ai l'impression que ça faisait une éternité que je ne m'étais pas trouvée jolie.

— Tara, on y va ! l'appelé-je du rez-de-chaussée.

Il n'en faut pas plus à ma fille pour débouler, doudou en main, sac de jouets sur le dos.

— Tu sais que tu as plein de jouets chez Papou ?

Ma fille se contente de hausser les épaules comme si ça constituait une réponse, et je me rends compte que plus le temps passe, plus elle adopte les attitudes de son père. Ce constat me fait sourire et c'est avec une certaine légèreté que je nous conduis jusqu'à chez Ezra.

Au fur et à mesure, mon quotidien s'apaise et je trouve un certain équilibre dans ma vie de maman, mais aussi de femme.

— Tu es sage, d'accord ? demandé-je en ouvrant sa portière lorsque nous sommes arrivées.

Elle m'observe, surprise, ne comprenant sans doute pas mon avertissement. En cinq ans, je ne lui ai jamais dit comment se comporter chez lui.

— Oublie, fait comme d'habitude.

Elle acquiesce, sans pour autant perdre son air ahuri puis, je la dépose sur le sol. Main dans la main, nous approchons de la porte et je sonne.

Il ne faut que quelques secondes pour qu'elle s'ouvre sur un Ezra qui me surplombe. Mon cœur bondit. Ses yeux impatients se fixent aux miens et nous nous observons sans dire un mot.

— Vous vous faites pas un bisou ? nous demande Tara, nous surprenant.

Gauchement, il s'approche et embrasse ma joue. Depuis le début de notre relation, nous avons été discrets. Nous ne voulions pas perturber Tara.

— Vous êtes plus des amoureux ?

Mon regard se baisse vers ma petite blonde qui nous regarde, déçue.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Je vous ai vus vous faire un bisou hier soir dans la cuisine, j'ai cru que Papou était ton amoureux.

Je me tourne vers Ezra qui semble amusé par la situation. Il se tourne vers moi et hausse les épaules.

— Je ne veux pas briser le cœur d'une petite fille.

Il s'approche et dépose un léger baiser sur mes lèvres avant de se détacher en m'adressant un clin d'œil. Je suis prise d'un énorme sentiment de malaise. Quand on était que tous les deux, ça me semblait naturel, mais maintenant, ça prend une tout autre définition. C'est officiel. Surtout si on inclut Tara.

Une fois que nous sommes entrés, Tara se précipite dans sa chambre alors que nous nous dirigeons vers la cuisine. Ezra tend l'oreille et sourit lorsque nous entendons les pas lourds de ma fille.

— Ça fait du bien de l'entendre, ici.

Il semble réellement heureux et je ne peux m'empêcher de sourire bêtement. Son regard s'ancre au mien et le temps se fige. Aucun de nous ne bouge et juste à cet échange silencieux, mon ventre se tord. Il

s'approche lentement de moi, m'ôtant toute capacité à raisonner puis, ses lèvres s'humidifient, déclenchant un besoin impulsif. Je n'attends pas qu'il m'ait atteint pour le rejoindre. Je me pends à son cou et l'embrasse à en perdre le souffle. Ses mains se posent dans mon dos et me rapprochent un peu plus de lui. Notre baiser, bien qu'affamé, reste contenu.

Des baisers, nous en avons échangé, mais ils étaient toujours très chastes. Il les calmait toujours, prétextant son invalidité. Je crois que j'avais besoin de me convaincre que c'était la véritable raison. Et je ne peux empêcher mon cœur de bondir lorsqu'il resserre sa prise sur mes hanches.

Je décide toutefois de calmer le jeu puis mets fin au baiser. La lueur qui anime son regard lorsque nous nous détachons provoque une vague de désir que je suis obligée de faire taire au risque d'aller beaucoup trop loin alors que ma fille joue sagement au bout du couloir. Ses lèvres se posent à nouveau sur les miennes, de façon tendre, puis nous nous séparons pour préparer le repas.

Presque une heure plus tard, après avoir cuisiné en échangeant des gestes tendres, nous nous attablons. Tara nous raconte sa journée, sans omettre absolument aucun détail, comme par exemple la taille du caillou qu'elle a trouvé dans le jardin de la nounou. Nous rions beaucoup, ce qui est devenu une habitude dernièrement. Les fantômes finissent par s'évaporer, par être moins oppressants.

— Vous restez dormir là ? me demande-t-il alors que Tara est devant les dessins animés.

Je suis surprise, mais soulagée qu'il me propose de rester. J'acquiesce rapidement et nous nous installons sur la terrasse après qu'il a couché Tara.

Il se racle la gorge, signe qu'il veut me parler et mon estomac se noue.
Il va rompre ?

Non, il ne t'aurait pas demandé de rester sinon.

Je ne comprends pas l'appréhension qui semble animer ses prunelles lorsqu'il s'adosse à la rambarde face à moi.

— On m'a proposé un poste, m'annonce-t-il.

Je suis surprise par cette nouvelle. Je pensais que son emploi actuel lui convenait. Je bois une gorgée de mon thé, attendant qu'il poursuive, mais il n'en fait rien.

— Pourquoi ça semble être un problème ?

— C'est à Portland.

Le silence s'abat. Il attend une réaction de ma part, mais je n'en ai aucune. Mon esprit a arrêté de penser.

— C'est à..., tenté-je de compter.

— Quatre états d'ici.

J'opine du chef, réalisant ce que ça signifie. À la façon dont il me regarde, je devine qu'il a envie d'accepter. Ces dernières semaines, nous avons parlé, sans barrières. J'ai compris à quel point cette ville l'étouffait.

— Je sais que notre relation est récente, mais depuis six ans nous sommes une famille et je voudrais que vous m'accompagniez.

Au lieu de me soulager, cette requête me comprime le cœur, parce que je ne peux pas l'accepter. Asher vient de revenir, mon frère est toujours là. Je ne peux pas les laisser ici et partir.

— Tu n'es pas obligée de me donner une réponse tout de suite, ils m'ont laissé deux semaines de réflexion.

— Pourquoi ? Comment ?

J'ai tant de questions qui me viennent en tête que je n'arrive pas à les formuler clairement.

— Après l'accident, mon père a contacté un ami de Portland. Il a pensé que m'éloigner me ferait du bien et voilà. Je ne voulais pas mais, finalement, je crois que cette ville peut-être un nouveau départ. Ici...

Ici, on sera toujours des survivants.

Il s'approche de moi puis se baisse à mon niveau.

— Je ne t'oblige pas à me suivre, je veux juste que tu saches qu'on a cette option-là.

— Je ne veux pas que tu aies à choisir entre cette nouvelle vie et moi.

— C'est toi ma vie, Lexie. Je pourrais vivre en enfer juste pour toi.

Je souris lorsqu'il niche sa main dans ma nuque et qu'il approche son visage de moi. Tendrement, il m'embrasse et je me délecte de chacun de ses baisers. Malgré tout, la culpabilité ne cesse de m'envahir. J'ai beau la chasser en me concentrant sur chacune de ses caresses, elle se loge dans mon ventre. Je ne peux pas le suivre, mais je refuse de le retenir ici.

Chapitre 38

Ezra :

Mes parents sont assis dans le salon, ils semblent avoir du mal à accepter la nouvelle. Voilà trois mois que je suis diplômé et la rentrée universitaire approche. À cause de la tragédie survenue dans notre lycée, notre diplôme a été validé sans qu'on ait à terminer l'année. Une façon de ne pas nous forcer à revenir là-bas, je suppose.

— Tu es sérieux ? me demande mon père. Tu ne vas pas... tu ne vas pas...

Il a du mal à terminer sa phrase. Et moi, je n'ai pas le courage de le contredire. Penaud, je les observe tour à tour, espérant leur approbation, leur soutien.

— Tu rêvais tellement de l'université mon chéri, me dit maman. Tu as eu une bourse. Les recruteurs qui sont venus avaient tellement de projets pour toi...

Je sais, ouais. Mais c'était avant. Quand eux étaient là et qu'elle n'était qu'une silhouette au loin. Aujourd'hui, tout a changé. Ils ont disparu et elle est tout ce qu'il me reste. Le football est derrière moi. Approcher un ballon m'est impensable. Je ne pourrais plus jamais jouer. Plus maintenant.

Je ne leur réponds pas, ça ne servirait à rien. Ma décision est prise, je n'en changerai pas.

— Hors de question que tu compromettes ton avenir pour une gamine qui s'est fait mettre en cloque par le premier venu, s'insurge mon père.

Je muselle ma colère, je ne supporte pas qu'il parle mal d'elle. Depuis tout ça, c'est elle qui me maintient en vie. Ils ne le voient pas. Trop heureux de me savoir en vie, ils ne comprennent pas à quel point je peine à survivre. À quel point, chaque réveil est plus difficile que le précédent. Je feins une légèreté qui ne me ressemble plus. Pour les autres, parce que c'est ce qu'ils attendent de moi. Il n'y a que quand je suis avec elle que je peux être moi. Je n'ai pas besoin de parler pour qu'elle me comprenne. Elle interprète même mes silences.

— Ce n'est pas ton enfant, me dit maman.

Malgré la douceur de ses propos, le sous-entendu reste le même.

— Je sais... et elle n'attend rien de moi. Elle me pousse autant que vous à partir, mais je ne peux pas. Je... ma place est ici.

— Ezra...

Je perçois la déception dans sa façon de prononcer mon prénom, mais je n'y peux rien. Depuis des mois, cette ville est oppressante, je peine à y respirer. Sauf quand je suis avec elle. Quand je suis avec Lexie, je reprends mon souffle. Elle est seule. Moi aussi. Cet enfant n'est pas le mien et j'ai tout juste dix-huit ans, pourtant, je veux être là pour elle.

— Et tu vas faire quoi ? Travailler les mains dans le cambouis comme moi ? s'énerve mon père. C'est ça que tu veux ? Finir dans une casse auto ? Cette ville ne t'apportera rien, encore moins maintenant. Pars, fils. Pour ton bien.

Le silence suit sa déclaration. À son regard je devine qu'il souhaite mon abdication. Pourtant, il devrait savoir que je suis têtu et déterminé.

— Monsieur Jefferson m'a trouvé une place dans sa concession.

Cette fois, ses yeux me foudroient. Il aurait dû s'en douter. Je suis jeune. Pas con.

— Bordel, il a tout prévu, s'exaspère mon père.

Oui, je ne suis pas du genre à me laisser vivre. Dès le moment où j'ai décidé de ne pas partir, j'ai cherché un emploi. Tant pis pour la fac, pour les études, pour l'avenir. De toute façon, le mien est ici. Auprès de Lexie et de la petite fille qu'elle mettra bientôt au monde.

— Tu n'approuves pas et je suis désolé, papa. Mais ma décision est prise et réfléchie.

— Réfléchie ? Tu trouves ça réfléchi, toi ?

Je me mords l'intérieur de la joue pour taire la rancœur, le sentiment d'infériorité qui me submerge quand il me parle ainsi. Il se retourne vers ma mère qui ne me lâche pas des yeux, me priant de revenir sur ma décision.

— Laisse cette fille, ici. Tu n'as pas à..., s'énerve-t-il.

Le fait qu'il pense savoir mieux que moi m'exaspère. J'ai toujours tout fait pour qu'ils soient fiers de moi, mais pas cette fois. Il râle encore, mais je ne l'écoute plus. Tout ce que j'entends, ce sont les cris de Lexie ce jour-là. À ce souvenir, je ne supporte plus les mots qui sortent de sa bouche.

— Tu ne sais rien, d'accord ? Tu ne sais rien de l'enfer dans lequel on s'est trouvés. Tu n'y étais pas ! As-tu vu tes amis mourir ? Est-ce que tu as entendu leurs râles alors que dans la pièce d'à côté un camarade de classe s'acharnait à détruire toute vie qu'il croisait ?

La colère se mêle aux larmes, mais je m'éloigne de ma mère lorsqu'elle tente de s'approcher de moi.

— Non ! Elle, elle sait ! Elle était là, avec moi. Et j'ai besoin d'elle plus que de quiconque.

Cette dernière phrase a été prononcée dans un souffle. Ma mère semble dévastée. Je ne sais pas si c'est par les faits que je viens de relater ou si c'est parce que je lui ai fait comprendre que Lexie avait plus d'importance qu'eux.

— *Fais ce que tu veux..., soupire-t-il, excédé. Mais cette ville, il te faudra la quitter. Tu ne seras jamais heureux, fils.*

Je la quitterai peut-être, mais pas seul, c'est certain.

Je l'embrasse pour lui faire comprendre que j'ai besoin qu'elle accepte de me suivre. Partir d'ici sans elle m'était inenvisageable il y a six ans. Aujourd'hui, c'est encore plus le cas, mais j'ai le sentiment que rester nous détruirait.

Notre baiser devient plus gourmand, plus affamé. Deux semaines que nous nous contentons de ça sans aller plus loin. Mais ce soir, j'ai envie de plus. Et à la façon dont elle soupire, je devine qu'elle aussi.

Je me détache d'elle et me redresse en lui tendant la main. Elle la saisit puis, en silence, je l'entraîne à ma suite.

Lorsque nous nous retrouvons dans ma chambre, je me tourne vers elle. Je devine le tourment qui la possède. Et à la façon dont elle me regarde, je comprends qu'elle ne me suivra pas. Pour faire taire ma déception, je l'embrasse à nouveau après avoir refermé la porte. Je plaque son corps contre celle-ci et pétris ses hanches. Je veux qu'elle sache que j'ai besoin de partir d'ici. Je n'y survivrai pas plus longtemps.

Je ravale la boule qui m'obstrue la gorge et l'embrasse de plus belle. Nos langues se mêlent tandis que mes doigts s'infiltrèrent sous son chemisier. Elle semble retenir ses gestes, sans doute par peur de me blesser, mais je ne veux pas qu'elle me protège de ce qu'elle me ferait subir.

Impatients, mes doigts ne s'attardent pas et remontent jusqu'à sa poitrine. Je retiens mon souffle lorsqu'ils passent sous son sous-vêtement.

J'ai connu des filles, mais aucune n'arrivait à me la faire oublier et, aujourd'hui, à chaque fois qu'elle m'autorise l'accès à des zones que je pensais ne jamais pouvoir toucher, j'ai l'impression de rêver.

Ses mains passent sous mon t-shirt et m'enflamment plus que je ne le suis déjà. Je presse sa poitrine pour qu'elle comprenne que je ne veux pas de sa réserve et elle se fige. Nos bouches se détachent puis mon visage s'éloigne du sien. Mes paupières se soulèvent pour rencontrer son regard. Je colle un peu plus mon corps contre le sien, pour qu'elle saisisse l'ampleur de mon désir, pour qu'elle s'imprègne de son urgence. Ses lèvres s'entrouvrent et le soupir qui s'en échappe, lorsque ses yeux se referment, me galvanise.

Ma bouche percute à nouveau la sienne et, cette fois, elle ne se retient plus. Ses ongles me lacèrent le dos, provoquant une douleur délicieuse. Ma main presse avec plus de force sa poitrine et le gémissement qui s'échappe d'entre ses lèvres, se répercute contre les miennes et fait vibrer ma poitrine.

Comme si c'était un signal, nous relâchons tout ce que nous contenions ces derniers temps. Je la dirige sur le lit et nos mains, impatientes, font disparaître nos vêtements. Quand plus rien ne fait barrage entre nous, j'embrasse chaque parcelle de son corps, j'en goûte chaque morceau. Son souffle devient plus lourd, me poussant à approfondir mon exploration. Je la dévore alors que son corps se cambre et que sa tête s'enfonce dans l'oreiller. Ma langue la taquine jusqu'à ce que ses muscles se bandent, jusqu'à ce que ses pieds se recroquevillent et qu'elle jouisse dans son poing pour étouffer ses gémissements.

Alors qu'elle se remet doucement de son orgasme, j'enfile un préservatif avant de me coucher sur elle. Nos regards sont rivés l'un à l'autre, ses jambes s'écartent encore pour me laisser un meilleur accès et,

enfin, j'entre en elle. Nos respirations se suspendent, nos lèvres s'humectent et, lentement, nos corps ondulent.

Ce que me transmettent ses yeux me déstabilise. J'en ai tant rêvé, je l'ai tellement espéré, qu'à présent, ça me chamboule. Peu à peu, ses paupières se referment, alors que son corps se tend. Je voudrais qu'elle me regarde encore et encore et, en même temps, je suis soulagé qu'elle ne le fasse plus. J'aurais peur de la supplier de tout quitter pour moi.

Ses talons s'enfoncent dans mes fesses et j'approfondis mes assauts. Nos doigts se lient avec puissance et ma bouche s'empare de la sienne. J'aspire ses gémissements, les étouffe. Bientôt, ils se transforment en supplique et elle chante mon prénom. Jamais cette litanie ne m'avait tant secoué. Peu à peu, les rires de Lexie et ses soupirs se sont mis à remplacer les sons qui m'empêchaient de trouver la paix. Autrefois, elle m'apaisait le jour, mais aujourd'hui, elle le fait aussi la nuit. Serais-je prêt à perdre ça ? Quitter cette ville sans elle aurait-il un sens ? Non. Je me berce d'illusions. Ma maison, c'est elle. Peu m'importe si je suis condamné à vivre ici. Je le lui ai dit. Je pourrais vivre en enfer pour elle.

Chapitre 39

Quelques jours ont passé. Quelques jours durant lesquels, mon esprit n'a cessé de carburger. Le suivre ? Impossible. Rester ? Impossible. Le laisser partir ? Impossible. Aucune solution ne me vient, aucune en tout cas qui me soulagerait. Chacune des portes qui se présentent à moi me terrorise.

— Coucou Sœurette, me salue mon frère alors que Julia l'aide à sortir du véhicule.

Ce soir, elle est de garde. Nous avons donc décidé d'en profiter pour passer un peu de temps à deux. Occasion qui se fait de plus en plus rare entre sa relation avec Julia et celle que je débute avec Ezra.

Sa copine vient m'embrasser la joue puis nous papotons quelques minutes avant qu'elle ne parte travailler. J'abandonne Liam sur le perron et vais lui chercher une bière. Lorsque je le rejoins, je le surprends à naviguer dans ses pensées. À en croire ses sourcils froncés, je devine qu'elles ne prennent pas un chemin agréable. Je me fige et profite de ses rêveries pour l'observer. Je n'aime pas le voir ainsi, je ne sais jamais quoi dire pour l'aider.

Si j'ai vu mes amies mourir, ce n'est rien comparé à ce que lui a traversé. J'aurais voulu le protéger de la cruauté, de la violence, de la douleur. Lorsqu'il me remarque enfin, son regard se dirige sur le mien et un sourire s'affiche sur ses lèvres. Il tapote mon fauteuil en rotin et je m'y installe tout en lui tendant sa bière.

Nous soupirons à l'unisson puis rions.

— Comment ça se passe, avec Julia ? m'enquiers-je.

— Ça se passe...

Ma tête pivote dans sa direction, mes sourcils quant à eux s'arquent, signe que j'attends plus de détails.

— C'est chouette, mais j'ai un peu de mal à me livrer. Un truc me bloque, je sais pas. J'imagine qu'il me faut un peu de temps.

J'acquiesce simplement, comprenant totalement ses réserves. Je porte le goulot à mes lèvres. Le liquide s'écoule lentement dans ma gorge, c'est rafraîchissant.

— Et toi ? Avec Ezra ? Si on m'avait dit..., rajoute-t-il, visiblement amusé.

— Ça se passe..., répons-je de façon aussi énigmatique que lui.

Mon frère adopte mon attitude de tout à l'heure. Je me surprends à sourire lorsque je remarque que nous avons beaucoup de similitudes.

— Il a eu un poste à Portland, donc...

Au lieu de perdre son expression curieuse, elle s'accentue.

— Donc ?

— Donc je ne peux pas.

L'évidence ne semble pas le frapper autant que moi. Il se cale dans son fauteuil en détournant le regard. Nous ne disons plus rien pendant quelques secondes, profitant du calme de ce début de soirée. Entre mes mains, la bouteille laisse s'écouler des gouttes dues à la condensation. Je me perds dans leur contemplation, les effaçant avant qu'elles n'aient atteint le bord de l'étiquette. Un soupir me ramène au temps présent et je me tourne vers Liam.

— Juste. Pourquoi tu ne peux pas ? me demande-t-il sérieusement.

— Bah, toi, Asher, ma vie ici, répons-je.

Il secoue la tête, visiblement agacé par mes arguments.

— Ta vie ici, il n'en reste rien, Lexie..., soupire-t-il.

— Si ! Je t'ai toi.

— Non, il n'en reste rien. Moi, c'est une question de temps avant que je parte, Asher vous suivrait n'importe où. Ton boulot ? Je suis sûr qu'il y a d'autres quincailleries dans le pays, ajoute-t-il, sarcastique.

Mes yeux s'humidifient, parce que seule sa première phrase me reste en tête.

— La vérité c'est que tu te punis. Tu culpabilises à l'idée d'avancer alors qu'il est mort. Tu ne veux pas aller de l'avant alors qu'elles ont disparu. Tu veux la vérité, Lex ? Les fantômes ne te collent pas à la peau, c'est toi qui t'accroches à eux. Ça a un nom : la culpabilité du survivant. Tu veux un conseil ? Laisse-les partir. Vis.

— Je vis.

— C'est faux. Tant que tu seras ici, tu ne feras que survivre. Tu mérites mieux, Tara aussi.

— J'ai fait des efforts, je progresse...

Il me toise, visiblement en colère, et ça me vexe.

— Et toi, alors ? le provoqué-je.

— Moi, je ne suis pas encore prêt. Mais je partirai aussi.

— Qui te dit que moi je le suis.

Il hausse les épaules puis se détourne avant de porter la bouteille à ses lèvres. Préférant que cette discussion cesse, je me redresse et lui annonce que je vais préparer le repas.

— Lex, m'interpelle-t-il alors que je m'apprête à passer la porte. Dis-leur au revoir et pars. Tu mérites d'être heureuse et lui aussi.

Je ne réponds rien et me rends dans la cuisine. Ses propos tournent en boucle dans ma tête. Je m'accroche à mes fantômes ? Non, j'essaye de les oublier, j'essaye de vivre normalement, mais je n'y arrive pas. À chaque fois, ils surgissent et m'empêchent de profiter de ce qu'il y a de bon dans ma vie.

Je suis en train de couper mes blancs de poulet lorsque Liam me rejoint. Je lève mon regard sur lui et l'inquiétude que je lis dans le sien me percute avec puissance. Les larmes me viennent alors que je reporte mon attention sur mes ingrédients. Mon couteau s'acharne à les couper. À chaque coup, je déverse ma rancœur, ma haine, ma peine, mais aussi ma peur.

— Lex..., souffle-t-il.

Mon cœur bat à tout rompre et c'est à se demander s'il ne risque pas de faire exploser la cage qui le contient.

— Je ne m'accroche pas à eux, j'essaye de...

— Je sais, murmure-t-il en positionnant son fauteuil à côté de ma chaise.

— Elles étaient là puis, l'instant d'après, plus rien. Je n'ai rien pu faire. Je me suis juste baissée et si Asher ne m'avait pas envoyé de texto, je serais avec eux aujourd'hui, je...

— Et si Louis ne m'avait pas poussé...

Ma tête pivote brusquement pour lui faire face. Jamais nous n'avons parlé de ce que nous avons vécu. Nous savions que nos expériences étaient similaires, mais jusqu'à présent, nous n'avons jamais abordé le sujet en profondeur.

— Liam...

— C'est grâce à lui si je suis vivant. C'est pour ça que je refuse de me laisser mourir ici, Lex. Ne t'en veux pas d'avoir eu de la chance dans cet enfer, au contraire.

— Je ne suis jamais allée le voir, avoué-je, la gorge nouée.

Il opine du chef, sans doute comprend-il ce qui me coûte tant.

— Je n'en ai jamais eu le courage et je les déteste, eux.

Il sait que je parle de nos parents puisque ses paupières s'abaissent.

— Moi aussi, m'avoue-t-il dans un souffle.

— Alors pourquoi rester pour eux ?

Ses yeux se rouvrent, ils sont mouillés par les larmes qui menacent de sortir.

— Je le fais pour Louis, pas pour eux, ni pour moi. Juste pour Louis.

Mes mains relâchent le couteau et je ne prends même pas la peine de les essuyer pour saisir son visage en coupe. Je sèche les larmes qui glissent sur ses joues et embrasse son front.

— Je t'aime, Liam.

Cette fois il sanglote et je ne peux m'empêcher de le rejoindre.

— *Liam, dégage de là !*

Celui-ci s'exécute tout en envoyant un majeur à Louis qui s'installe à mes côtés sur le sofa.

— *Vous faites quoi ce soir ? leur demandé-je sans lâcher le programme télé des yeux.*

— *On comptait se revoir les Star Wars.*

Je grimace à l'annonce de leur programme.

— *Et toi ?*

— *Je vois sûrement, Ash.*

Bien que je me cache de ma mère, je n'ai aucun secret pour les jumeaux.

— *Tu pourrais rester avec nous. Les parents sont pas là, on pourrait profiter d'une soirée à trois. Ça fait longtemps, râle Liam.*

— *Pour regarder Vador ? Merci, ça ira.*

— *On peut se mater Potter si tu préfères, surenchérit Louis.*

Je me tourne vers eux pour voir Liam acquiescer à la proposition de son jumeau. Ils détestent tous les deux ces films, mais je suis attendrie par leur proposition. Ils me supplient de leurs regards d'accepter, alors je saisis mon téléphone et m'excuse auprès d'Asher.

Ravis, les garçons s'empressent d'aller récupérer des collations dans la cuisine et, lorsqu'ils me rejoignent, Louis tapote la place du milieu. Notre canapé est prévu pour huit personnes, pourtant nous nous collons toujours en son centre. Je m'installe, rapproche la table basse et y laisse reposer mes pieds. Les garçons déposent leurs têtes sur chacune de mes cuisses et par habitude, comme je le fais depuis toujours, je caresse leurs cheveux tout en regardant le film.

— Lex, me souffle Louis alors que le logo de la Warner apparaît.

Ma tête se baisse pour croiser son regard sérieux.

— Tu reviendras ? Quand tu seras à la fac l'année prochaine. Tu ne nous oublieras pas ?

Sa demande me noue le ventre. S'il y a une raison pour laquelle partir me terrorise, c'est eux. Nous sommes fusionnels depuis leur naissance et je sais que ne plus les voir me sera difficile.

— Je reviendrai, et il est impossible que je vous oublie.

Beaucoup de gens au lycée envient notre relation à tous les trois. Nous sommes proches, même si nous avons chacun nos amis. J'avais peur qu'en entrant en neuvième, ils se la jouent indépendants et gros durs, mais il n'en a rien été.

Il semble rassuré puisqu'il redirige son attention sur l'écran. Sa main saisit la mienne et alors que je suis attendrie par sa marque d'affection, je me renfrogne lorsqu'il la dépose sur son crâne. Ordre silencieux. Je m'exécute néanmoins en passant mes doigts dans ses cheveux, tout en pestant. Liam, agacé, nous intime de nous taire ce qui nous fait rire.

La soirée se termine en bataille de coussins. Le cliché de la famille soudée, sans doute, mais c'est loin de la réalité. Notre famille a ses problèmes et dans tout ça, les garçons et moi formons une équipe. Nous sommes un trio inséparable.

Chapitre 40

Après avoir mangé, Liam est parti se coucher dans ce qui était, jusqu'à il y a peu, sa chambre. Moi, je suis restée assise sur le canapé, à taper nerveusement du pied en observant mon téléphone. Nous nous étions entendus avec Ezra que nous ne nous verrions pas ce soir, mais il me manque et je voudrais pouvoir le voir.

[Tu as passé une chouette soirée ?]

Je lis et relis son message, pourtant simple. Hélas, je ne parviens pas à lui répondre. Je voudrais lui dire que j'ai passé une sale journée, une sale nuit, une sale semaine. Que depuis des jours, je suis en proie au doute et à la peur. Que si l'idée de le quitter me paraît atroce, l'idée de le forcer à rester ici me paraît cruelle.

Les minutes défilent et la conversation que j'ai eue avec mon frère noie mon cerveau de pensées. Partir. Rester. Je sais qu'il a raison. Du moins, en partie. J'ai du mal à accepter de vivre une vie heureuse alors qu'ils sont morts.

Que me dirait Kirsten si elle était là ? Me pousserait-elle à partir ? La connaissant, c'est certain.

Je pianote une réponse, plutôt honnête, et la lui envoie : « je ne sais pas vraiment. »

Ça manque sans doute de clarté, mais je ne peux pas faire mieux que ça. Quelques secondes plus tard, mon téléphone se met à vibrer dans ma paume et je décroche aussitôt.

— Allô ?

— Salut... tu veux que je passe ? me demande-t-il d'une voix douce.

Je lève le regard sur l'horloge et constate qu'il est près d'une heure du matin. Mais, alors qu'avant j'aurais décliné, pour la première fois depuis des années, je m'autorise à être égoïste.

— S'il te plaît.

Ma gorge s'est nouée à ma supplique parce que la conversation que j'ai eue avec mon frère a ranimé des souvenirs qui me semblent tout à coup insurmontables.

— J'arrive, m'annonce-t-il avant de raccrocher.

Je me dépêche de sortir et l'attends. Je fais des allers-retours sur mon porche en attendant qu'il arrive.

Depuis ce matin, je tourne en rond dans ma chambre d'hôpital. Rien de grave, mais à cause de ma crise de nerfs, ils préfèrent me garder quelques jours sous surveillance. Les frais seront pris en charge par l'assurance. Je rirais presque tant c'est risible.

J'aurais dû aller à l'enterrement et à la cérémonie de commémoration. J'attendais mes parents, mais maman est quelque part à un étage, sous cachets... et papa n'a pas osé laisser Liam seul.

Asher m'a quittée hier et me voilà : seule, avec l'impression de mourir ici.

J'observe par la fenêtre le soleil déjà au zénith. Il fait chaud et la journée semble calme. À l'opposé de ce que traversent de nombreuses familles en ce moment.

Les secondes s'égrènent et j'observe la grande aiguille de l'horloge murale. Elle s'avance jusqu'à ce qu'il soit deux heures. Je me recroqueville sur mon lit et je m'en veux de manquer de courage. J'aurais dû être là-bas, pour lui, pour eux.

Je retiens les larmes de couler, j'ai l'impression que je n'en ai pas le droit.

Au bout d'un temps qui me semble passer bien trop doucement, la porte s'ouvre en claquant et Ezra apparaît. Je descends de mon lit et la tempête qui l'anime fait écho à la mienne lorsqu'il se précipite sur moi. La façon, presque violente, dont il me prend dans ses bras me secoue. Elle fait céder mes digues et, alors qu'il pleure, j'en fais de même. Je m'agrippe à lui, le laissant s'épancher et déverser sa douleur sur moi.

Je ressens un étrange soulagement à le savoir ici, avec moi. À savoir que pour lui aussi, c'est dur.

Après que la tempête se soit apaisée, nous nous sommes allongés sur mon lit. Je me trouve dans ses bras alors qu'il zappe de chaîne en chaîne. Mon ventre est toujours noué par la culpabilité, mais aussi par le regret. Mes doigts se contractent sur sa chemise et il cesse de jouer avec la télécommande.

Son bras raffermi sa prise sur mon épaule. Je devine que c'est une façon silencieuse de me demander ce qui me tracasse. Est-ce que j'ai le droit de lui demander ça au vu de l'état dans lequel il est arrivé ? Est-ce que je peux être égoïste au point de lui demander de m'accompagner là-bas ?

— Lexie ? m'interroge-t-il.

Je me redresse et le fuis du regard lorsqu'il se positionne face à moi.

— Ça ne va pas ?

— Je...

Mon cœur tambourine et les mots se meurent. Je ferme les yeux pour me donner un soupçon de courage, juste assez pour pouvoir lui faire ma requête.

— Je voudrais aller les voir, débité-je rapidement.

J'essuie la larme qui a trouvé un chemin à travers mes paupières et je les resserre pour qu'aucune autre ne filtre.

— Je veux voir Louis, soufflé-je, la voix tremblante.

Seul le silence me répond puis le poids qui pesait dans ma poitrine disparaît lorsqu'il me murmure un « d'accord ».

Il est allé récupérer sa voiture. Nous y sommes allés, mais je n'ai pas pu quitter l'habitacle du véhicule. Nous sommes restés des heures dans son pick-up surchauffé par les rayons du soleil. Ma gorge s'est nouée, mes membres se sont mis à trembler et je me suis tournée vers lui. J'ai vivement secoué la tête puis il a acquiescé de la sienne. Nous nous sommes renfoncés dans nos sièges et avons pris la route. Le paysage a défilé et, quelque part, j'avais l'impression de tout laisser derrière nous. Mais il a fallu rentrer et retrouver le chaos de nos vies.

Ce jour-là, nous avons parlé de quitter la ville. Nous le voulions tous les deux, mais dès que j'ai appris ma grossesse, je n'ai pas pu partir. Je voulais être là au cas où Asher reviendrait.

Lorsque j'ai regagné ma chambre, j'avais l'impression que mon cœur était vide et je me sentais mourir. Ezra et moi avons repris nos places puis, jusque tard dans la nuit, nous avons regardé la télé, sans parler. Personne n'est venu lui dire que les heures de visite étaient terminées. Je ne crois pas que j'aurais survécu à cette nuit sans lui et je pense que c'était pareil pour lui. À partir de ce jour-là, il ne m'a jamais quittée.

Je n'ai jamais pu aller voir Louis. Et pour ce qui est de la sculpture commémorative, leurs sourires m'étaient beaucoup trop douloureux. Les rares fois où j'ai dû passer devant, j'ai baissé le regard pour ne pas les voir.

La voiture d'Ezra se gare et il apparaît, les cheveux en bataille. L'ai-je sorti du lit ?

Alors qu'il quitte l'habitacle, je me précipite dans ma petite allée et lui saute au cou. Surpris, il me rattrape de justesse. Il ne me pose aucune question, mais me rend mon étreinte. Alors qu'il est là, je sais ce que je vais devoir faire pour lui, pour Tara, pour nous.

Laisser partir mes fantômes.

Leur dire au revoir.

Pour de bon.

— C'est d'accord. Partons, soufflé-je, la tête nichée dans son cou.

Son étreinte se resserre et, maintenant que ma décision est prise, je me sens plus légère.

Chapitre 41

Après une longue conversation avec Ezra, je lui ai promis que si Asher et Tara étaient d'accord, nous le suivrions. Asher n'a pas hésité une seule seconde. Il m'a assuré que sans Tara, il serait sans doute déjà parti. Puis qu'il fallait que je sois heureuse pour qu'elle le soit aussi, alors je n'ai plus hésité.

Pour Tara, en revanche, ça a été un peu plus compliqué. La danse, ses copines, sa nounou. Elle ne voulait pas perdre tout ça, mais, quand je lui ai expliqué que nous serions tous heureux là-bas et que son père nous suivrait, elle a changé d'avis. Elle est à présent surexcitée à l'idée de trouver une nouvelle maison.

Le départ est prévu pour dans trois semaines. Pas une de plus. J'ai prévenu tout le monde, y compris Jerry. Il semblait soulagé de me voir partir. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne semblait pas regretter mon départ, il m'a avoué qu'il n'attendait que ça. Que cette ville, et les souvenirs qu'elle renferme allaient finir par me faire sombrer. Lors de cette conversation, j'ai vu à quel point mon patron avait veillé sur moi ces dernières années. Il a déposé un baiser sur mon front puis m'a prise dans ses bras. Nous avons soupiré à l'unisson, ce qui nous a fait rire. Je ne sais pas ce que j'ai ressenti, mais je crois que ça s'apparentait à de l'affection père-fille. Jerry est particulier, mais il ne m'a jamais laissée tomber. Aujourd'hui, alors que je m'apprête à le quitter, je me rends compte du soutien qu'il a été.

Je me gare et observe de loin cette porte qui m'effraie. Mon regard se perd sur le trottoir où nous flânions en rentrant des cours. Je nous revois toutes les trois, rire aux éclats, nous taquiner et parfois nous disputer. Mon

cœur se serre à cette vision. Du jour au lendemain, j'ai perdu mes deux meilleures amies... Celles à qui je confiais le moindre de mes états d'âme, celles avec qui je partageais le moindre éclat de rire. Celles avec qui je me voyais parcourir le monde. Il a suffi d'une étincelle, d'une seule seconde pour que tout disparaisse. Pour que nos espoirs et nos rêves partent en fumée. Je me suis retrouvée seule, sans savoir où aller. Alors je suis restée ici, j'ai fait du sur place.

Je quitte l'habitable bien trop chaud, mais tout de même trop confortable de ma voiture. Cet abri qui me protège de la vie, des autres. Je parcours le petit chemin bordé de tulipes. Tulipes que nous avons bien trop souvent écrasées au grand dam de la mère de Miley.

Je monte les deux marches et une fois devant l'entrée, j'hésite. Finalement, ma main s'abat mollement sur le bois de la porte. Trop faiblement pour qu'on m'entende. Besoin inconscient de faire demi-tour, je suppose. Alors je réitère le geste avec plus de force, plus de conviction. Dans mon dos, mes mains s'agrippent l'une à l'autre, afin de calmer leurs tremblements.

Je recule d'un pas, inspire l'air chaud de ce début d'après-midi et attends, la gorge nouée, le ventre en vrac et le cœur à l'arrêt.

Quand la porte s'ouvre, je perds mes mots. Le petit frère de Miley m'ouvre la porte. Ce n'est plus un petit garçon de douze ans, mais bien un jeune homme de dix-huit. Ma bouche s'ouvre vainement. Aucun son n'en sort. Inutile de lui demander s'il me reconnaît, son visage qui pâlit me prouve que oui.

— Dylan ? Qui est-ce ? crie une voix féminine dans son dos.

Mes paupières s'abaissent, puis les larmes s'agglutinent. Je ne pensais pas que ça serait si difficile. Je ne vais pas y arriver. Je me détourne et lui

souffle un désolé qui, je l'espère, lui paraîtra sincère avant de descendre les marches.

— Attends, m'interpelle-t-il, la voix cassée. S'il te plaît.

Sa supplique m'atteint en plein cœur et je n'ai d'autre choix que de cesser ma fuite. Je m'arrête, inspire profondément et lui fais à nouveau face.

— Tu es Lexie, c'est ça ? L'emmerdeuse ?

Malgré la plaisanterie, je sens à sa voix qu'il est aussi bouleversé que moi. Je lui souris toutefois au souvenir de ce surnom. Miley adorait son petit frère, mais ils se chamaillaient en permanence. Ce dernier lui faisait les pires coups et j'étais toujours là pour souffler des idées de vengeance à sa grande sœur.

— Viens, entre.

J'avance d'un pas puis m'arrête au pied des marches.

— S'ils ne veulent pas...

Me voir. Me parler. S'ils me haïssaient autant que celui qui a ôté la vie de leur fille.

— Ma mère t'attend depuis six ans.

Je ne sais pas s'il a voulu me rassurer, mais cela suffit à me donner le courage de passer le pas de la porte. Elle m'attend. Je lui dois bien ça.

Sa mère, en train de passer l'aspirateur, s'arrête net lorsqu'elle m'aperçoit. Elle cligne des yeux, à plusieurs reprises, lâche le manche et porte une main à ses lèvres.

— Lexie ?

Je suppose que c'est une façon pour elle de s'assurer qu'elle ne rêve pas. J'opine avant de me racler la gorge.

— Je suis désolée de ne pas être venue plus tôt, madame Jensen. Je...

Encore une fois, je ne parviens pas à dire ce que je ressens. Je n'arrive pas à mettre des mots sur ma culpabilité, sur mes regrets.

— Tu es là, c'est le principal, me dit-elle, la voix éraillée.

Elle me rejoint et me prend dans ses bras. Je pose faiblement mes mains dans son dos et je ne m'autorise pas à respirer. Je retiens mon souffle.

Lorsqu'elle se détache de moi, elle replace une mèche de cheveux derrière mon oreille puis son regard semble se perdre au loin. Sans doute a-t-il rejoint Miley.

— Je te l'ai déjà dit, me réprimande-t-elle en revenant à moi. Appelle-moi Joane.

Nous nous installons dans la cuisine, où elle me sert un thé glacé. Je lui annonce être maman et elle ne semble pas surprise. Après tout, nous vivons dans une petite ville. Nous nous sommes parfois croisées, de loin, mais chaque fois, je changeais de direction. Pathétique ? Certainement. Mais je n'étais pas prête à faire face aux questions qu'elle voulait sûrement me poser. Pendant de longues minutes, nous échangeons sur nos vies, sans la mentionner elle, la raison de ma présence. Dylan reste à nos côtés et, à aucun moment, il ne lâche la main de sa mère.

— Alors tu déménages ?

J'acquiesce et, à nouveau, la culpabilité m'envahit.

— Je t'interdis de faire ça.

Je relève la tête, surprise par le ton de sa voix : dur, mais emplis d'affection. La mère de Miley était notre complice. On voulait sortir ? Elle nous couvrait. Des problèmes de cœur ? Elle nous apprenait à les soigner. Des ennuis familiaux ? Elle nous reconfortait. Sam et moi étions ici chez nous. C'était un peu notre seconde maison, témoin de nombreuses soirées pyjama puis de nos soirées beuveries dès qu'ils nous confiaient les clés.

Malgré notre jeune âge nous n'avions pas vraiment d'interdits ici. Ils n'avaient qu'un seul mot d'ordre : que jeunesse se fasse.

— Faire quoi ?

— Culpabiliser. Ne fais pas ça, Lexie. Mi' n'aurait pas voulu ça et si son père n'était pas en déplacement aujourd'hui, il appuierait mes propos. Tu es la seule à t'en vouloir d'être encore en vie.

Incapable de répondre à ça, je lui souris en essuyant la larme unique qui perle sur ma joue.

Nous terminons notre thé, tout en poursuivant notre discussion de façon plus légère.

Je suis étonnée d'apprendre que Dylan va dans notre lycée, mais en même temps, je comprends que tout le monde, ou presque, ait repris le cours de sa vie. Les morts ne peuvent être ramenés, ne gâchons pas nos vies à tenter de les ranimer.

Au bout d'un moment, Dylan disparaît et vu la façon dont ses membres tremblent, je devine qu'il contient son émotion, qu'il a besoin de se retrouver seul. Je suis peinée pour lui, parce que dans tout ce chaos, moi au moins, il me restait Liam.

Lorsqu'il disparaît dans le couloir, je me tourne en direction de sa mère et son regard semble aussi troublé que le mien.

— C'est... c'est parfois difficile pour lui. Elle lui manque, surtout aujourd'hui qu'il a son âge.

Le silence suit cet aveu puis nous portons nos tasses à nos lèvres.

Un coup d'œil sur ma montre m'informe que je vais être en retard pour aller récupérer Tara. Elle semble le comprendre puisqu'elle pose sa main sur la mienne.

— Merci, Lexie. Ça me rend heureuse de te voir.

— Moi, aussi, avoué-je, sincère.

Après quelques minutes à se promettre de se donner des nouvelles, nous nous trouvons devant la porte. Elle me prend dans ses bras et me fait jurer de revenir. Je ne sais pas si j’y parviendrai de suite, mais j’accède à sa demande et j’espère en être capable très bientôt. Je suis sûre que même si nous quittons la ville, nous reviendrons. Notamment pour voir les parents d’Ezra.

Je descends les marches puis, l’esprit plus apaisé, je quitte cette petite allée. La douleur est toujours là, mais elle semble s’amenuiser. Comme si mon cœur, teinté de noir, se recouvrait de couleurs. Je m’insère dans mon véhicule et attache ma ceinture. Lorsque je me tourne vers la maison de Miley, je découvre Joane qui traverse le jardin, sans prêter gare à ses plantations qu’elle s’échine pourtant à dorloter.

C’est à ça que je comprends la raison de son empressement.

— Lexie...

Ses mains se posent sur la portière dont la fenêtre est ouverte.

— Est-ce qu’elle a souffert ? me demande-t-elle, une pointe d’espoir dans le regard.

Je secoue la tête de droite à gauche.

— Elle... *Elles* n’ont pas souffert.

Son regard me sonde, cherchant probablement à savoir si ma réponse a pour seul but d’alléger sa peine, son deuil.

— Je vous le promets, elles ne se sont rendu compte de rien.

Elle soupire, soulagée puis, sanglote un « merci ». Je pense qu’elle devait le savoir. Les légistes ont dû le lui dire, mais je me doute qu’elle avait besoin que je le lui confirme de vive voix. Sa main presse la mienne avec force puis elle me fait signe de partir. Je ravale la boule qui m’obstrue la gorge, passe une main sur mes yeux humides et je lui promets de l’appeler.

En quittant cette rue, je me sens mieux, comme si je m'étais délestée d'un poids. La présence de Miley se fait moins pesante et je prends conscience que Liam avait raison, c'est moi qui m'accrochais à eux, pas l'inverse.

Je n'ai pas pu voir les parents de Sam puisque j'ai appris qu'ils avaient quitté la ville quelques mois après la tragédie. Leur ancienne voisine m'a annoncé qu'ils revenaient tous les ans, à la date d'anniversaire, pour la cérémonie.

Cérémonie à laquelle je n'ai jamais assisté.

Mais ça, c'était avant. Quand leurs fantômes me hantaient.

Aujourd'hui, je ne veux plus de ça. Je ne veux pas les oublier, mais je ne veux plus qu'ils me possèdent. Je veux pouvoir penser à eux sans que ça me comprime le cœur, je veux pouvoir les aimer sans que leur absence me taillade l'âme.

Chapitre 42

Après avoir récupéré Tara, je la prépare pour son week-end chez son père. Il est censé venir la récupérer dans moins d'une heure. Ma fille retourne la maison pour retrouver son Doudou.

— Je trouve pas, maman !

Je dépose son sac sur le canapé et monte les marches quatre à quatre. Lorsque je pénètre dans sa chambre, c'est l'angoisse. Tout est sens dessus-dessous. Les placards ont été vidés, les caisses à jouets retournées. La pièce est un véritable chantier. Le genre de chantier qu'il me faudra des jours à ranger. Les pièces de Lego sont mélangées aux vêtements de ses poupées ou à ses ustensiles de cuisine.

— Tara ?

Je me tourne vers elle, qui se redresse sur ses petites pattes et qui me fait face, un air innocent sur le visage.

— Oui ?

J'embrasse la pièce du regard puis retourne vers elle.

— Qu'est-ce que tu as fait ? m'affolé-je.

— Je t'ai dit, je trouve pas doudou.

J'étouffe un rire nerveux et tente de garder mon sérieux.

— Tu as vraiment cru qu'il serait dans ta pile de pantalons ?

— Bah ouais..., me dit-elle nonchalamment.

— Bah ouais ? répété-je, outrée.

Depuis quand ma fille me parle-t-elle sur ce ton et emploi ce vocabulaire minimum ?

— C'est moi ! clame une voix au rez-de-chaussée.

Asher ! Il n'y a pas à dire, elle ressemble de plus en plus son père.

— Oh ! Il est là !

Son air désolé ne prend pas, pourtant je n'arrive pas à la réprimander. Je suis faible.

— Vas-y, soufflé-je.

J'ai rendu les armes. Mais comment aurais-je pu faire autrement quand ses deux grandes billes bleues m'observaient avec tant d'innocence ?

Elle me passe devant telle une tornade et, pour me faire encore plus mal, j'analyse avec minutie l'état de sa chambre. J'essaye d'évaluer le temps que le rangement me prendra. Avec un peu de chance, j'aurai fini dimanche, à son retour.

Et c'est à cet instant, celui où mon regard passe sur son lit, que j'éclate de rire. Lorsque j'aperçois la petite oreille de son doudou qui dépasse de son coussin. J'enjambe les caisses, tente de ne pas me tordre la cheville sur un jouet puis attrape l'objet de cette pagaille. Pour la peine, j'aurais bien envie de le cacher encore un peu, mais je ne suis pas un monstre.

Je descends les marches et rejoins Asher et Tara en pleine messe basse. Je les dévisage, suspicieuse.

— C'est quoi le plan ?

— C'est un secrète.

— On dit secret, chou..., me moqué-je.

Elle s'approche de moi et je me baisse pour qu'elle porte sa main à mon oreille.

— On va manger des pop-corn devant des dessins animés, me souffle-t-elle.

Visiblement le mot secret doit avoir une définition floue pour elle. Alors qu'elle poursuit la liste de leur programme, mon regard croise celui d'Asher qui semble mal à l'aise. Mes sourcils se froncent, mais je décide d'attendre un peu avant de lui parler.

Lorsque je sais tout de leur week-end, je demande à ma fille d'aller ranger son doudou dans son sac, ce qu'elle fait avec joie, sans même me remercier pour ma trouvaille.

— Tout va bien ? me risqué-je en sortant deux verres et la bouteille de soda.

— T'es pas énervée ? me demande-t-il.

Je le regarde, le dévisage, et je cherche ce qui pourrait expliquer son étonnement.

— Pourquoi je le serais ?

— Les pop-corn, les horaires un peu décalés, tout ça.

— Ash, tu es son père. Je ne vais certainement pas te dire ce que tu dois faire lorsque tu es avec elle. Enfin, je...tu es son père, répété-je.

Parce que pour moi, c'est l'essentiel. Oui, il n'était pas là les premières années, mais aujourd'hui il est présent. Il s'en occupe, ils se sont apprivoisés, je ne vais pas interférer dans la relation qu'ils sont en train de créer avec des prohibitions...

— Justement, je ne suis pas son père.

— Quoi ? demandé-je en éclatant de rire.

Il va quand même pas me dire qu'elle ne lui ressemble pas ou qu'il a des doutes.

— C'est ton portrait.

Il rit à son tour puis secoue la tête.

— Non, je veux dire : officiellement.

— Oh !

— Oh ! Comme tu dis. Je voudrais faire les démarches pour...

— Bien sûr ! le coupé-je.

Mon cœur bondit. Depuis son retour, bien qu'il ait pris son rôle au sérieux, je n'osais pas l'embêter avec des démarches administratives et

j'avoue que j'espérais qu'il ferait le premier pas. Je m'étais dit que s'il le désirait vraiment, il m'en parlerait. Je suis tellement soulagée à cette demande que j'ai du mal à retenir le sourire qui étire mes lèvres. Ses yeux s'humidifient et il semble lui aussi soulagé.

Notre tête blonde nous rejoint et tire son père en arrière. Visiblement, elle a hâte de mal manger et de s'amuser tout le week-end. Je suis obligée de lui quémander un bisou puis, une fois fait, elle reprend la main de son père pour l'entraîner hors de la maison.

Une heure plus tard, je suis dans la chambre en train de trier les vêtements lorsqu'Ezra apparaît sur le seuil de la porte.

— Vous avez été cambriolées ? se moque-t-il.

Pour toute réponse, je lui tire la langue.

— Mets ta plus jolie robe de soirée, m'ordonne-t-il gentiment.

Ma tête se redresse de surprise. J'ai bien entendu ou j'ai halluciné ?

— Tu dois bien avoir ça, non ?

— De ?

— Une robe.

Oui, donc je n'avais pas halluciné.

— Pas vraiment, enfin je ne crois pas. Si, pourquoi ?

— Tu verras. On est attendus, alors dépêche-toi.

Sur ce, il prend place au milieu des jouets et commence à les trier. D'un mouvement de tête, il me demande de quitter la pièce et je bondis sur mes pieds, le cœur battant la chamade. Il m'invite à sortir ? Une véritable sortie ?

Je m'empresse de fouiller dans mes placards et, par chance, trouve la robe que j'avais achetée pour le Noël dernier. Elle fait un peu chic, mais pour ma défense, Kirsten avait organisé une soirée à thème : Hollywood.

Peut-être va-t-il trouver que c'est trop. Je me sens tâché alors que je me contemple dans le miroir. J'ai coiffé mes cheveux en les relevant à l'aide de pinces, mes lèvres ont été maquillées de rouge et mes yeux d'un fard sombre, faisant ressortir mes origines hispaniques. Une véritable Latina. Pourtant, au lieu de me sentir comme une *bomba*, je me sens comme une *crucha*.

Un coup donné contre la porte m'informe que c'est l'heure d'y aller.

Les jambes en coton, je me dirige jusqu'à elle et pose ma main sur la poignée. Je souffle une fois, pour me donner du courage puis, l'entrouvre. Hélas, je ne parviens pas à aller au bout de ma démarche et je l'arrête avant qu'Ezra ne puisse me voir. Sa main s'y plaque et la repousse doucement.

Mes yeux s'ancrent aux siens et je me sens toute petite malgré nos tailles presque similaires. Je baisse le regard sur mes chaussures, mais ses doigts viennent surélever mon menton. Il me sourit alors que moi, je tente de contenir l'émotion qui me submerge. Il avance d'un pas, sa main libre se pose avec douceur dans ma nuque puis il m'embrasse.

Mon cœur explose en de millions de particules. C'est un feu d'artifice coloré qui se joue dans ma tête, mais aussi dans mon corps. Je ne pensais pas qu'un cœur pouvait exploser de bonheur à ce point-là. J'étais tellement habituée à l'étouffer que je n'avais plus pris le temps de voir ce qu'il pouvait nous faire ressentir de beau. J'avais oublié à quel point, le sentiment amoureux pouvait nous rendre vivants.

Par son baiser, je comprends qu'il m'aime, que je suis belle et importante. Son souffle m'insuffle l'oxygène qui, parfois, me fait défaut et ses mains me donnent une énergie nouvelle. Comme si, par son simple toucher, il me donnait la force d'avancer. Je l'aime, je le sais, mais ce soir,

je réalise à quel point. Je réalise à quel point il me devient vital et indispensable.

Chapitre 43

Ezra :

— On va où ?

Comme les deux autres fois, je lui réponds qu'elle verra et elle me lance un regard amusé, mais légèrement teinté d'inquiétude. Je fais le mec fier et sûr de lui, mais la vérité c'est que je panique un peu. On s'arrête chez moi et je lui demande d'attendre dans la voiture. Je cours, me change en deux secondes et récupère la petite boîte que je cache dans mon dos.

Deux scénarios sont possibles. Soit elle va se moquer de moi, soit elle va s'exciter comme une gamine. Il est aussi probable qu'elle s'énerve, qu'elle ne veuille pas, mais cette éventualité-là, je ne préfère pas y penser. Je noue mon nœud papillon puis referme la porte de chez moi.

Lorsque je retourne derrière le volant, je ne manque pas le regard plein d'envie que me lance Lexie.

— Attends un peu, gourmande.

Elle pouffe de rire puis, je l'agrippe par la nuque et l'embrasse à pleine bouche. Au diable son rouge à lèvres. Tant pis si c'est moi qui en suit recouvert. J'ai besoin qu'elle m'insuffle le courage de faire ce truc complètement ridicule. Après un baiser qui me donnerait envie d'aller nous enfermer dans ma chambre, je tire sur mon pantalon devenu étroit.

— Attends un peu, gourmand, me dit-elle, une lueur taquine dans les yeux.

Je secoue la tête, en étouffant un rire puis démarre le véhicule. Fenêtres ouvertes, nous roulons tranquillement. La chaleur de la journée laisse place à une légère brise. Lexie sort sa main et la fait naviguer comme si elle était sur l'eau. Ma tête contre le siège, je profite de ce

calme, de ce silence qui nous entoure. Il est agréable, rempli de sérénité. Ses doigts effleurent les miens, agrippés au levier de vitesse. Je m'en détache et retourne ma main pour lui en présenter la paume. Elle s'en saisit et j'apprécie ces petites marques d'affection qui, petit à petit, nous deviennent naturelles et indispensables.

Au bout d'une dizaine de minutes, je nous dépose enfin sur notre lieu de rendez-vous. Perplexe, elle regarde la devanture et je devine à ses sourcils froncés que son cerveau carbure. Je n'attends pas qu'elle me pose de questions pour quitter l'habitacle et contourne le véhicule.

J'ouvre la portière arrière et récupère la petite boîte que j'avais laissée à l'arrière, puis j'ouvre celle de Lexie. Dans sa robe bleu roi, elle me coupe le souffle. Ses doigts retiennent le tissu et elle n'a pas lâché la devanture des yeux.

— Lexie ?

Son regard s'ancre enfin au mien et j'y lis son trouble. Je me demande alors si mon idée n'était pas mauvaise.

— Qu'est-ce que...

Je retire le corsage de la boîte et saisis délicatement son poignet. Le bracelet floral vient rapidement le décorer. Lexie ne le lâche pas des yeux puis nos mains se lient. Sous mes doigts, je peux sentir les siens trembler.

— On a jamais pu avoir notre bal de promo. Notre vie de lycéens n'est jamais allée au bout. Lexie... est-ce que tu veux bien être ma cavalière ?

Elle tourne à nouveau sa tête vers le gymnase jouxtant le lycée. Une larme roule sur sa joue. L'une de mes mains quitte les siennes pour la faire disparaître. Je ne m'attendais pas à autant d'émotion. Ma gorge est serrée et mon ventre noué par l'appréhension. Je ne voulais pas la blesser, je voulais juste qu'on puisse clore cette page. Qu'on puisse la tourner pour écrire la nôtre.

D'ici, la musique qui se joue à l'intérieur nous parvient.

— Je..., commence-t-elle sans parvenir à poursuivre.

Je lui laisse le temps de me dire ce qu'elle veut. Si elle préfère qu'on rentre, c'est ce qu'on fera. Si elle met deux heures avant de me donner une réponse, alors j'attendrai. Après six ans, la patience est ma plus grande vertu.

— Ils n'auront pas d'alcool, finit-elle par me surprendre un léger, sourire sur le visage.

Je sors de ma veste une flasque et elle pouffe de rire.

— Ils ne nous laisseront jamais rentrer, si ?

— Je sais toujours jouer de mes charmes.

Ses yeux se lèvent au plafond puis elle semble chercher son souffle.

— Lex..., si tu ne veux pas. Je ne te pousse à rien.

Sa main resserre sa prise sur la mienne.

— Je veux bien être ta cavalière, quaterback.

— Receveur, la grondé-je faussement.

— Receveur !

Mon cœur reprend et je ne m'attarde pas. Je la tire par le poignet hors du véhicule et elle me percute. Son rire me chavire totalement et c'est avec un regain d'amour que je l'embrasse.

Elle me rend mon baiser puis, essoufflés, nous décollons nos bouches. J'essuie le rouge à lèvres qui, à force, a fini par disparaître et elle fait de même avec mes lèvres. Mes yeux fixent intensément les siens qui se concentrent sur leur tâche. Elle s'applique avec beaucoup d'attention. Lorsqu'il ne semble plus rester de trace d'elle sur ma peau, elle recule d'un pas.

— Prête ?

— Prête, me répond-elle, un sourire franc sur le visage.

Je lui présente mon bras et elle le saisit. Nous marchons tranquillement jusqu'à la porte d'entrée. Ce n'est pas qu'un bal. C'est celui que nous n'avons jamais pu avoir, celui dont on a été privés par la fatalité. Il aurait dû signer notre passage à l'âge adulte, notre entrée à l'université. Au lieu de ça, notre enfance a été balayée par la tragédie.

Lorsque nous pénétrons à l'intérieur, les jeunes diplômés sont déjà sur la piste. La directrice vient nous accueillir. Bien entendu, je l'ai appelée dans la semaine, je lui ai parlé de notre envie d'y assister et sans hésiter, elle m'a donné son accord.

— Je compte sur vous pour être discrets, me dit-elle en tapotant la flasque dans ma poche intérieure.

— On ne partagera pas, vous pouvez en être certaine.

Elle sourit avant de secouer la tête. J'embrasse la joue de Lexie et l'abandonne là pour rejoindre le DJ. Je lui confie ma clé, lui demandant de passer la piste dès qu'il en aura l'occasion. Il me gratifie d'un clin d'œil et je rejoins Lexie.

Je l'attrape par la main et la conduis jusqu'au buffet. Je remplis nos verres de jus de fruits avant de l'entraîner à l'écart. Comme deux ados risquant de se faire prendre, nous pouffons de rire pendant que je rajoute de l'alcool à nos verres. J'évite d'en mettre trop pour que ça ne soit pas flagrant.

Nous trinquons avant de porter nos verres à nos lèvres. Lexie en avale l'intégralité sans s'arrêter. Elle jette le gobelet avec empressement et d'une pression sur mon verre, me pousse à finir le mien. Lorsque c'est fait, elle le récupère et le jette à son tour. Sa main se saisit de la mienne et elle m'entraîne jusqu'à la piste de danse.

Je ne sais pas si nous faisons tache au milieu de ces lycéens, mais si certains nous regardent avec amusement, aucun ne semble se moquer de

nous. De toute façon, ça m'est égal. Tout ce qui m'importe, c'est que Lexie s'amuse. Nous dansons sur les divers titres qui passent dans les baffles. Je ne suis pas bon danseur, mais je me débrouille assez pour lui offrir un rock endiablé. Parfois nous nous embrassons, mais nous restons sages. Hors de question que la soirée s'achève parce que les chaperons nous auront mis dehors.

Au bout de quelques danses, le moment que j'attendais arrive. Les premières notes du morceau que j'ai choisi pour notre slow se font entendre. Je rapproche son corps du mien et ses doigts viennent s'agripper à ma nuque et son visage se pose sur mon épaule. Nous nous balançons doucement. Sans que je ne sache pourquoi, la piste de danse s'est désertée. Est-ce parce qu'on vient de casser l'ambiance ? Un coup d'œil m'informe que non, mais que les lycéens nous ont laissé de l'espace. Je me tourne vers le DJ qui lève son pouce dans ma direction. « J'ai trouvé l'amour là où il n'était pas censé exister ». Au moment où ses mots nous parviennent, Lexie se contracte et je devine qu'elle a compris que cette chanson lui était destinée.

— Je t'aime, lui murmuré-je pour qu'elle en soit à présent totalement convaincue.

Ses bras se resserrent autour de moi et nous poursuivons notre danse. Son souffle s'approfondit et ses épaules tremblent. Ce n'était pas le but visé par ma déclaration, mais cette soirée représente beaucoup pour nous. Depuis quelques semaines, Lex se transforme, elle a accepté de se libérer de ses chaînes. À ma manière, j'ai voulu l'aider. Je suppose que ce soir, elle craque un peu.

— Merci, me surprend-elle.

Quand notre slow s'achève, nous quittons la pièce sous les applaudissements de la foule. Pas gênant du tout...

Je suis en train de nous servir de nouveaux verres lorsque l'annonce du roi et de la reine débute. Nous sommes concentrés sur nos verres, où je vide le reste de la flasque, lorsqu'un halo de lumière nous éblouit. Lexie se raidit et jette son verre dans la poubelle, prise sur le fait. Nous nous retournons, un sourire crispé lorsque la personne au micro nous interpelle.

— Je vois que l'âge adulte ne vous a pas rendu attentif, Ezra.

— Qui c'est ? me demande une Lexie nerveuse.

— Monsieur Jensen, le prof de math, non ?

— On est en train de se faire gronder, là ? panique-t-elle.

Je salue le professeur de la main et m'excuse auprès de lui en l'invitant à reprendre son discours. Lexie se cache derrière mon épaule et je la sens trembler.

— T'es en train de te marrer ?

Elle ne me répond pas, mais ses tremblements s'intensifient.

— Cette année, reprend monsieur Jensen, nous avons eu de nombreuses candidatures pour le couronnement du roi et de la reine. Avec une grande majorité de voix, un couple a été élu.

Lexie, toujours dans mon dos, ne semble pas parvenir à arrêter son fou rire.

— Le roi et la reine de la promotion 2020 sont...

Un roulement de tambour accentue la tension des étudiants puis il cesse.

— Ezra et Lexie.

Dans mon dos, Lexie ne tremble plus et moi, je me décompose.

— Des étudiants s'appellent comme nous ? me demande-t-elle agrippée à mon dos.

À la façon dont tous les regards sont dirigés vers nous, je devine que non.

— Mademoiselle Stevenson ? l'appelle notre ancien professeur.

— Mon Dieu, on va être couronnés ?

Je sais déjà qu'elle va vouloir fuir, elle n'aime pas être le centre de l'attention. Je m'apprête à la rassurer, lorsqu'elle me surprend et me tire par le bras. Elle ne prend pas la direction de la porte, mais celle de la scène.

— Lex ? l'interrogé-je.

— J'en ai toujours rêvé, me dit-elle un sourire rayonnant sur le visage.

À ces mots, je la devance et l'entraîne à ma suite. Nous grimpons rapidement les marches et saluons monsieur Jensen d'une poignée de main pour moi, d'un baiser sur la joue pour Lexie.

— Pourquoi ? demande-t-elle au professeur.

Celui-ci hausse les épaules.

— Ils voulaient faire ça pour vous, dit-il en désignant la foule d'étudiants, pressée devant la scène.

On nous couronne puis, d'un petit discours, nous remercions à tour de rôle les élèves en leur souhaitant le meilleur pour l'avenir. Alors que nous les saluons, je la regarde, elle. Elle semble avoir dix-huit ans et n'arrête pas de toucher le diadème qui repose sur sa tête.

Ça peut paraître puéril aux yeux de n'importe quel adulte, mais bien trop jeune, nous avons été confrontés au pire. Bien trop vite, la vie d'adulte s'est imposée à nous. Nous avons dû éteindre la partie insouciant qui nous habitait avant l'heure. Ce soir, à nouveau, elle vit.

Chapitre 44

Les cartons sont faits, nous ne sommes plus qu'à quelques jours du départ. Je suis prête à y aller. Pourtant, mes pieds restent ancrés au sol.

— Tu veux que je t'accompagne ? me demande Ezra, la mine soucieuse.

Dans son regard, je peux lire l'inquiétude qu'il éprouve vis-à-vis de ce que je m'appête à faire. Je voudrais lui dire oui, mais je sais que je dois le faire seule.

— Ça va aller. Je te le promets, insisté-je en apercevant cette lueur qui anime son regard dès qu'il s'agit de me protéger.

Je ne voulais pas faire ça, mais Liam m'a convaincue. Il m'a dit que c'était une des choses que je devais évacuer. Que tant que je n'exprimais pas ma rancœur, je ne pourrais pas avancer.

Ezra comble l'espace qui nous sépare et me prend avec douceur dans ses bras. J'inspire son odeur qui m'insuffle plus de courage que je ne le pensais. En une seule étreinte, il parvient à me donner sa force. Lorsqu'il se détache, il m'embrasse et me sourit.

Je récupère mon sac et quitte la maison.

Une fois dans ma voiture, je ne laisse aucune place au doute. J'enclenche le moteur, attache ma ceinture avant de prendre la route.

Le trajet est court et, quand j'arrive devant la petite maison, je me gare. Je ne tarde pas avant de quitter ma voiture. À chacun de mes pas, la colère contenue ces six dernières années ne fait que croître.

J'ouvre la porte et seule la pénombre m'accueille. Comment peut-on vivre ainsi ? Comment peut-on se laisser abattre quand nous avons sous notre responsabilité deux enfants ?

Mon père dort dans son fauteuil, la télévision allumée. Quand est-ce la dernière fois que je lui ai parlé ? Je ne m'en souviens pas.

Je ne m'attarde pas et traverse le couloir pour me rendre dans sa chambre. Elle dort. Je tire les rideaux, ouvre les fenêtres et me retourne. Elle grimace en s'enfonçant sous la couette ce qui me met en colère. Je saisis le duvet et le tire.

— Que estas haciendo ?¹ grogne-t-elle.

— On doit parler.

Elle s'assoit, non sans me fusiller du regard.

— Et parler de quoi ? T'es encore en cloque ?

J'ignore la pique qu'elle me lance en voulant me rabaisser. Ça ne fonctionne pas.

— Je pars. Je quitte la ville.

Elle ne réagit pas. Pourtant, je le voudrais.

— Et ?

La douleur qui s'insinue en moi ne semble pas l'atteindre. Je ne sais pas ce que j'espérais. Peut-être que ça lui fasse l'effet d'un électro-choc. J'inspire pour rassembler mon courage. Je savais que notre conversation n'en serait pas une, je savais que je parlerais, mais qu'elle ne m'entendrait pas.

— Je suis venue te dire au revoir. Mais aussi te dire que je te hais. J'avais besoin de toi, tu étais ma mère et... au début, je pensais que la mort de Louis était trop dure à gérer, que c'était normal. Mais tu veux que je te dise ? J'ai peut-être eu une bâtarde, comme tu aimes tant l'appeler, mais depuis qu'elle est entrée dans ma vie, je ne comprends pas que tu aies pu te laisser abattre comme ça. Louis est mort, mais Liam et moi étions là. Nous avons, tous les deux, besoin de toi.

Elle tente de m'interrompre, mais je ne la laisse pas faire.

— Tu ne nous mérites pas et je pars, sans regret. Aucun. Je te détesterai toute ma vie de m’avoir laissée tomber. Tu étais ma mère ! Tu aurais dû me protéger, me rassurer. Tu aurais dû me montrer comment élever un enfant, tu aurais dû me montrer l’exemple !

À chaque phrase, ce que je retiens depuis six ans ressurgit. Je ne la vois même plus tant la colère m’aveugle.

— Comment tu as pu m’abandonner quand j’avais le plus besoin de toi ? Je te hais parce que malgré tout, je t’espérais. J’attendais que tu me reviennes, que tu me dises que tu m’aimais et que tu étais fière de moi. J’attendais juste quelques mots, un signe. Quelque chose qui me prouverait que je suis toujours ta petite fille.

Elle ne cherche pas à se défendre, je ne sais même pas si mes mots l’atteignent. Le voile de larmes qui recouvre mes yeux m’empêche de la voir. Je renifle et sanglote. Je me sens pathétique de lui montrer ainsi ce que je ressens.

— Je t’aime ! hurlé-je.

Mais là encore, je n’obtiens aucune réponse. Seuls mes sanglots viennent briser le silence qui nous entoure.

Je me tourne vers la fenêtre et inspire l’air qui s’infiltré par la fenêtre. Je sèche mes larmes et me racle la gorge.

— Pense à manger. Aère ta chambre de temps en temps, ça évite les acariens. Va voir un psy et pense à Liam. Il a encore besoin de toi.

Je ne la regarde même pas lorsque je quitte sa chambre. Quand je parviens au salon, j’ai la surprise de trouver mon père debout. Il semble perdu et inquiet.

— Lex...

J’étouffe un sanglot lorsque je me jette sur lui. Je me fonds dans ses bras, parce que j’ai beau le détester lui aussi, il me manque.

— Tu aurais dû la quitter, soufflé-je contre lui.

— Lex...

J'ignore la douleur qui vrille mon cœur lorsque sa voix craque. Il comprend. Mon père n'a peut-être plus toute sa tête, mais il a toujours su me comprendre. Je me détache de lui, embrasse sa joue et, sans le regarder, je me retourne vers la porte.

— Au revoir, papa.

Je n'attends pas et m'échappe de cette maison qui me heurte au point de me donner l'impression d'asphyxier.

Je craque en courant jusqu'à ma voiture et, lorsque je m'y retrouve à l'abri, je m'écroule sur mon volant. J'aurais voulu qu'elle me retienne. Qu'il me supplie de ne pas partir. J'aurais voulu qu'ils me montrent une dernière fois que je leur manque autant qu'ils me manquent. Je ne sais pas si ce sont les morts ou les vivants qui m'ont fait le plus mal, mais je crois que mes parents sont les fantômes auxquels j'ai le plus voulu m'accrocher.

Après de longues minutes, après avoir pleuré tout mon soûl, je repose ma tête contre le dossier. Malgré la douleur subie il y a quelques minutes, je constate que Liam avait raison : j'avais besoin de ça, de leur faire savoir ce que je ressentais.

Quand je rentre chez moi, Ezra m'attend sur le fauteuil, deux bières en main. Quelque part, il a toujours été là, mais aujourd'hui, savoir qu'il sera là pour me réceptionner à chaque fois que mon cœur s'effritera me reconforte.

— Ça va ? me demande-t-il lorsque je l'ai rejoint.

— Non, avoué-je.

— Tu veux en parler ?

— Pas tout de suite.

Non, pour le moment, j'ai juste besoin du réconfort de ses bras, de la mélodie de son rire. Pour l'instant, je veux juste l'avoir lui et oublier tout le reste.

Il me tend une bière ainsi que sa main et je prends place sur ses genoux. La chaleur de son corps irradie mon torse et je me sens déjà mieux.

— Je t'aime, murmure-t-il contre mon oreille.

Je souris.

Il m'aime. Ça me suffit.

¹ Qu'est-ce que tu fais ?

Chapitre 45

Le camion refermé, nous y voilà. Nous avons déménagé trois maisons en quelques jours : celle d'Asher, celle d'Ezra et la nôtre. Pour être plus efficaces, nous nous y sommes mis tous les trois, avec l'aide de Jerry, mais aussi de Nina et des parents d'Ezra. Ma maison ayant été louée meublée, je n'avais pas grand-chose à emporter, si ce n'est la chambre de Tara. De toute façon, Ezra et moi, nous allons nous installer ensemble donc je ne sais pas ce que j'aurais fait de tant de meubles.

Est-ce que je suis effrayée ? Absolument pas, j'ai même plutôt hâte.

Asher installe Tara dans sa voiture après qu'elle a dit au revoir à Liam. Elle va déjà compter les dodos avant son arrivée. Mon frère va venir passer quelques jours chez nous dans un mois. Il attend pour ça qu'on soit installés.

Asher me salue de la main puis prend la route, suivi d'un premier camion de déménageurs. Ezra et moi suivrons dans le second.

Je me tourne vers mon frère, posté sur le trottoir. Julia se trouve à ses côtés. J'ai du mal à contenir mon émotion. Je ne sais pas quoi lui dire, alors je me contente d'un faible sourire.

Ça y est, je pars.

Si je suis soulagée de laisser le passé derrière, je suis effrayée à l'idée de le laisser lui.

— Lex, on se voit dans un mois.

— Je sais, mais...

Mais ça ne sera plus pareil.

J'ai l'espoir qu'un jour, très bientôt, il partira à son tour. Il n'est pas prêt, pas encore. L'ombre de son double le retient ici. Je ne peux pas lui en

vouloir. Il m'a laissé du temps, alors à moi d'en faire autant.

Je m'approche de lui et me baisse pour le prendre dans mes bras.

— Je t'aime, murmuré-je à son oreille.

— Je sais, me répond-il.

Après une étreinte puissante, nous nous détachons. J'embrasse Julia et me retiens de lui demander de bien prendre soin de mon frère. Liam n'aimerait pas ça.

Le camion se gare et Ezra s'en extrait. Il nous rejoint puis nous échangeons quelques mots avec mon frère. Le silence prend place. Un silence gêné, rempli de mots sourds. La main d'Ezra effectue des va-et-vient dans mon dos. Il tente de me donner du courage, celui de partir, mais aussi celui d'affronter une nouvelle épreuve. L'ultime.

— Bon, on va devoir y aller, soufflé-je.

— Relax, on se voit dans vingt-neuf dodos, se moque mon frère.

Je ne peux m'empêcher de sourire en le traitant d'idiot puis, je l'embrasse une dernière fois et renifle son odeur. J'ai sans doute l'air d'une folle, mais ça va me manquer.

Un dernier bisou, un dernier sourire, un dernier geste tendre et je me détourne.

Main dans la main, Ezra et moi nous dirigeons jusqu'au camion. Je prends place sur mon siège alors qu'il s'installe derrière le volant. Nous devons nous retrouver à mi-chemin avec Asher et Tara pour aller manger un bout, donc nous ne devons pas trop traîner.

Ezra et Asher s'entendent plutôt bien, mais le fait de les voir ensemble me fait toujours bizarre. Ils se respectent, cependant je ne sais pas si c'est parce qu'ils s'apprécient vraiment ou s'ils font ça par égard pour Tara et moi.

Le camion démarre et, la gorge nouée, je salue mon frère puis le regarde disparaître dans le rétroviseur.

Nous traversons la ville et arrivons enfin là où je dois aller. Là où mes derniers adieux devront être faits.

Ezra coupe le moteur et, comme ce jour-là, il y a six ans, il ne dit pas un mot. Il attend patiemment que je rassemble mon courage. Lorsque j'ouvre la portière, il me rejoint et s'adosse au camion après avoir déposé un baiser sur mon front. Je m'agrippe à ses bras, ferme les yeux et le laisse m'insuffler une nouvelle dose de force.

Mes jambes s'animent et je l'abandonne. Je dois le faire seule, même si je voudrais rester avec lui. Je traverse la pelouse jonchée de stèles. Jusqu'à la sienne. J'ai toujours su où elle était, même si je ne m'y suis jamais rendue. Mon regard se baisse pour y lire l'inscription.

« Louis Stevenson — 1998 - 2013

Fils aimé, frère adoré. »

Je perds mon souffle et suis aussitôt envahie par les larmes. Je m'en veux de l'avoir laissé seul si longtemps. Je débarrasse les feuilles qui se sont déposées sur sa plaque puis m'agenouille.

— Salut, Louis, débuté-je, la voix éraillée.

L'absence de réponse me fait cruellement mal. Pourtant, au fond de mon cœur, j'entends son rire résonner.

— Je pars, annoncé-je.

Tu fais bien.

Je m'imagine qu'il me répond et je suis obligée de me mordre la lèvre pour ne pas pleurer. Pourtant, mes yeux s'humidifient et ma gorge se serre douloureusement.

— Je suis désolée de ne pas être venue avant. Je suis tellement désolée, craqué-je.

Je me reprends après avoir soufflé un bon coup.

— Je suis là aujourd'hui. Je suis venue te dire au revoir, mais aussi à bientôt. Je reviendrais, je te le promets. Je ne te laisserais plus jamais tomber.

D'un revers de main, j'efface mes larmes.

Mes paupières se ferment avec force et les derniers mots que je lui ai dits me reviennent alors en tête: je t'aime. Ils étaient prononcés juste pour l'embêter, mais je suis tellement heureuse de les lui avoir dits.

— J'aurais voulu te protéger si tu savais. Si j'avais pu donner ma vie pour toi, je l'aurais fait, Louis.

Et c'est la vérité. Je l'aimais plus que ma propre vie. Si ce jour-là, j'avais pu échanger sa place contre la mienne, je l'aurais fait sans hésiter.

Mon corps, secoué par les sanglots que je retiens, se recroqueville sur l'herbe. Sous mes paupières, il m'apparaît. Beau, un sourire arrogant sur le visage. Et je pleure d'autant plus. Je voudrais pouvoir le revoir une dernière fois, le prendre dans mes bras, lui hurler que je l'aime et le supplier de rester. Je voudrais que tout ait été différent.

Je pense que je ne vais plus pouvoir supporter la douleur lorsqu'un corps se colle au mien. Ma tête se redresse et il est là, celui qui, depuis toujours, me sauve. Incapable de parler tant je pleure, je lui transmets d'un seul regard tout ce que j'éprouve à cet instant. Il plaque mon visage contre son torse et je me laisse aller. Pendant qu'il me berce, je laisse les souvenirs m'envahir, ceux que j'avais cloisonnés. Pas la tragédie, non, mais les souvenirs qui font le plus mal quand quelqu'un disparaît. Ceux des rires, du bonheur, de l'amour. La texture de ses cheveux, son odeur de parfum, son sourire émerveillé dès que je portais une jolie robe.

Je nous revois lorsque nous étions plus petits et que lui et Liam se plongeaient sous ma couette les soirs d'orage. Je me rappelle leur raconter des histoires effrayantes pour me mettre à hurler l'instant d'après. À chaque fois, leurs réactions étaient les mêmes. Liam éclatait de rire alors que Louis était terrorisé.

Je laisse l'amour que je ressens pour lui m'envahir et je laisse la douleur s'évacuer.

Je ne sais depuis combien de temps nous sommes là lorsque je m'arrête enfin, mais je suis épuisée. Ezra m'aide à me relever puis il fait un pas en arrière.

J'observe une dernière fois son nom à la calligraphie dorée.

— Je t'aime, murmuré-je. Je t'aimerai toujours.

Je t'aime aussi.

Mon cœur se serre en l'imaginant me répondre. Malgré tout, je souris comme s'il était là, juste à côté de sa stèle. J'inspire puis me retourne. Je récupère la main d'Ezra et nous nous rendons devant la sculpture commémorative.

Mon rythme cardiaque s'accélère lorsque je vois ces vingt-huit victimes, profs ou élèves, sourire aux lèvres. Miley et Sam dévoilent leurs dents en se donnant la main. Un peu plus loin se trouve Louis. Il est tel que je me le rappelle, la lueur malicieuse dans le regard en moins. Ils sont figés dans un temps où rien ne nous semblait important, à une époque où tout nous paraissait réalisable.

La main d'Ezra se raidit soudainement. Je suis la direction de son regard, à l'extrême droite. Un groupe de quatre joueurs de football, bras sur les épaules, semble se réjouir de la vie qui les attend. Je me tourne vers lui, soucieuse, et le vois essuyer une larme. Nous avons perdu des personnes différentes, mais notre douleur est la même.

— Ce sera toujours aussi dur ? me demande-t-il, la voix éraillée, en se tournant vers moi.

— Je ne sais pas... je ne crois pas, non. Je pense qu'à force, on parviendra à se remémorer les bons souvenirs sans avoir l'impression qu'on nous arrache un bout d'âme.

Il acquiesce, sans répondre. Alors je poursuis.

— À partir de maintenant, on parlera d'eux. On ne devrait plus les éviter. Je serai là pour t'écouter et te reconforter, et tu seras là quand ce sera mon tour. D'accord ?

J'avale la boule qui m'obstrue la gorge. Nos regards ne se détachent pas. Je ne prête plus attention à l'immense sculpture. Pas parce que je l'évite, mais parce que je me suis rendu compte que je n'ai pas besoin d'elle pour me souvenir d'eux, parce qu'elle ne les reflète pas réellement. Seuls mes souvenirs y parviennent.

— D'accord, me souffle-t-il en caressant ma joue.

Je ferme les yeux et laisse sa paume chaude m'insuffler la vie.

Quelques minutes plus tard, nous quittons le cimetière. Nous grimpons dans le camion, avant de prendre la route.

Lorsqu'au bout de dix minutes nous quittons la ville, un panneau nous annonce « Revenez bientôt ! »

Mon cœur s'allège aussitôt. Je ne leur dis pas adieu, mais à bientôt. Aujourd'hui, je vais vivre à nouveau. Je vais le faire et en profiter pour eux.

Rien ne sera jamais complètement rose et leur absence me pèsera toujours. Il y a des maux dont on ne peut pas guérir, mais on peut les atténuer.

— Je t'aime, me dit Ezra en prenant ma main.

Je me tourne vers lui et son regard me transmet son amour.

— Je t'aime.

Aujourd'hui, je vais vivre à nouveau. Je vais le faire et en profiter pour lui, pour moi, pour Tara. Pour nous.

Remerciements

Une fois n'est pas coutume, voilà la dernière étape : les remerciements.

À force, j'ai l'impression de radoter...

Tout d'abord, je crois que ce roman a été le plus compliqué à écrire. Si je ne dis pas de bêtises, je l'ai débuté avant l'écriture de Dernier souffle, mais après celle de Sculpt me 2. Ça a été une écriture progressive. Le sujet était un peu compliqué et je voulais vraiment prendre mon temps.

Je sais que je vous aie habitués à d'autres fins, avec épilogue, mais je trouvais que terminer Into Pieces en quittant la ville était le meilleur à faire. Maintenant, ils sont libres de panser leurs blessures et de démarrer une nouvelle vie.

Maintenant, les remerciements (pour de bon cette fois). Encore et toujours, ce roman n'aurait pas été possible sans la grande patience de Bao, mon mari, mon complice, et de mes filles. Pardon à L. Un jour, elle aura aussi son prénom dans un roman. Mais ! Toutes les petites phrases de la fille de Lexie sont des phrases entendues à la maison... Haha, eh oui, elle m'a réellement demandé si son grand-père avait été éscrabouillé comme son chat (entre autres).

Merci à ma Mia et ma Naou. Vous avez suivi graduellement cette lecture, sans me forcer à la terminer. Vous vous êtes montrées patientes. Comme toujours.

Je ne peux pas poursuivre ces remerciements sans penser à mes copines Cherries. On forme une belle équipe et j'aime la façon dont on se soutient les unes les autres, à coup de remontage de moral, d'envois de Gifs.

Et bien entendu, je ne peux pas ne pas remercier Pauline, mon éditrice. Toujours à l'écoute pour que nos romans nous ressemblent le plus

possible. Cette fois ! Pas de panique, je m'améliore. Merci pour les opportunités que tu m'offres, tant en tant qu'auteur, mais aussi pour le reste. Ta confiance en moi m'est vraiment importante. Hâte de travailler sur d'autres projets avec Cherry Publishing.

Puis il y a les lecteurs : les lecteurs Wattpad qui soutiennent mes romans quand ils sont encore à l'état de brouillon, les copines (Charlotte, Charlène, – bien que je crois que celui-là tu ne l'as pas encore lu – Isa), la famille, les inconnus, les rencontres virtuelles, les blogueuses. La liste s'est rallongé au fil des mois et des sorties, mais j'aurais peur d'oublier qui que ce soit en faisant une liste. Merci à tous pour votre soutien, votre enthousiasme à chacune de mes sorties. Merci de parler de moi, de mes bébés, tous autant qu'ils sont. Merci de venir à moi, merci pour nos discussions autour de mes romans, mais aussi de ceux des autres, parce que vous le savez, je suis aussi une grande passionnée de lecture.

Ma vie ne serait pas la même sans vous. Oui, c'est niais, mais tellement vrai ! Ma vie a pris un nouveau souffle grâce à cette aventure qui, je l'espère, ne prendra jamais fin.

Et mes héros, tous autant qu'ils sont. Ceux déjà couchés sur papier, ceux à venir, ceux qui n'ont pas encore émergés de mon imagination. Vous m'aidez à grandir (elle remercie réellement des personnages fictifs ? Oui, oui. Mais je ne suis pas folle vous savez – Si vous n'avez pas la référence, je ne peux rien pour vous).

À très, très vite (je m'emballe un peu) pour une nouvelle aventure.

Vous avez aimé Into Pieces ?



Laissez 5 étoiles et un joli commentaire pour motiver d'autres lecteurs !

Vous n'avez pas aimé ?



Écrivez-nous pour nous proposer le scénario que vous rêveriez de lire !

<https://cherry-publishing.com/contact>

Pour recevoir gratuitement le premier tome de Sculpt Me, la saga phénomène de Koko Nhan, inscrivez-vous à notre Newsletter !

<https://mailchi.mp/cherry-publishing/newsletter>